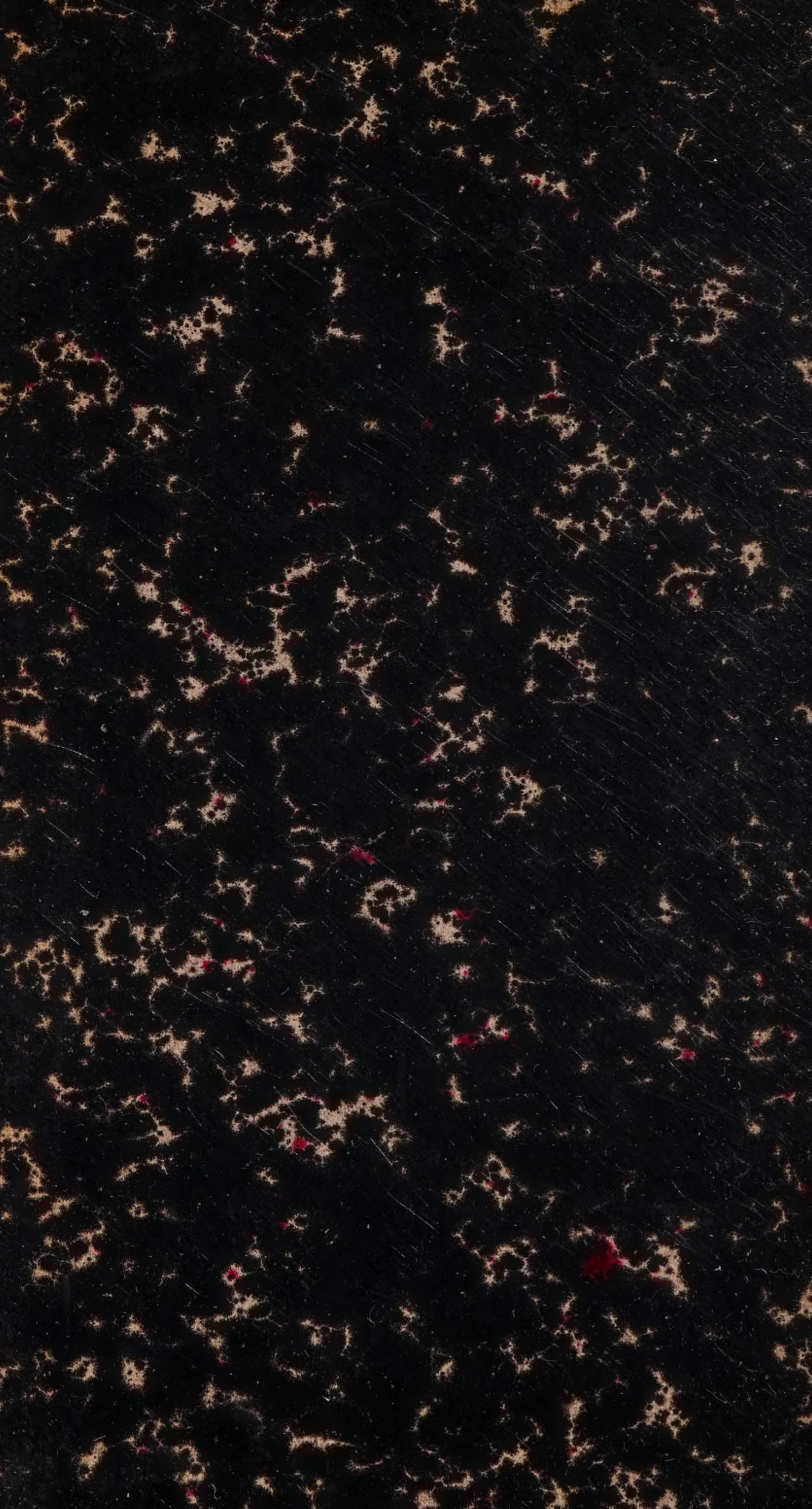
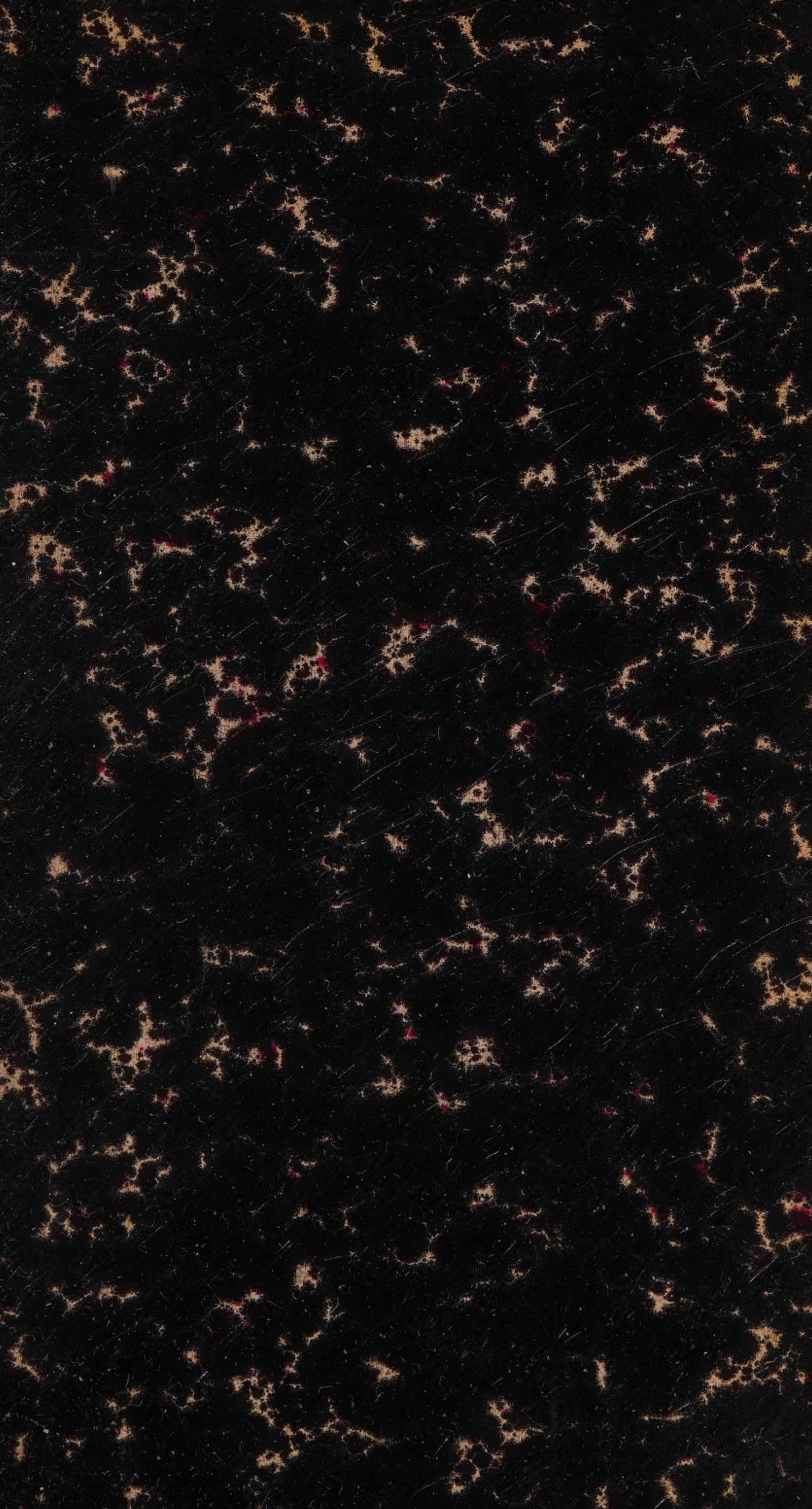


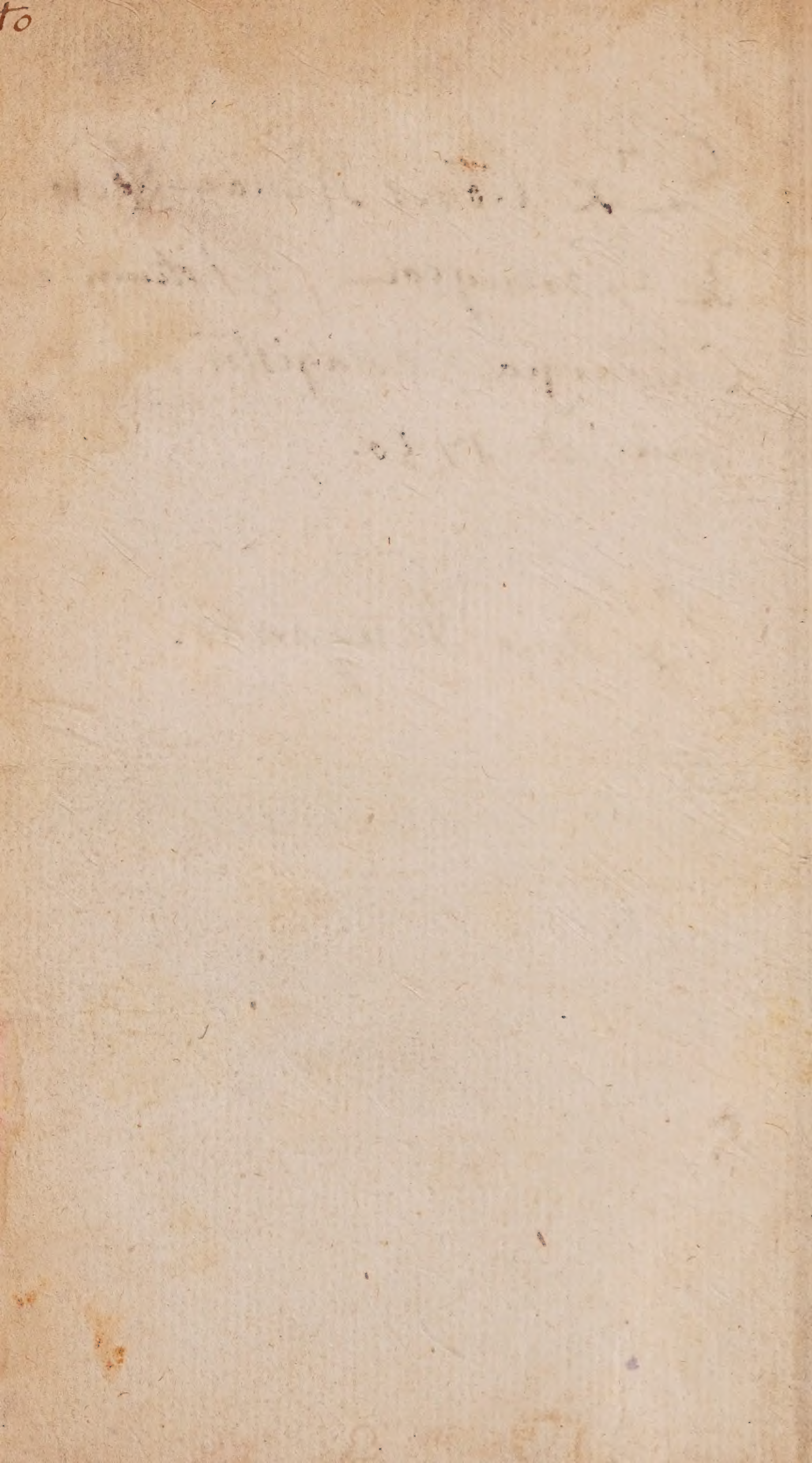




Ex libris Renati-[illegible] Croissan
de Garengeot, Artium et
Chirurgiæ Magistri.
ann. D. 1730.

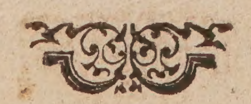
Ex dono Interpretis.

Dans son traité de
maladies vénériennes, il
parle un peu trop [illegible]
[illegible] je crois même
qui devroit être [illegible]



TRAITÉ DES MALADIES AIGUES DES ENFANS

AVEC DES OBSERVATIONS Medecinales ſur les Maladies & ſur d'autres très-importantes, & une Diſſertation ſur l'Origine, la Nature & la Curation de la Maladie Venerienne, traduit du Latin de M. Gautier-Harris, Medecin du Roy d'Angleterre, ſur la ſeconde Edition imprimée à Londres en 1705. par M. Devaux, Maître Chirurgien-Juré à Paris, & Ancien Prevôt de ſa Compagnie.



A PARIS,

Chez les Freres OSMONT, Quai des Auguſtins, & au Palais dans la Grande Salle, au Soleil d'Or.

M. DCC. XXX.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



PREFACE.



I quelques perſonnes ſçavantes ont fait à la premiere édition de ce Traité, un accueil peut-être un peu trop favorable; & ſi cette eſtime a donné lieu à quelques autres éditions qui en ont été faites dans les pays étrangers : ſi quelques Médecins d'un grand mérite, tant de nos Provinces, que des lieux les plus éloignez, m'ont adreſſé à ſon occaſion des lettres fort obligeantes, par leſquelles ils approuvent le deſſein que j'ai toujours eu de me rendre utile au Public., j'attribuë tout cela à la bonté ordinaire aux habiles gens qui ont aſſez d'humanité pour fermer

les yeux ſur les défauts de ceux qu'ils ſe ſont déterminez à honorer de leur bienveillance.

Car quand il nous arriveroit d'ailleurs de compoſer un ouvrage bien écrit, appuyé ſur de juſtes raiſonnemens, & approchant même de la perfection, nous ne devons pas nous en enorgueillir, & nous en faire beaucoup à croire, puiſque le plus haut degré de ſcience & de ſageſſe où les hommes puiſſent atteindre, eſt de ſe montrer un peu plus ſenſez & moins ignorans que le commun du peuple; & je ſuis perſuadé que celui qui ſe croit ſincerement participer plus qu'aucun autre, à l'ignorance de tant de choſes à laquelle nous aſſujettit la condition humaine, doit tenir le premier rang parmi les ſçavans.

Ainſi, que les autres ſe flatent de bien concevoir pourquoi le globe terreſtre eſt naturellement, & conſtament ſtable dans un certain

lieu de l'univers? pourquoi ſa prodigieuſe peſanteur ne le fait jamais décliner vers un autre endroit de cet air fluide qui l'environne de toutes parts; & comment il ſe peut faire que la legere compreſſion de l'aſtmoſphere ſoutienne un poids ſi énorme dans ſon juſte équilibre.

Que d'autres encore par la pénetration de leur eſprit, puiſſent décrire des terres inconnuës & ſituées dans les plus profonds abîmes, ou l'état des corps celeſtes qui ſont tellement couverts de nuages, qu'ils échapent à tous les teleſcopes; que d'autres comprennent aiſément ce qui produit ces furieux tourbillons de vents, d'où ils viennent, & où ils paſſent ſi promptement, enfin lorſqu'ils ſont le plus violemment agitez, ce qui peut ſubitement en réprimer la violence.

Que d'autres portent par tout ailleurs leurs recherches, & faſ-

ſent ainſi admirer la force de leur imagination, je me tiendrai toujours dans une modeſte ſituation qui me paroît la plus ſtable.

Que ſi la Philoſophie la plus épurée donne quelque choſe pour inconteſtable, & ſi un axiome paſſe pour certain, parce que tout le monde en tombe d'accord, c'eſt certainement que la tranquilité de l'eſprit, que la vertu & l'innocence, quoi qu'ordinairement mépriſées, & que la derniere ſur-tout paſſe pour puerilité ; ces trois avantages néanmoins ſont autant au-deſſus des agrémens les plus flateurs des choſes défenduës, que la lumiere la plus brillante eſt au-deſſus des ténebres, & que la ſanté du corps la plus ferme eſt préferable à un état d'infirmité le plus triſte & le plus accablant.

Au reſte, ſi quelques perſonnes d'eſprit, & bien verſées dans la Medecine prétendent qu'il n'y a dans ce petit ouvrage rien de

bon, rien d'eſtimable, ni qui mérite d'être envié, j'y conſens volontiers, parce que je comprends qu'il eſt plus facile de compoſer de gros livres pleins de mots fleuris, de raiſonnemens fort variez, de citations nombreuſes, qui en rendent la lecture agréable, que de ſe renfermer dans les bornes d'un opuſcule que l'on travaille avec ſoin, & que l'on tâche ſurtout de rendre utile & profitable au public,

Or ſi mes recherches ſont trop peu conſiderables pour procurer aux petits enfans les avantages que j'ai en vûë en travaillant en leur faveur, du moins mes intentions ſont bonnes, ce qui eſt toujours une conſolation, quand on travailleroit inutilement pour la fin qu'on ſe propoſe, puiſque l'on eſt au moins ſûr que n'ayant pû par tous ſes ſoins & toute ſon application, tirer des bras de la mort ces innocens, ils ſont par là délivrez

pour toujours des miſeres & des pieges auſquels leurs parens ſont ſans ceſſe expoſez dans tout le cours de la vie, & qu'ils ſont mis auſſitôt dans cette celeſte & permanente demeure, infiniment plus déſirable que les ſtations paſſageres d'une vie dont chaque jour avance le terme qui ne peut être fort éloigné.

Je ne doute pas même, ſelon que j'en crois pouvoir juger, que notre ſouverain Seigneur à la volonté duquel tout doit être ſoumis dans le Ciel & ſur la terre, n'ayant point été offenſé par ces pauvres innocens, ne place dans le Ciel par ſon infinie miſericorde envers le genre humain, cette innombrable multitude de petites créatures qui meurent avant le tems, pour empêcher que ces petits enfans venant à l'âge de puberté, ne s'aſſocient dans quelque mauvaiſe compagnie, & ne ſe corrompent dans la contagieuſe ſocieté des méchans.

Il eſt du moins certain qu'un nombre preſque infini de ces ames innocentes vont inceſſament de ce bas monde peupler le Ciel, s'il eſt vrai ſur le calcul de la liſte que l'on fait à Londres de ceux qui meurent toutes les ſemaines, que le tiers & plus du genre humain eſt délivré de cette vie mortelle avant la ſeptiéme année, & que la plûpart des adultes qui meurent plus tard, loin d'avoir conſervé leur innocence, ne ſe ſont peut-être pas diſpenſez de commettre des crimes qui doivent leur faire apprehender qu'après avoir mené ici bas une vie fort agitée, ils n'eſſuient malheureuſement une gêne ſans bornes dans l'éternité.

Mais pour ne pas pouſſer plus loin cette digreſſion, ce qui me reſte à dire en finiſſant ce préliminaire, c'eſt que dans ce petit traité, ainſi que dans les obſervations qui ſont à ſa ſuite, j'ai eu ſoin de taire le nom des malades, conſiderant

que cela ne peut contribuer en rien à faire valoir les faits que je rapporte, ne les rendant ni plus clairs, ni plus touchans; outre qu'il m'a paru plus convenable pour des perſonnes de diſtinction des deux ſexes, que leurs enfans paruſſent plûtôt aux yeux du public ſous le dehors gracieux d'une bonne ſanté, qu'accablez ſous le poids de quelque facheuſe maladie.

AVIS
DU TRADUCTEUR.

L'Usage étant de mettre les enfans en nourrice aussi-tôt après leur naissance dans des villages plus ou moins éloignez des grandes villes, où ils peuvent bien-tôt après être attaquez de diverses maladies par une infinité de causes différentes ; il m'a parut que ces petits innocens tombant alors entre les mains de gens peu instruits dans la Théorie & dans la pratique Medecinale, plus difficile encore à

exercer ſur ces corps délicats que ſur des adultes ; il m'a, dis-je, paru qu'il ſeroit avantageux que les Chirurgiens des lieux, auſquels on s'adreſſe pour les traiter, euſſent un bon guide pour les conduire en quelque façon dans des cures ſi importantes.

C'eſt à quoi j'ai crû pouvoir contribuer en mettant entre leurs mains en langue vulgaire, le Traité des Maladies aiguës des Enfans, composé par M. Harris, Medecin du Roi d'Angleterre, dans lequel, s'ils veullent bien le lire avec attention, ils trouveront des no-

tions justes de leurs maladies, & la méthode de cet auteur sensé, leur fournira des secours prompts & faciles pour les terminer heureusement, & sauver par-là beaucoup de ces petits sujets, qui meurent prématurément, & qui auroient pû augmenter le nombre des Citoyens, & se rendre utiles à l'Etat.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux le *Traité des Maladies aiguës des Enfans, par M. Gautier Harris, traduit en François par un Chirurgien de Paris*, & je n'y ai rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression. Fait à Paris ce Samedi 22. Janvier 1729.

ANDRY.

PRIVILEGE GENERAL.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre; A nos amés & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maitres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers, qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé JEAN-BAPTISTE OSMONT Fils, Libraire à Paris, Nous aïant fait remontrer qu'il lui auroit mis été en main plusieurs Traitez qui ont pour titres : *Traité de la vertu des Medicamens par le Sieur Herman Boerhaave, traduit en François par le Sieur de Vaux Chirurgien de Paris; Traité de la Nature des causes des Symptosmes, & de la curation de l'accident le plus ordinaire du mal venerien par Guillaume Cockburn, traduit de l'Anglois; Traité du Sieur Gauthier Haris, concernant les maladies aiguës des enfans, & sur l'origine la nature & la curation de la maladie venerienne, traduit de l'Anglois; Traité des maladies qui arrivent aux parties genitales des deux sexes par le Sieur Jacques Vercelloni, traduit de l'Anglois; Emmenologie ou Traité de l'evacuation ordinaire aux femmes par le Sieur Freind, traduit de l'Anglois*, qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux

caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Presentes : A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Traitez ci-dessus specifiez en un ou plusieurs volumes conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contre-scel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de dix années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes : Faisons défense à toute sorte de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance ; comme aussi à tous Libraires-Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Traitez ci-dessus exposez en tout ni en partie, d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, même de traduction en langue Latine ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression desdits Traitez sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimez qui auront servi de copie à l'impression desdits Traitez, seront remis dans le même état où les Approbations y auroient été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur CHAUVELIN ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des

Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN ; le tout à peine de nullité des Présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses aïans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenu pour duëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le treiziéme jour du mois de Mai l'an de grace mil sept cens vingt-neuf. Et de notre Regne le quatorziéme. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre VII. de la Chambre Roïale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 378. Fol. 321. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le premier Juin mil sept cens vingt-neuf.

P. A. LE MERCIER, Syndic.

Je soussigné cede à M. Jacques Clouzier la moitié au présent Privilege, pour en joüir suivant l'accord fait entre-nous. A Paris ce 20. Septembre 1729. J. B. L. OSMONT.

Régistré la Cession ci dessus sur le Registre VII. de la Communauté des Libraires-Imprimeurs de Paris, page 378. conformément au Reglement, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Août 1703. A Paris le vingt Septembre mil sept cens vingt-neuf.

P. A. LE MERCIER, Syndic.

De l'Imprimerie de JACQUES GUERIN, Quai des Augustins.



TRAITÉ DES MALADIES AIGUES DES ENFANS.

LIVRE PREMIER.



IL y a quelques années que durant l'Eté m'entretenant par hazard avec le très-sçavant & le très-expert Medecin M. Sydenham, des succès réiterez que j'avois eus dans le traitement des maladies des enfans les plus dangereuses, cet excellent homme reflechit sérieusement sur la méthode que je pouvois avoir ordinairement suivie dans une pratique que l'on avoit jusqu'alors ar-

Ce qui a déterminé l'Auteur à composer ce Traité.

demment désiré de se former, mais dont les Médecins du plus grand mérite n'avoient point encore eu, pour ne rien dire de plus, une pleine & entiere connoissance.

Ce fut pour lors que je lui proposai très-volontiers, & sans délai, celle qui m'avoit fait plus de plaisir. Enfin cet habile Médecin l'ayant examinée, & mis lui-même en pratique, non-seulement il ne la desaprouva pas, mais il disoit même hautement sur ses propres experiences qu'il ne doutoit pas qu'elle ne fut d'un très-bon usage, & il m'exhorta fortement par ses lettres d'en faire part au public. C'est donc sur l'approbation d'un si excellent homme que j'ai mis la main à la plume, & que je me suis appliqué de tout mon pouvoir à rendre service à ces pauvres petits innocens.

Je sçai que j'entreprens de parcourir un pays dont la route est assez mal tracée, & même presque inconnuë, parce que ces petits malades ne sont point en état de nous rien faire entendre qui nous mette précisément au fait de leur maladies, si ce n'est par leurs plaintes, par leurs cris, & par un lan-

gage indéterminé qui ne nous permet pas d'en rien tirer de fixe & d'instructif. C'est pour cela que plusieurs Médecins d'un grand nom, n'ont pas fait quelquefois difficulté de dire en ma presence lorsqu'ils étoient mandez malgré leur repugnance pour voir des enfans fébricitans, ils n'y alloient qu'à pas lents, comme pour déveloper un grand mystere, ou pour traiter d'une maladie incurable.

On peut inferer de là que rien n'est plus à desirer dans la Médecine qu'une bonne méthode de traiter les maladies des enfans : car ce ne sont pas seulement les personnes les plus riches, & qui ont de grands fonds de terres, qui voulant avoir des heritiers & les conserver en santé, comptent en cela beaucoup sur la Médecine, mais aussi les personnes de toute condition qui aiment naturellement leurs enfans, & qui n'ont pas une moindre attention à les maintenir en santé, qu'ils en ont eux-mêmes pour leur propre conservation.

S'il m'arrive donc de donner quelque jour, pour foible qu'il soit, à cette Médecine particuliere, qui puisse au moins engager quelques Médecins plus éclairez & plus capables que je

ne ſuis à y faire quelque progrès, & à la perfectionner, je ne me repentirai point d'avoir rompu la glace, & je croirai toujours avoir fait un bien conſiderable.

Les enfans plus faciles à guerir qu'on ne penſe.

Après cela quiconque a mon ſens examinera avec ſoin les ſymptomes qui arrivent aux enfans du premier âge, qui reflechira ſur la délicateſſe de leur conſtitution, qui conſiderera attentivement le régime qui leur convient, ne trouvera pas à beaucoup près dans l'execution de ce ſujet toutes les difficultez que ſon imagination prévenuë lui repreſentoit auparavant comme autant de monſtres difficiles à vaincre.

En effet j'oſe aſſurer, qu'entre les maladies qui arrivent aux enfans dans ce premier âge il y en a très-peu dont le genre ſoit different de celles qui arrivent aux adultes, & qu'elles n'en different que du plus au moins; & même que la gueriſon des enfans eſt plus ſure & plus facile que celle des hommes & des femmes qui ſont d'un âge plus avancé.

Preuve de cette propoſition tirée des âges.

Entre les âges des hommes, comme on obſerve que les vieillards ont beaucoup de peine à ſoutenir quelque al-

teration que ce ſoit en mieux à cauſe de la ſechereſſe & de la dureté de toutes leur parties ſolides, & de leur conſtitution dont l'inflexibilité approche, pour ainſi dire, de celle des pierres; on remarque auſſi que la moleſſe des jeunes gens & leur tendreſſe preſque mucilagineuſe, eſt diſpoſée à ſouffrir toutes ſortes d'alterations.

Toutes les parties qui ſont ſeches dans un vieillard, ont beaucoup d'humidité dans les enfans, comme ſont leurs os, leurs membranes, ligamens, arteres, veines, nerfs, & même leurs chairs; auſſi peut-on dire que leurs os ſont plûtôt des cartilages; & comme ils abondent ſi fort tant en humide radical qu'en celui qui s'y joint ſans ceſſe, il faut ſûrement conclure qu'il n'y a point de temperament ſi humide que celui de cet âge.

Et comme le temperament des enfans eſt très-humide, je ne crains pas d'avancer que toutes leurs maladies ſont du même genre, & n'ont toutes que la même cauſe; & que comme les diverſes parties de leur corps ſoit ſuperieures ou inferieures, ont coutume d'être atteintes de differentes maladies;

ſelon que l'eſtomac, les inteſtins, les poumons, la tête & les nerfs, ſont plus mal diſpoſez, la même maladie eſt connuë ſous pluſieurs noms.

Mais pour ne pas paroître en avançant cela ſoutenir un paradoxe ; voyons comment Hyppocrate lui-même dans ſon livre des vents, parle d'une ſeule cauſe générale des maladies. Toutes les maladies dit-il, n'ont qu'une ſeule & même diſtance, & la partie du corps qu'elles attaquent en fait toute la difference : c'eſt pour cela que toutes les maladies ſemblent n'avoir rien de ſemblable entre elles, à cauſe de la diverſité des lieux qu'elles occupent, quoique toutes les maladies ſoient renfermées ſous une ſeule eſpece, & & qu'elles n'ayent qu'une même cauſe.

Les maledies des enfans n'ont qu'une ſeule cauſe.

Si donc nous examinons la nature de l'humide des enfans, nous ſerons pleinement perſuadez qu'il ne peut contracter d'autre corruption que l'aigreur. Auſſi de quelque maladie dont les enfans ſoient atteints, quoi qu'on leur donne differens noms, il eſt très-rare de remarquer qu'ils rendent des excremens qui ne ſentent l'acide, ou qu'ils ne rendent au commencement une

grande quantité de rots acides. De plus, presque toutes les liqueurs qui tendent à se corrompre tirent d'abord à l'aigreur ; le lait même qui est la propre nourriture des enfans du premier âge, quand on le garde un peu longtems s'aigrit de lui-même, & se coagule de lui-même au feu sans addition d'aucun acide. En un mot tous les symptomes qui arrivent aux enfans procedent de l'acide. Quelle est-elle.

Si l'on ajoute à cela le ton foible de leur sang & la foiblesse de sa constitution, qui font que les esprits qui s'y trouvent n'y dominent pas encore de telle sorte qu'ils puissent par leur propre vertu exercer dûment toutes leurs fonctions, & calmer par eux-mêmes les mouvemens irreguliers qui sont excitez dans les humeurs par des causes internes & externes : car la liqueur vitale semblable au moût, dégenere aisément dans une aigreur contre nature avant qu'elle ait acquis sa parfaite integrité ; on ne laisse pourtant pas de la remettre assez aisément dans son ordre naturel, quand on y apporte bien à propos le secours de l'art.

Et certes on ne sçauroit trop rebat-

tre combien les prompts ſecours de l'art donnez à propos peuvent être utiles aux malades dans tous les âges ; parce qu'un habile Médecin peut aiſément les ſoulager au commencement des maladies aiguës ou chroniques, à peu près comme il eſt facile de prévenir un grand incendie en éteignant les premieres étincelles qui ſont diſpoſées à le produire ; au lieu que ſi l'on y apporte le moindre délai, une étincelle négligée, donne lieu à des dégats & à des deſordres incroyables. Et je puis aſſurer ſur des experiences ſouvent réiterées que dans toutes les maladies aiguës lorſque j'ai été appellé de bonne heure, j'ai eu de très-heureux ſuccès, & que les malades ont été gueris en fort peu de tems, pourvû que les malades mêmes & les aſſiſtans ayent fidellement executé les ordonnances, & que de la part des malades il y ait quelque reſſource dans leurs principaux viſceres.

Le bon ſuccès des remedes que l'on fait à propos dans les fievres.

J'ai auſſi ſouvent eu occaſion d'éprouver que les fievres continuës ſont aiſément déracinées, lors qu'étant chargé du ſoin de la maiſon Royale du Roi Guillaume III. pendant cinq années

que dura la guerre entre les troupes confederées & celles des François. Car j'avertiſſois ſouvent toutes ſortes de domeſtiques de me mander dès qu'ils auroient la moindre atteinte de fievre, ce qu'ils font aſſez volontiers quand les viſites du Medecin leur ſont renduës gratuitement, tout au contraire de ce qui ſe fait communément à Londres, où le peuple par un uſage mal établi, aime mieux ſe mettre pendant quelque tems entre les mains des Apoticaires & des femmeletes juſqu'à ce qu'ils ſoient dans un extrême peril, avant que d'appeller d'habiles Médecins, en étant peut-être empêchez par la crainte d'une groſſe dépenſe. Il arriva pour lors que d'un grand nombre qui furent ſucceſſivement attaquez de la fievre pendant la campagne, preſque aucun ne perit pendant tout l'Eté.

Distinction de l'enfance & de la puerilité.

Or j'entens ici le terme d'enfant, non ſeulement avecGalien dans un ſens très-étroit, comme n'ayant qu'un mois, deux mois, ou au plus trois mois après ſa naiſſance, mais dans un ſens un peu plus étendu, comme on le fait d'ordinaire, j'étens l'enfance juſqu'à l'âge de quatre ans. J'étens après cela la puerilité

juſqu'à un âge plus avancé, je veux dire juſqu'à quatorze ans ; & je prétens que d'autant qu'un malade eſt moins âgé, il ſera d'autant plûtôt gueri de quelque maladie aiguë que ce ſoit, fondé en cela tant ſur la raiſon que ſur un grand nombre d'experiences.

Car quelque impreſſion qui ſe puiſſe faire, ſoit en bien, ſoit en mal, elle ſe fait plus promptement & plus aiſément ſur l'humide que ſur le ſec, ſur le mou que ſur le dur, quoi qu'étant faite ſur le ſec & ſur le dur, elle y reſte plus long-tems. Les enfans tombent aiſément malades, & à moins qu'ils ne ſoient traitez, ou trop tard, ou très-mal, ils ſe rétabliſſent bien-tôt de leurs maladies.

Les regles qui donnent lieu de connoître les maladies des enfans.

La connoiſſance des maladies des enfans ne ſçauroit ſe tirer de leur propre relation, ni guere par l'attouchent du pouls, ou par l'examen curieux des urines; il faut la tirer adroitement du récit des nourrices, des aſſiſtantes, & de leurs réponſes aux demandes qu'on a lieu de leur faire.

Ce ſont elles qui ſavent ſi la maladie a commencé par des nauſées & par le vomiſſement, depuis quel tems

elle s'eſt déclarée ; s'il rejette par la bouche le lait coagulé, ou quelqu'autre aliment, s'il eſt fatigué de veilles ou de cris opiniatres, s'il a des inquietudes qui marquent qu'il eſt tourmenté de tranchées du ventre ; s'il rend des rots acides ; s'il a des hocquets ; ſi ſon ventre eſt moins libre qu'à l'ordinaire, ou s'il eſt plus relâché ; quelle eſt la couleur des déjections, ſi elles ſont blanchâtres ou verdâtres, ou fort chargées de bile ; elles ſavent encore s'ils ont une ſoif extraordinaire qui peut être l'effet de la fievre ; s'ils ont dans la bouche de ces ulceres qu'on nomme des aphtes, ſi ces ulceres ont beaucoup d'étenduë, & s'ils leur font de la peine quand ils mangent.

S'il leur demande ſi le malade n'a point de convulſions épileptiques, ſi elles ſont legeres ou conſiderables, paſſageres ou plus longues, frequentes ou plus éloignés ; il ſaura ce qui en eſt par leurs réponſes.

Le Médecin pourra lui-même obſerver ſi quelque endroit des gencives eſt tumefié & blanchâtre, & par conſéquent ſi l'enfant à mal aux dents ; enfin s'il y a quelqu'autre choſe qui

mérite attention, comme par exemple tumeur au bas-ventre, ou en quelqu'autre partie; s'il ne paroît point sur son corps de taches, de pustules, d'exanthemes; si sa peau n'est point teinte de jaune, ou si elle n'est point d'une rougeur phlegnoneuse semblable à ceux qui ont la rose. Tout le reste, selon moi, demande plûtôt une speculation reflechie, qu'il ne regarde la pratique.

Sur quel fondement les Médecins se plaignent de l'incertitude des signes des maladies des enfans.

Or la plainte que font les Médecins de l'incertitude qui se trouve dans la connoissance des maladies des enfans, dont ils font une grande affaire, vient moins, comme je crois, du défaut des signes qui peuvent les aider dans cette notion, que de leur maniere d'agir à contre-tems, & sans regle dans la traitement de ces petits malades: cependant sous ce prétexte, ils ne laissent pas de vouloir souvent cacher, comme sous un voile specieux leur ignorance & leurs fautes.

Sur quoi je ne puis comprendre comment le souverain maître de l'univers reglant toutes choses par sa divine Providence, & disposant tous les êtres de l'univers dans un ordre merveilleux,

après avoir bien voulu donner aux bêtes & même aux insectes les plus méprisables, l'adresse dont ils ont besoin pour leur conservation, comment, dis-je, il peut avoir refusé au berceau du genre humain les mêmes moyens de conserver les enfans, qu'il a si liberalement accordés à toutes les autres especes.

Il ne faut pas beaucoup conter sur le pouls des enfans.

Pour ce qui est du pouls des enfans, il est naturellement fréquent, & la cause la plus legere le fait toujours paroître comme fébricitant. De plus, l'indifference dans laquelle vivent la plûpart de ces jeunes enfans, fait que tenant toujours leur poignet dans la même situation, sans le mouvoir, à peine peuvent-ils le soutenir un moment pour donner le tems d'examiner le battement de l'artere. Enfin il y a tant de diverses circonstances qui rendent leur pouls plus vifs, ou qui le changent en mille manieres, que les jugemens qu'on en fait sont le plus souvent fautifs ou trompeurs.

Non plus que sur leurs urines.

Les urines des enfans qui sont en parfaite santé sont fort épaisses, ce qui fait que ceux qui les examinent sans en avoir l'experience s'imaginent que leur épaisseur est un signe de quelque maladies, pendant qu'ils jouissent d'une

ſanté très-parfaite ; outre que l'urine des enfans ſe trouvant dans leurs langes confonduë avec leurs excremens ; elle eſt plus propre à excorier leurs cuiſſes qu'à fournir quelque indication au plus curieux examen qu'on en pourroit faire.

La cauſe primitive de leurs maladies.

Pour mieux connoître les maladies des enfans il ne faut pas tout à-fait négliger de donner quelque attention à leurs cauſes primitives : ce qui ſe rapporte principalement aux diſpoſitions, tant du pere que de la mere, qui ont beaucoup contribué aux principes prolifiques dont ils ont été formez, au tems de leur conception, & aux alimens dont ils ont été nourris dans le ſein de leur mere, qui ont été les fondemens de leur vie & de leurs mouvemens, ſoit qu'ils les ayent reçûs par l'ombilic, par la bouche, ou par les pores des chairs, ou de la peau qui ſont alors très-ouverts, pour donner paſſage à la nourriture qui convient au fœtus.

Les peres & meres y ont beaucoup de part.

Perſonne, je penſe, ne diſconviendra qu'il y ait des maladies hereditaires, qui viennent du pere ou de la mere par droit de ſucceſſion : car perſonne ne doute que la goute, l'épilepſie, la pierre, la phtyſie, & bien d'autres

maux ne paſſent aſſez ſouvent des peres aux enfans. Il y a des familles entieres nées de la même race qui meurent ſouvent de la même maladie: car la ſemence prolifique imprime quelquefois ſi fortement la diſpoſition maladive dans tout le corps de l'enfant, qu'il n'y a aucun moyen de l'en effacer quelque ſoin qu'on y apporte. Que ceux donc qui préferent aux plus grandes richeſſes & autres biens de la vie d'avoir des enfans d'une forte, ſaine & vigoureuſe conſtitution, évitent ſur tout l'alliance des femmes qui peuvent perpetuer dans leur lignée, l'épilepſie, les écrouelles, la lepre, & d'autres maladies contagieuſes.

Or j'eſtime que la cauſe la plus fréquente de la communication des maladies hereditaires aux enfans, vient de la mere dans tout le tems qu'ils ſont retenus dans ſa matrice; parce que les femmes groſſes ſont fort diſpoſées à mal garder le regime durant toutes leur groſſeſſe, & ſont expoſées à mille évenemens caſuels, ou qui les effrayant ſoudainement, ou les bleſſant de quelqu'autre maniere, impriment ſur le corps du fœtus dans un âge ſi tendre des taches inefaçables.

En effet de quelles envies abſurdes ne ſont pas paſſionnées certaines femmes pendant leur groſſeſſe? Les unes mangent des charbons, d'autres du plâtre, d'autres dévorent les cendres, & ſe font un très-grand plaiſir d'en avaler; d'autres mangent les chairs & les poiſſons cruds. On en a vû d'autres dont le goût étoit ſi terriblement dépravé qu'aucun aliment ne pouvoit leur plaire qu'il ne ſoit aſaiſonné de quelque partie calleuſe tirée du corps humain.

De plus, pour juger de la force de l'imagination dant les femmes groſſes, & de ſes monſtreuſes productions, il ne faut que regarder tous les jours chemin faiſant, les étranges taches que leur idée frapée imprime ſur le corps de leurs enfans, & ſi je voulois à preſent ramaſſer de toutes parts les hiſtoires admirables des femmes groſſes, je veux dire, que pour faire parade d'érudition, & d'une grande lecture, j'aurois lieu de faire ici une ſçavante digreſſion, & de me donner dans un beau champ, quoi qu'étranger, une ſpatieuſe carriere.

Mais j'aime mieux me renfermer dans mon ſujet, & continuer d'être court, que

que de vouloir par un long circuit de paroles, & par les ridicules citations d'auteurs trop connus, faire le frivole étalage d'un ſçavoir mal placé; parce que j'ai toujours eſtimé qu'on eſt réellement, & de fait, plus ſçavant quand on peut de ſon fond produire quelque choſe de bon, que d'être réduit à raſſembler les ſentimens de mille Auteurs quelque capacité qu'on ait à les indiquer.

Les femmes les plus ſujettes à ces ſortes d'apetits étranges, impriment des taches ſur leurs enfans qui ne ſe diſſipent qu'à la longueur du tems. Les plus pauvres qu'un travail continuel empêche de ſe livrer abſolument à la mélancholie, ou qui ſont engagées à un ſervice journalier, & dont le regime eſt ſimple, ſont moins ſujettes que d'autres à ces goûts dépravez; ſur tout les femmes hiſteriques y ſont fort diſpoſées, auſquelles on peut joindre la plûpart de celles qui idolâtrent leur perſonne, & vivent dans l'oiſiveté, dont le ſang s'aigrit par un lent engourdiſſement, & dont les ſeroſitez croupiſſantes ſe corrompent & communiquent aſſez ſouvent à leurs enfans une

diſpoſition maladive avec les premiers rudimens de leur conformation, parce, comme on dit, un mauvais corbeau fournit toujours un mauvais œuf.

Pourquoi les animaux y ſont moins ſujets.

Dans les autres animaux la bonté de leur nature paſſe naturellement à leurs petits, & parce que leur maniere de vivre eſt très-ſimple, & notamment parce que les mâles de chaque eſpece gardent inviolablement les loix de la nature, & ne commette jamais le crime de ſe joindre à leurs femelles quand elles ont une fois conçû, ſoit qu'ils s'en rendent certain, par la fineſſe de leur odorat, ou par la ſagacité de leur inſtint.

Mais le genre humain, que ſa ſuperbe raiſon porte le plus ſouvent à s'élever vers le Ciel, & à tenir fort au-deſſous de ſoi tout ce qui a le moindre rapport avec la brute, ſçait ſi peu moderer ſon indomptable paſſion, que preſque plus laſcif qu'un bouc, il ne ceſſe pas de ſe joindre à ſa femme, & de la tourmenter juſqu'à l'importunité, depuis le commencement de ſa conception juſqu'au tems de l'accouchement.

C'eſt ce qui fait que les hommes robuſtes & vigoureux engendrent quel-

quefois des enfans valetudinaires; c'eſt auſſi la raiſon pour laquelle des vieillards après s'être long-tems paſſez des embraſſemens des femmes, venant à ſe marier dans un âge fort avancé, malgré leur ſemence qu'on croiroit épuiſée, ne laiſſent pas d'engendrer des enfans d'une meilleure ſanté que beaucoup de jeunes gens qui paroiſſent vigoureux & animez des plus vifs aiguillons de Venus.

Après la cauſe éloignée de la mauvaiſe ſanté des enfans que nous avons fait dépendre des principes de leur génération, ou de la groſſeſſe de leur mere, les cauſes plus prochaines des maladies qu'elle produit peuvent ſe tirer de quatre choſes; 1o. De l'impreſſion du froid; 2o. Du lait trop épais d'une nourrice; 3°. D'avoir trop tôt mangé de la viande; 4o. De l'indulgence mal reglée des meres & des nourrices qui permettent trop ſouvent à leurs enfans l'uſage du vin & des liqueurs ſpiritueuſes. Cauſes prochaines des maladies des enfans.

L'impreſſion du froid dont les enfans ſont facilement ſuſceptibles, principalement vers le ſoir, les diſpoſe ſouvent aux fievres dont ils ont coutume

Premier cause, l'impression du froid.

d'être attaquez, n'ayans, à la difference des animaux aucune couverture naturelle, ils sortent nuds du sein de leur mere. La raison, ou plûtôt la nature leur insinuë d'abord que leurs enfans ne pouvant s'aider par eux-mêmes, ont besoin d'un secours étranger, & qu'on ne peut les conserver qu'en leur fournissant des vêtemens très-chauds.

La vicissitude de l'air dans un climat qui passe incessamment du chaud au froid & du froid au chaud, nous fait comprendre que nous devons être très-attentifs à nous mettre à couvert des injures de l'air. Car plus la constitution d'un adulte est délicate & plus elle est susceptible des impressions de l'air. Mais la constitution des enfans étant par la molesse de leur tissure la moins propre à resister aux impressions de l'air exterieur, si l'on n'a soin de les prémunir par des habits moins somptueux & magnifiques que plus ou moins chauds, selon leur âge, sur tout ceux qui sont d'une naissance un peu distinguée, ils ne tardent pas à souffrir les atteintes des maladies que le froid de l'après dîné leur cause.

Et l'attention que l'on doit au choix

des habits paroît si necessaire à tous les âges, quoi qu'en disent certaines personnes d'une constitution des plus vigoureuses, qu'autant que je l'ai pû observer, ceux qui sont infirmes toute leur vie, vivent plus long-tems, & parviennent plus souvent jusqu'à la vieillesse, que ces sanguins qui sont douez d'un temperament très-robuste, ce qu'on ne peut attribuer qu'au soin qu'ont eu les premiers de se vêtir conformément à leurs besoins, & à la negligence qu'ont eu les autres de se bien regler sur cet article.

Deuxiéme cause, le lait vicié des nourrices.

Le lait trop épais d'une nourrice est en second lieu très-préjudiciable à la santé des enfans: car dès qu'une nourrice est sujette à boire beaucoup de vin, & des liqueurs spiritueuses, son lait s'enflamme aussi-tôt, & elle fournit par là à son nourrisson un foyer de chaleur qu'on ne peut éteindre. Si cette même nourrice extrêmement lubrique souffre pendant ce tems là trop fréquemment les embrassemens de son mari, ses regles lui sont excitées qui aigrissent & corrompent son lait, & la matiere du lait étant portée ailleurs, son lait diminuë insensiblement, & l'enfant se trouvant épuisé par cette mauvaise

nourriture, meurt pour l'ordinaire en langueur.

Enfin si la nourrice est histerique, je veux dire d'un temperament trop foible & trop délicat, quoiqu'elle soit chaste & sobre, cependant son lait devenant trop épais, perd plûtôt ou plûtard ses bonnes qualitez. On peut juger delà à quel danger sont sans cesse exposez les enfans qu'on met en nourrice, & combien la vie de ces innocentes victimes est incertaine entre les mains de ces marâtres.

C'est de-là, certes, & de quelques autres causes que je vais alleguer, qu'il arrive que les sonneries funebres des villages qui sont autour de Londres, se font si souvent entendre pour annoncer la mort de quelqu'innocent qui ne périt que pour être tombé entre les mains d'une nourrice gourmande, malpropre, & de mauvaises mœurs.

Recit à ce sujet d'une observation trés notable.

Des mêmes causes dépendoit l'observation, dont un Theologien Recteur d'une paroisse à douze mille de Londres, me faisoit part il y a quelque tems, me racontant très-sérieusement, & même outré de douleur que sa paroisse assez étenduë & assez peuplée, & située dans un très-bon

air, étoit à ſon avenement toute remplie d'enfans en nourriſſe, & cependant que dans l'eſpace d'un an il les avoit tous enterrez, à l'exception de deux & de ſon fils unique qu'il avoit heureuſement confié à mes ſoins dès ſa naiſſance, que le même nombre d'enfans avoit à deux diverſes fois rempli la place des autres, tant une des plus grandes villes du monde eſt difficile à épuiſer, mais que ces mauvaiſes nourrices plus attachées au gain qu'à leurs devoirs, les avoient bientôt réduits dans un tel état qu'il leur avoit à tous rendu les devoirs d'une ſépulture prématurée.

Si l'on joint à cela l'épaiſſeur du lait produit d'une infinité d'autres cauſes, elle ne peut manquer de cauſer à ces enfans un grand nombre de maladies, leurs corps ayant encore plus beſoin que ceux des adultes, d'une nourriture continuellement fluide pour tenir toujours ouverts les conduits du chile qui ſont très-déliez, & l'épaiſſeur du lait contre l'ordre naturel, étant en cela même tout-à-fait contraire à leur nature très-fluide, elle doit neceſſairement former des obſtructions dans toute l'étendue des premieres voyes.

Troisiéme cause prochaine. L'usage prématuré de la viande.

Pour ce qui est de l'usage prématuré de la viande que les enfans avalent plûtôt qu'ils ne la mangent puisqu'ils n'ont pas de dents, on ne peut assez s'étonner que des meres ausquelles la vie de leurs enfans doit être chere, en leur donnant une nourriture si peu conforme à leur état, semblent les vouloir égorger, pendant qu'elles paroissent d'ailleurs les aimer si éperdûment, que cet amour excessif les fait regarder comme très-proches de la folie.

Car qui est-ce qui peut s'imaginer qu'une substance grossiere & tenace, comme celle des chairs, puisse convenir à des enfans tendres & délicats, ausquels aucunes dents ne sont encore sorties, ou s'ils en ont quelques-unes, elles sont encore si foibles, qu'elles ne sont point du tout en état d'en bien faire la mastication ? En un mot, qui peut assurer ayant la moindre étincelle de bon sens, qu'un aliment qui ne convient qu'à un âge viril & robuste, peut être propre à un âge trés-tendre & très-foible.

Un régime bien reglé est necessaire dans tous les âges, mais parce que le temperament des jeunes enfans soutient

tient moins qu'un autre le préjudice que peuvent lui faire les mauvais alimens, & que les maladies ſont ſuperieures à leurs forces, il s'enſuit qu'il faut encore apporter de plus grandes précautions pour en prévenir les déſordres.

L'engorgement prématuré des viandes, eſt la plus féconde de toutes les cruditez, qui eſt l'apanage inſéparable des enfans ; or l'aliment crud & indigeſte produit neceſſairement la corruption des humeurs, & cette corruption non ſeulement engendre des vers, mais encore divers ſymptomes très-fâcheux & forts irreguliers, qui jettent les enfans dans la langueur.

Il faut remarquer ici en paſſant, que les cruditez des enfans s'accumulent de jour en jour, parce que preſque toutes les nourrices, après tout aliment tel qu'il ſoit, leur permettent de s'endormir.

La boiſſon du vin & des liqueurs ſpiritueuſes trés-nuiſible aux enfans.

L'indulgence imprudente que l'on a de faire gouter du vin aux enfans & des liqueurs ſpiritueuſes ſe doit rapporter comme la précedente à la fatuité de ces femmes qui s'imaginent que tout ce qui leur fait plaiſir & qui peut leur

donner de la joye ne ſçauroit faire de mal à leurs enfans. Quelle bétiſe! comme ſi tous les pieds pouvoient chauſſer le même ſoulier, comme ſi les poupées pouvoient convenir aux hommes faits, & ce qui convient aux hommes faits être propre aux enfans.

Certes, ces bonnes femmes ne penſent pas à la dureté de leur cuir comparée à la moleſſe de la pellicule des enfans; elles ne ſe ſouviennent pas de ce qu'on dit d'ordinaire, que ce qui ſert de nourriture à l'un, eſt un poiſon pour l'autre; elles ne font aucune attention à leur eſtomac preſque dévorant, qui ne peut être raſſaſié que par les chairs les plus groſſieres, au lieu que l'appetit languiſſant & très-foible des enfans n'eſt pas en état de digerer la moindre panade.

En quel tems le vin & les liqueurs ſpiritueuſes conviennent.

Mais plus on s'avance vers la vieilleſſe plus il eſt à propos d'augmenter la doſe du vin ſans en prendre avec excès, parce que la chaleur languiſſante des vieillards a beſoin d'être excitée par des aiguillons ſpiritueux que le vin leur fournit en abonnance pour conſerver ou pour augmenter leur chaleur naturelle. C'eſt pourquoi le vin

eſt très-contraire à la nature des enfans qui eſt fort éloignée de celle des vieillards. Les nerfs des enfans très-foibles ſont facilement abbatus, & leurs petits corps tendres tombent inſenſiblement en colliquation par la chaleur du vin, ou contractent précipitament des inflammations fébriles.

Cependant bien que le vin ſoit abſolument contraire à cet âge tendre auſſi bien que la féroſité laiteuſe que fournit le vin de Canarie, dont ces ſortes de nourrices alaitent ſi ſouvent leurs enfans; je ne ſçaurois approuver vivant dans nos régions Septentrionales, ce que dit Galien qui vivoit dans les Meridionales, où il exercoit la medecine avec une très-grande réputation, que les enfans ne doivent pas même gouter le vin avant l'âge de quatorze ans.

En quel tems le vin eſt ſalutaire aux jeunes filles.

Car le vin pris moderement fait du bien à nos jeunes filles : il fortifie leur eſtomac ſujet aux obſtructions lorſque leurs regles ſont prêtes à ſe déclarer, & il les exemte ſouvent des vers. L'uſage exceſſif des ſucs d'oranges, de limons, & de toutes autres ſortes d'acides, des viandes froides, ſurtout celles qui ſont

préparées avec le vinaigre ou en vinaigrete, cauſent ici des obſtructions très-opiniâtres, nuiſent à l'écoulement des premieres regles, & ne les laiſſent venir qu'avec de grandes douleurs, des défaillances, des inquietudes, troubles d'eſtomac & vomiſſement, tant qu'enfin ce flux ſi neceſſaire au ſalut de toutes les femmes, ſe trouve ſupprimé.

Il y en a qui permettent l'uſage du vin aux plus petits enfans, parce qu'ils mangent prématurement de la viande, eſtimant qu'il ſert beaucoup à la coction des cruditez auſquelles ces enfans ſont ſujets à cet âge. Mais je ne diſputerai point ſi une erreur doit être corrigée par une autre erreur, ou s'il ne vaut pas mieux éviter l'une & l'autre. Je m'en tiendrai donc à l'obſervation qu'on peut faire des enfans des pauvres, qui ont été par neceſſité très-ſimplement & très-pauvrement nourris, avec ceux des riches qui vivent dans le luxe & dans l'abondance.

Toutes ſortes de vins pris un peu trop largement, auſſi bien que d'autres liqueurs chargées d'eſprits, détruiſent le levain naturel de l'eſtomac des enfans, leur ôtent l'appetit, jettent dans la

phlogose les tuniques du ventricule, & les rendent comme un parchemin que l'on a trop approché du feu ; & ce qui est d'une plus grande conséquence, c'est qu'ils donnent une fâcheuse atteinte à sa tunique nerveuse, & par ce moyen ils ébranlent tous les nerfs du corps, & mettent à coup-sûr une étrange confusion dans tous les esprits animaux.

Le vin blanc moins nuisible aux enfans.

Le vin qui blesse moins cet âge tendre, est le vin blanc, que les anciens ont appellé froid, quoiqu'il ne le soit pas actuellement ; mais en comparaison d'autres vins, soit qu'ils soient rouges, roussâtres, ou jaunâtres. Pour Galien il a rigoureusement défendu aux enfans de gouter du vin avant le tems ci-devant indiqué.

Les causes des maladies des enfans se rapportent à une seule.

Toutes les causes des maladies des enfans antecedantes ou mediates telles qu'elles soient ou qu'on les peut imaginer, se réduisent enfin dans une seule cause immédiate & très-prochaine, c'est à sçavoir dans l'acide qui surabonde chez eux de tous côtez ; c'est donc de la maniere qui suit que s'engendrent les maladies les plus considerables dont les enfans sont ordinairement attaquez.

L'eſtomac des enfans contracte ſouvent une intemperie acide de quelque cauſe qu'elle vienne, d'où il arrive que toute ſorte d'aliment, n'eſt pas converti dans une ſubſtance chileuſe bien uniforme, mais dans une maniere de lait coagulé. Cette inégale diſpoſition du chile ou de l'aliment toujours appuyée ſur une avidité prédominante, produit les nauſées, le vomiſſement, & des éructions qui ſentent l'acide plûtôt que d'autres ſymptomes.

Les ſymptômes qui accompagnent d'ordinaire les maladies des enfans.

Quand le mal fait plus de progrès, le viſage des malades pâlit de plus en plus, & ſon coloris naturel devient enſuite jaunâtre & verdâtre; pour lors les vents gonflent l'eſtomac, & des éruptions flatueuſes ſe portent vers lesparties ſuperieures, pendant ce tems-là une ou deux puſtules font ſoulever la cuticule dans quelqu'une des parties ſuperieures du corps, ce qui eſt le ſigne d'un acide ſurabondant, & ces puſtules ſe manifeſtent tantôt à l'une ou à l'autre jouë; tantôt au menton, tantôt au front, ou en la région du col, & quelquefois même aux parties inferieures, & l'enfant de jour en jour ſe trouve plus mal; ſa reſpiration devient dif-

ficile, & un ronflement qui ſe fait entendre de tous les aſſiſtans, eſt quelquefois le précurſeur de ſa mort. Ce ſymptome eſt ordinaire au malade toutes les fois que ſa maladie devient aiguë, ſur-tout lorſqu'il eſt chargé d'embonpoint.

Il eſt de plus ſouvent tourmenté d'une petite toux ſéche, qui menace quelquefois de ſuffocation : cette toux eſt ſéche à cauſe de l'acrimonie des humeurs qui agacent continuellement les petites branches de l'apre artere ; elle eſt auſſi ſuffocante, parce que les bronches du poulmon ſont inondez, & fort chargez d'une quantité de ſéroſitez qui ne trouvent pas leur iſſuë.

Ils ont de plus une grande foibleſſe de tout le genre nerveux, & ils ſont d'un tempérament très-mou & très-délicat, enſorte qu'ils ne ſupportent qu'avec une peine extrême une toux violente, & la rude ſecouſſe que ſouffre leur poitrine, les fait paroître comme ſuffoquez, le viſage noir & prêt à ſuccomber. Si les coagulations dont on a parlé paſſent ſubitement de l'eſtomac dans les inteſtins, ce qui arrive très-ſouvent, elles produiſent tantôt des

trenchées au bas-ventre, tantôt des dejections verdâtres, mais quelquefois aussi des diarrhées très-violentes.

Pendant que ces tristes scenes se passent dans le bas-ventre, les douloureuses tranchées allument une fiévre aiguë, qui n'étant pas bien traitée enleve d'ordinaire plusieurs enfans ; ou bien ces douleurs se trouvant un peu adoucies, ou paroissant ceder à ce premier traitement tout mauvais qu'il soit, plûtôt par hasard qu'autrement, le tout se termine à une dureté de ventre, qui donne lieu dans quelques-uns au kachitis ou aux scrofules.

Une humeur semblable à une gelée tremblante, qui est la matiere prochaine des vers, quelquefois blanchâtre, & quelquefois roussâtre, jaunâtre, ou verdâtre, s'échape tantôt d'elle-même, & plus souvent encore par l'effet des remedes donnez à propos, elle sort avec les excremens par les selles. Cependant les enfans se frottent souvent le nez, ce qui marque des vers, dans l'opinion commune des femmes, mais ce qui arrive aussi dans toute sorte de fievre quand elle est produite par la corruption des humeurs, parce que

l'acrimonie de ces humeurs ſe portant aux parties ſuperieures, irrite & picote les membranes ſenſibles du nez, ſoit dans les fiévres ou dans beaucoup d'autres maladies chroniques, auſſi bien aux adultes qu'aux jeunes enfans.

Les tranchées du ventre dont on vient de parler, ont coutume de cauſer aux enfans des inquietudes, des plaintes, & des cris perçans tant le jour que la nuit, & la nourrice pour appaiſer un peu ces plaintes ſi vives, préſente ſon ſein à têter à l'enfant, par où elle lui donne quelque inſtant de repos, & ſe procure à elle-même quelque tréve dans ſa fatiguante fonction : mais ſi la pauvreté de la nourrice l'oblige de vaquer à ſon travail & d'abandonner ſon enfant à ſes cris, ou ſi n'ayant d'autre vûë que celle du gain, comme il arrive ſouvent, & qu'elle ne ſoit point émuë des cris de ſon nourriſſon, il contracte fréquemment une hernie d'inteſtin ou d'épiploon qui lui dure pluſieurs années.

Tous les ſymptômes que ſouffrent les enfans viennent de l'acide.

Or pendant tout le tems que l'enfant ſouffre de ces tranchées, le lait & tout autre aliment qui ne ſont pas digerez, s'aigriſſent & ſe coagulent, l'enfant eſt

insensiblement saisi d'une petite fiévre, il est fort alteré, & tombe dans un grand abattement de tout son corps, sa tête ne peut plus se soutenir sur son col, & ce petit malade s'affoiblissant de jour en jour, sa maladie se termine par des mouvemens convulsifs, ou des sautillemens de membres, qui succedent à son extrême foiblesse : & comme les nerfs n'ont plus assez de force pour faire mouvoir les muscles du cœur qui servent à la circulation du sang, on voit alors le blanc des yeux de l'enfant se tourner naturellement vers le ciel, qui est le vrai séjour dû à l'integrité de son innocence, & il finit ainsi sa carriere prématurement, & avant que la raison, dont il n'a point eu l'usage, ait pû lui faire comprendre, à quelles miseres on est exposé en vivant plus longtems dans le monde,

Quand le tems de la sortie des dents est arrivé où les enfans sont toujours malades, ils sont aussi souvent tourmentez des mêmes symptômes qui ont été ci-devant énoncez, & ils ont de plus des aphtes qui sont des ulceres de la bouche couverts d'une pellicule blanchâtre, qui précedent souvent les dou-

leurs de dents, & qui viennent quelquefois plûtard, mais qui ſont dans toute leur vigueur quand les dents ſortent. Ces petits ulceres cauſent dans la bouche des enfans une chaleur brûlante, & s'y multiplient tellement, qu'avec tout l'empreſſement qu'ils ont pour teter ils ne le peuvent faire, & ne peuvent qu'avec beaucoup de peine avaler quelques cueillerées de bouillie.

Joint à ce que la bouche de ces pauvres innocens étant ainſi maltraitée par les aphtes, tout leur viſage eſt dans une telle tenſion qu'ils ſont quelques jours ſans pouvoir crier ni pleurer, quoiqu'ils ſouffrent beaucoup, tant de la grande chaleur de leur bouche que des autres accidens qui accompagnent la fievre; ce qui me fait tirer un bon augure de ces malades, quand de muets qu'ils étoient ils deviennent criards, & quand ſur la fin de leur maladie, toute la maiſon retentit de leurs plaintes & de leurs clameurs.

Les cruelles douleurs des tranchées, & l'extrême pâleur du viſage confirment évidemment la prééminence des humeurs acides. Quand les enfans ſont tourmentez de ces cruelles douleurs,

quoiqu'ils fussent auparavant d'un temperament sanguin & qu'ils eussent un tein bien fleuri, ils pâlissent pour lors à l'excès, si ce n'est que leurs jouës rougissent & pâlissent successivement en fort peu de tems.

Ce ne sont pas les systêmes qui font connoître les maladies mais la pratique.

Je dirai ici en passant, que je n'embitionne point l'honneur, s'il y en a, d'inventer une hypothese, & si j'en imagine quelqu'une, & que je l'établisse par quelques moyens que ce soit, je ne prétendrai pas que toutes les raisons que j'aurai employées pour lui attirer la créance publique, même contre l'ordre naturel, viennent de moi; parce que rien n'est plus important dans la medecine, & n'est plus salutaire à tout le genre humain, que la connoissance de ces maladies surquoi toute experience & toute curation sont fondées & affermies; & toute autre explication de ces sortes de phénomenes, toute sçavante & subtile qu'elle soit, peut bien servir à se donner souvent pour Sophiste, Philosophe de nom, & homme d'un esprit pénétrant; mais ce ne sera jamais par-là que l'on se donnera le relief d'un medecin vraiement habile & excellent dans son art.

Car toutes ces belles ſpéculations, que les jeunes gens par une eſpece de laſciveté, ſemblable aux enthouſiaſmes des poëtes regardent comme admirables, n'exiſtent ſouvent que dans leurs idées phantaſtiſques ; & ſont preſque toujours les productions des moins experimentez dans la pratique de la medecine. Mais les veritables & ſolides idées des maladies ne ſe prennent bien, & leur véritable nature n'eſt jamais bien connuë & confirmée, que dans la pratique.

Je ſçai que la notion que j'ai conçuë de l'acide prédominant dans toutes les plus fâcheuſes maladies des enfans, n'eſt pas approuvée de tous les critiques. Je ne diſputerai pas avec eux pour ſçavoir ſi toutes les marques d'acidité qu'ont pû établir nos demi-ſçavans d'ailleurs déſoccupez, & que les altercations amuſent, ſe trouvent précisément dans l'acide que je crois dominer dans l'eſtomac des enfans. Je ſerai bien content ſi pour perfectionner cette idée avec moins de peine, je ſuis aſſez heureux d'indiquer une methode plus ſûre & plus efficace que celle qu'on a ſuivie juſqu'à préſent, & que je laiſſe pour-

tant très-volontiers à ceux qui veulent abſolument décider ſur la verité des choſes que d'autres annoncent.

Je ne paſſerai pas néanmoins ſous ſilence ce qu'Hippocrate, que l'on appelle avec raiſon le Prince des Medecins, a dit un peu plus au long des cauſes des maladies, dans ſon livre de l'ancienne medecine, pour convaincre abſolument ceux qui en doutent, que les maladies générales ne doivent pas leur origine aux premieres ni aux ſecondes qualitez. Voici ſes propres termes:

Hippocrate n'a pas tiré les indications curatives des premieres ni des ſecondes qualitez.

« Ces premiers auteurs n'ont pas » eſtimé que ce fut le froid ou le chaud, » le ſec ou l'humide qui fiſſent du bien » ou du mal à l'homme; mais ils ont » crû que l'unique ſource de tous ſes » maux étoit ce qu'il y a de plus fort » en chaque choſe, & que la nature ne » peut ſurmonter, & voilà ce qu'ils ont » cherché à retrancher.

» Or ce qu'il y a de plus fort dans » les choſes douces, c'eſt ce qui eſt » très-doux; dans les choſes ameres, » ce qui eſt très-amer; dans les choſes » acides, ce qui eſt très-acide, & ainſi » dans chaque choſe ce qui eſt porté » au plus haut dégré. Car ils ont vû

» que toutes ces qualitez étoient dans » l'homme & nuiſoient à l'homme.

» En effet, dans l'homme ſe trouve » l'amer, le ſalé, le doux, l'acide, » l'acerbe, l'inſipide, & mille autres » qualitez qui ont toutes des puiſſances » & des vertus differentes, ſelon leur » quantité & leur force. Toutes ces » choſes bien mêlées enſemble & tem- » perées les unes par les autres, ne ſont » point ſenſibles & ne font aucun mal; » mais lorſqu'il y en a quelqu'une qui » ſe ſépare & qui eſt ſeule, elle devient » ſenſible, & fait un grand ravage dans » le corps.

» Il en eſt de même des alimens. » Tous ceux qui ne nous ſont pas pro- » pres ſont amers, violens, ſalez, ou » acides, ou enfin trop forts; c'eſt pour- » quoi ils nous cauſent les mêmes in- » commoditez que les humeurs dont » j'ai parlé; mais ceux qui nous ſont » propres ne participent nullement de » ces qualitez trop fortes & nuiſibles.... Il dit enſuite: » Car ce n'eſt pas le chaud » qui a beaucoup de vertu, c'eſt l'acer- » be, c'eſt le fade, ou l'inſipide, & » toutes les autres qualitez dont j'ai » parlé.... Et plus bas il dit encore: Ce

» n'est pas le chaud qui fait la fiévre, & » qui est la seule cause du mal ; c'est le » chaud amer, le chaud acide, le chaud » salé, & mille autres choses de diffe- » rente nature ; comme aussi le froid » joint à d'autres qualitez. »

Cet endroit d'Hippocrate, & beaucoup d'autres choses qui sont déduites plus au long dans le même livre, nous font concevoir que ce divin vieillard, qui a pratiqué la medecine plus sagement qu'aucun autre, a certainement déterminé que ces secondes qualitez ; sçavoir, l'acidité, l'amertume, la salure, & d'autres semblables, jointes au chaud ou au froid, sont les principales causes de maladies, & qu'on les en doit regarder comme les plus efficaces.

Aussi n'hesitai-je pas d'ajouter, qu'il s'ensuit naturellement qu'il faut moins s'attacher dans la cure des maladies, à éteindre la chaleur par le froid, qu'à embarasser l'acide, à alterer l'amer, à temperer le salé, à inciser les humeurs trop épaisses, à rendre plus compactes celles qui sont trop fluides, & enfin à ouvrir les conduits du corps qui sont obstruez, & à les délivrer du fardeau qui les accable.

Le prognostic des maladies des enfans.

Mais avant que d'en venir à la cure, il est à propos, conformement à la louable coutume de ceux qui ont écrit de la medecine, de dire quelque chose du prognostic : mais il me semble que ce prognostic, dépend plûtôt de la bonne ou mauvaise méthode observée dans la curation, des mœurs de la nourrice & de son obéïssance, sçavoir si elle s'en fait accroire, ne suivant que ses propres idées, ou si elle est traitable, & suit à la lettre ce qu'on lui prescrit ; ce prognostic dépend, dis-je, plûtôt des deux articles précedens, que de la nature des maladies des enfans. Car les fiévres des enfans du premier âge sont legeres par elles-mêmes, & leur chaleur fébrile n'est pas si ardente, & ne s'augmente que très-peu ; à moins que sous de sinistres auspices on ne s'adresse à une medecine peu éclairée qui s'appuye sur les cardiaques remplis de feu & d'esprits,

Les enfans corpulens & chargez de graisse, qui sont remplis de pituite, ont la région du vertex très-molle, & presque semblable à une pulpe ; ils conservent très-long-tems leur fontanelle ouverte, & même leur suture sa-

gittale eſt écartée depuis ſa partie anterieure juſqu'à la poſterieure, & ſont fort ſujets au rachitis, à la toux convulſive, aux aphtes opiniâtres, & aux ſcrofules.

Ceux qui ſont maigres & élancez, ſont les plus délicats de tous, & ils ont ſelon leur âge une chaleur acre & brûlante, qui les diſpoſe à être ſouvent attaquez de fiévres malignes & inflammatoires qui ſont contraires aux nerfs.

Les enfans qui ſont nez de meres hiſteriques, délicates, infirmes, qui ſe gorgent pendant leur groſſeſſe de quantité de fruits d'été ou d'alimens préparez avec le vinaigre, qu'elles déſirent ordinairement en ce tems-là, ou de nourritures acides ou acerbes, qui mangent avec excès, n'ayant preſque d'autre ſoin que de remplir leur ventre, où dont le goût eſt abſolument dépravé en toute maniere, ces enfans, dis-je, échapent avec peine des maladies fâcheuſes quand ils en ſont attaquez.

Ceux qui ont le ventre libre ſe portent mieux d'ordinaire que ceux qui ſont naturellement conſtipez.

Le Printems & l'Eté ſont les ſaiſons

les plus favorables pour guerir promptement les fievres des enfans; l'Autonne & l'Hyver y ſont moins propres.

Depuis le milieu du mois de Juillet preſque juſqu'au milieu de Septembre, les tranchées épidemiques des enfans augmentent chaque année de telle ſorte à cauſe que leurs forces ſont épuiſées par les grandes chaleurs de cette ſaiſon, qu'il meurt alors ordinairement plus d'enfans en un ſeul mois, qu'il n'en meurt en trois & en quatre dans un autre tems.

Les convulſions & les tranchées des enfans qui durent long-tems, & qui ſont accompagnées d'inſomnie, font juger que ces petits malades ſont dans un peril éminent.

Les convulſions ou les ſautillemens des tendons qui ont beaucoup affoibli les enfans, ou ceux qui ſont beaucoup échauffez par un regime peu convenable, achevent pour l'ordinaire de les conduire à la fin de leurs ſouffrances.

La cure des maladies des enfans.

Pour ce qui regarde la cure des maladies des enfans, il me ſemble que tous les auteurs qui en ont traité comme de celle de toutes les autres maladies dans des volumes fort étendus, n'en ont pas

encore parlé d'une maniere dont on puiſſe être content. Je conviens volontiers qu'ils n'ont pas négligé de décrire exactement un grand nombre de maladies, de s'expliquer également ſur leurs cauſes, & ſur leurs ſignes diagnoſtics & prognoſtics à la maniere ordinaire. Ils ont ſuivi l'un après l'autre un chemin battu depuis long-tems, & le plus ſouvent ceux qui ont écrit les derniers ont reçû pour conſtant ce que leurs prédéceſſeurs avoient établi comme tel, ſans en examiner la verité.

Il y en a eu très-peu juſqu'à preſent qui ſe ſoient donnez la liberté de propoſer d'autres indications curatives que celles qui ont été vulgairement approuvées, & qui ayent donné en particulier ſur les maladies de ces jeunes ſujets des obſervations tirées de leur propre nature plûtôt que des relations factices, & ajuſtées au theatre avec beaucoup d'artifice.

L'éloge & la cenſure de Delboë Sylvius.

Entre tous les auteurs que j'ai lû ſur cet article Delboë Sylvius, eſt celui dont le traité m'a fait plus de plaiſir, parce qu'il y a fortement ſoutenu que l'acide, eſt la cauſe des maladies des enfans la plus vraie & la plus généra-

le : mais ce ſçavant homme, tant par ſon extrême prévention en faveur de quelques préparations chimiques très-volatiles, & par conſéquent trop chaudes, & en partie par ſon entêtement pour l'uſage continuel des opiates, quand il s'agit de traiter les enfans même dans l'âge le plus tendre, de maniere qu'on pourroit avec raiſon le diſtinguer en l'appellant le Docteur opiate, ce ſçavant homme, dis-je, a gâté abſolument dans ſa pratique, & même détruit de fond en comble, ce qu'il avoit établi avec autant d'érudition que de verité dans ſa theorie.

Si nous voulons donc établir la cure des maladies des enfans ſur un fondement ſtable & ſolide, il faut avoir ſous les yeux la délicateſſe de leur conſtitution, & leur foibleſſe naturelle ; & il faut auſſi choiſir pour le traitement de leurs maux les remedes qui leur ſont les plus convenables : car en employant les remedes les plus doux qui ſont les plus ſûrs, nous seront d'autant plus certains de leur réuſſite.

En effet il n'y a point d'occaſion plus propre à bannir l'uſage de ces grands & puiſſans remedes, comme on

les appelle, que dans le traitement des enfans, la vaste étenduë de la Médecine pouvant aisément nous en fournir de plus convenables. Car à quoi sert d'allumer jour & nuit des feux pour tirer la vertu des mineraux pour des cures où les seuls alterans suffisent? Quel rapport y a-t-il, je vous prie, entre la dureté presque impenetrable de ces métaux, & la mollesse du temperament des enfans? Comment se pourra-t-il faire que le foible estomac des enfans, qui peut à peine digerer une petite panade, & le simple lait de sa nourrice, supporte la vertu caustique des remedes inflammatoires, & d'une nature tout-à-fait opposée à la délicatesse de son temperament? Et comme les alimens qui conviennent aux enfans sont les plus simples, on ne doit aussi leur donner que des médicamens très-simples & très-doux, qui ayent beaucoup de rapport à leur nature, & qui ne soient pas préparez avec tant d'art.

Quel doit être le fondement de la cure des maladies des enfans.

Puis donc que l'acidité des humeurs est la premiere cause de toutes les maladies qui attaquent les enfans dans leur âge le plus tendre, tout l'artifice de leur curation consiste uniquement à maî-

trifer & fubjuguer cet acide vicieux. On peut fans doute offufquer les yeux des commencans par d'épais nuages qui les empêchent de découvrir la verité, quelque application qu'ils apportent à la penetrer par d'exactes recherches. Mais au furplus s'il eft permis de dire la verité, & que nous ne cherchions pas à perdre notre tems & nos peines, il n'y a que ce qui tend à dompter l'acide qui foit propre à guerir les maladies en queftion, & tout ce qui ne tend pas à ce but en fait de Médecine, infulte plus ou moins le corps délicat des enfans.

Deux indications curatives à fujet.

Mais pour abforber ce mauvais acide il n'y a que deux vûës à remplir, c'eft 1o. de préparer l'acide & le rendre propre à fortir du corps du malade avec facilité; 2o. Que l'acide ainfi préparé foit chaffé hors du corps par des évacuations qui ne foient point à charge à la nature. L'une de ces vûës fans l'autre ne fuffira pas, au lieu que l'une & l'autre enfemble s'entre-aideront, & agiffant conjointement contre ces maladies aiguës, les détruiront promptement & fûrement, pourvû qu'on ufe bien à propos des moyens qui tendent

à cette fin : & l'action réunie de ces deux moyens peut auſſi donner beaucoup de ſoulagement aux malades dans les maladies chroniques.

La purgation donnée aux enfans dans un âge ſi tendre durant la rigueur des maladies aiguës, paroît d'abord dangereuſe & peu conforme à leur foibleſſe ; mais la certitude des avantages qu'ils en tirent en ſuivant la methode que nous allons décrire, engagera bien-tôt à en faire l'experience.

La même purgation preſcrite aux adultes dans les fievres continuës, a d'abord paſſé pour une audace pleine de témerité dans l'eſprit de ceux qui n'en avoient pas l'experience ; mais l'heureux ſuccès qu'elle a eu entre les mains de quelques Médecins modernes des plus éclairez & des plus experts, lui a mérité enſuite l'approbation générale.

Sydenham a ouvert la voye de la purgation dans les fievres.

Le grand fleau des fievres de toute eſpece, & cet incomparable praticien M. Sydenham, a été le premier dans notre climat qui a rendu la purgation dans la vigueur des fievres d'un uſage ordinaire, & dans l'avertiſſement qu'il fit imprimer il y a quelques années, où il

il exposa sa méthode pour guerir cette fievre épidemique qui regnoit en ce tems là en Angleterre, & il nous paroît qu'il merita par là, que tant que la Médecine sera en honneur, il n'y ait aucun siecle où sa mémoire ne soit en veneration, soit dans sa patrie ou dans les pays étrangers. Il ne s'est pas rendu moins recommandable d'avoir proscrit dans ses ouvrages l'usage trop fréquent des diaphoretiques.

Et ce célébre Médecin s'étoit assez déclaré dans les ouvrages qu'il avoit d'abord publiez, sur les avantages que l'on pouvoit tirer de la purgation, par exemple, dans la cure de la fausse peripneumonie, qui est une maladie assez commune parmi nous, & dans les additions qu'il avoit faites à ses autres ouvrages, principalement dans la cure de la fievre d'Hyver, il avoit avancé que la guérison de cette maladie dépendoit uniquement de la purgation.

Enfin le regret qu'avoit ce grand homme presque septuagenaire travaillé de grandes infirmitez, étoit sentant sa mort peu éloignée, mais toujours animé d'un grand zele pour le bien public, son regret étoit, dis-je, de ne pou-

voir mettre un grand nombre d'obſervations qu'il avoit faites ce ſur ſujet dans toute leur perfection, dans le précieux recueil qu'il avoit fait de ſes ouvrages.

L'utilité de la purgation.

Quoique la purgation ne ſoit pas regardée comme un ſecret dans la Médecine, qu'elle ne cede en rien aux merveilleux arcanes de la Chimie, & qu'elle tienne en effet le premier rang entre tous les remedes que la ſagacité des hommes les plus curieux à jamais inventez pour la gueriſon des maladies; je ne laiſſe pourtant pas d'être perſuadé que la purgation n'a ces avantages, que parce qu'elle ſupplée dans les maladies à la purgation naturelle qui ſe fait tous les jours dans le corps de ceux qui ne ſe maintiennent en ſanté, & ne ſe relevent de quantité de legeres infirmitez qu'autant que cette évacuation naturelle ſe fait chez eux regulierement, & dans une quantité moderée : car cette purgation naturelle n'eſt pas moins neceſſaire à la vie, & au maintien de la ſanté, que les alimens que nous prenons tous les jours pour notre nourriture.

Auſſi faut-il convenir que ſi pour ſoutenir notre vie il eſt neceſſaire que

la meilleure & la plus ſucculente portion des alimens que nous prenons, paſſe dans les veines lactées pour nourrir toutes les parties de notre corps ; il ne l'eſt pas moins que la portion la plus groſſiere & abſolument inutile, laquelle étant retenuë ne manque pas de fournir des exhalaiſons nuiſibles & venimeuſes aux parties ſuperieures, ſoit chaſſée vers la ſentine du corps, & évacuée par nature ou par art.

Et l'on ne peut douter que la purgation n'ait de droit l'avantage d'aider la nature pour une évacuation ſi neceſſaire, & que ce ne ſoit cette prérogative qui lui a fait donner l'excellent nom de Medecine préferablement à tous les autres remedes.

Sept ans avant la premiere édition de ce petit ouvrage, j'avois commencé à donner dans les fievres des enfans même les plus petits, des purgatifs ſuivant ma méthode ſi fort approuvée, ce que je ne faiſois pas encore dans le traitement des adultes, & je ne puis trop repeter combien cette pratique ma réuſſi.

C'eſt pour cela qu'en liſant depuis avec attention les ouvrages dont j'ai parlé, j'ai reſſenti une auſſi grande

joie que m'auroit pû causer la plus insigne faveur dont m'auroit gratifié la divine Providence ; ce qui m'engagea à faire la même experience sur les adultes, & avec le même succès que je l'avois faite sur les enfans.

Il faut remarquer que les accidens de ces fievres portoient alors directement à la tête, que l'estomac ne s'y trouvoit presque pas interessé, & que la nature de cette fievre épidemique secondoit mieux l'effet de la purgation dans les adultes, que dans la fievre qui suivit immediatement, où l'estomac étoit fort troublée par les nausées & les vomissemens, ensorte que l'indication vouloit que l'on préferat d'abord les émetiques aux purgatifs.

Coubien la purgation convenoit à la fievre qui regnoit alors.

J'avertis alors ce grand Médecin de l'évidente alteration d'une constitution de l'air qui avoit regné depuis si longtems ; mais il reconnoissoit lui-même que son âge avancé avoit tellement abbatu & diminué ses forces, qu'il n'étoit plus en état de porter aucun jugement sur les maladies populaires, ni de sortir de chez lui pour voir aucun malade.

Je puis ajouter que la fievre épidemique qui avoit si généralement regné

pendant le cours de l'année précedente, & qui a depuis désolé tant de familles dans toutes les villes & villages, qui attaque la tête plûtôt que les autres parties, & qui s'explique souvent par des accès violens & des intermissions fréquentes sans aucune horreur ni frisson manifeste, m'ont semblé plus sûrement, & plûtôt gueries par des purgations réiterées, que par l'usage du quinquina sans être accompagné de purgatifs, aussi bien que par d'autres méthodes secondées des cordiaques & des diaphoretiques.

La premiere indication est de préparer l'acide.

Or la premiere indication que l'on doit se proposer dans le traitement des fievres des enfans, consiste à bien préparer l'acide, pour l'évacuer ensuite avec plus de facilité; & l'on conviendra de la necessité de cette préparation, afin d'en rendre l'évacuation plus supportable aux malades, si l'on reflechit un peu sur la nature de l'acide: sçavoir, 1°. S'il a la qualité épaississante & coagulante qu'on lui donne communément; si c'est l'acide qui est la cause la plus frequente & la plus générale des obstructions; si c'est à ce même acide qu'on doit attribuer la corrup-

tion de toutes les liqueurs à l'exception des ſpiritueuſes ; ſi c'eſt l'acide ſeul qui cauſe les difficultez preſque invincibles que les Médecins ont à ſurmonter pour guerir les malades qui ſont beaucoup chargez d'aciditez ; ſur tout enfin s'il eſt cauſe des tranchées qui accompagnent les purgations données ſans préparation aux malades, dont la conſtitution tend à l'acidité.

Je ſçai que cette façon de parler, *préparation d'humeurs*, ſe peut lire dans beaucoup d'auteurs, & la fin qu'ont euë ces auteurs dans cette préparation d'humeurs a été que la purgation qui devoit lui ſucceder eut un plus heureux ſuccès ; c'eſt-à-dire, qu'ils prétendoient que les humeurs groſſieres ſeroient par là plus attenuées, que les humeurs trop chaudes ſeroient temperées, que les voies obſtruées ſeroient renduës plus libres, ou de faire tranſpirer par là plus aiſément les humeurs au travers des pores de la peau par les diaphoretiques; mais le plus ſouvent ces Médecins ont fait ſervir à cette préparation des ſirops, des eaux diſtillées, & d'autres ſemblables babioles qui n'ont pû produire l'effet qu'ils en atten-

Pourquoi l'ancienne préparation des humeurs étoit inutile.

doient ; & le tems qu'on auroit dû neceſſairement employer à combattre la maladie, ſe trouvoit non-ſeulement paſſé à ne rien faire, mais même à donner lieu au mal de faire un plus grand progrès.

Or cette prétenduë préparation telle qu'elle ſoit, a été, comme je crois, originairement fondée ſur l'aphoriſme vingt-deuxiéme de la premiere ſection mal entendu, qui porte que l'on doit purger les humeurs qui ont acquiſes une ſuffiſante coction, & non les cruës ; & cette ſentence détournée dans un mauvais ſens, a été cauſe que les Médecins les plus célébres n'ont preſque pas penſé depuis pluſieurs ſiecles aux avantages que pouvoit procurer la purgation dans la cure des fievres continuës ; parce que comme aux premieres attaques des fievres après avoir mis les malades dans un lit bien chaud, on leur remarque ſouvent des ſignes de crudité aſſez viſibles, les Médecins qu'on appelle, quoique d'ailleurs bien verſez dans la pratique, ont alors recours aux ſudorifiques comme aux remedes les mieux indiquez, & marquent autant d'averſion pour les purgatifs que les

nourrices les plus ignorantes & les plus entêtées.

Pourquoi les anciens ont negligé la purgation dans la cure des fievres.

Je ſçai encore que differens auteurs ont fortement diſputé ſur l'uſage de la purgation dans les fievres ; mais s'il eſt permis de s'expliquer là-deſſus nettement, & en peu de paroles, ç'a plûtôt été par maniere d'acquit, & pour amuſer le lecteur en faiſant un pompeux étalage d'érudition, que pour mettre la verité dans tout ſon jour, & déterminer quelque choſe d'utile, qu'ils ont formé toutes ces diſputes. Mais Sydenham qui par ſes grandes lumieres, & par la force de ſon eſprit, tout extraordinaire, a de nos jours ſi fort illuſtré la Médecine, a pleinement établi l'uſage de la purgation dans le traitement de toutes ſortes de fievres, non-ſeulement par les raiſons les plus ſolides, mais auſſi par ſes experiences, & par le ſuccès conſtant de cette pratique.

La préparation des humeurs par les alexipharmaques, & les ſudorifiques eſt pernicieuſe.

La préparation des humeurs cruës uſitée dans les fievres, par l'uſage des alexipharmaques & des ſudorifiques, eſt plus propre à augmenter la crudité des humeurs qu'à leurs procurer une véritable coction ; & je puis aſſûrer,

que de tels remedes préparans, préparent encore plûtôt les malades à une mort prématurée, en tranſportant les cruditez des parties inferieures du corps vers les ſuperieures où elles occaſionnent des phrénéſies, des convulſions, & les accidens les plus pernicieux.

Au commencement des fievres ſoit eſſentielles ou ſymptomatiques, ſi l'on differe ſeulement d'un jour à l'autre les évacuations neceſſaires ce tems favorable à leur guériſion s'échape très-vîte, & ne revient plus. Ce tems précieux qui auroit dû ſervir d'abord de fondement à la cure de la maladie pendant lequel les forces du malade ſont encore en vigueur, & n'y ayant que ce tems où les évacuations puiſſent produire de bons effets, s'évanouit peu à peu, pendant qu'on le perd en ſe ſervant ſottement des cardiaques; & en ſe fiant mal à propos aux fauſſes experiences des remedes chimiques, de maniere qu'un malade qui étoit peu de tems auparavant dans une habitude athletique, ſe trouvant atteint du délire périt miſerablement.

Après cela je ſuis certain malgré tous les préjugez que l'on peut avoir au

La coction des humeurs eſt plûtôt

procurée par les évacuations que par d'autres remedés.

contraire, que les évacuations étant faites dans un tems convenable, l'urine qui aura d'abord paru cruë, acquerera bien-tôt une bonne coction, & que le malade donnera bien-tôt des esperances de santé plus sûres & plus prochaines qu'aucun autre moyen qu'on puisse imaginer.

La préparation dont il s'agit à present ne doit donc pas être l'effet des sudorifiques proprement dits, qui sont beaucoup échauffans, & n'ont aucune qualité qui puisse s'accorder avec la constitution délicate des enfans, mais qu'on leur connoît assez souvent préjudiciable. Car les remedes temperez absorberont assurement l'acidité prédominante, calmeront le bouillonement des humeurs, & par leur vertu anodines les rendront incapables de produire aucun mal.

Dénombrement des remedes préparans.

Ces remedes sont, par exemple, les yeux & les pattes des écrevisses, les coquilles d'huitres, l'os de seche, les coquilles d'œufs, la craie, les coraux, la coralline, les perles, la mere des perles, les deux sortes de bezoard, la corne de cerf brûlée, l'os du cœur de cerf, la rapure de corne de cerf, l'u-

nicorne, l'ébene brûlée, le bol d'Armenie, la terre ſigillée, la pierre hématite, &c. Entre les remedes compoſez les plus eſtimez ſont la poudre des pattes d'écreviſſes compoſée, la pierre de Goa, & les eſpeces de la confection d'hyacinthe.

Il n'eſt pas ſi facile entre les coquillages & les abſorbans de déſigner ceux dont il faut uſer préferablement aux autres, & qui ſont les plus efficaces dans les differentes maladies: car entre les plus ſçavans & les plus celebres Médecins il y en a qui joignant leurs ſentiment à ceux des Dames de qualité donnent la palme aux bezoards & aux perles, & les élevent juſqu'au Ciel, parce qu'elles ſont d'un plus grand prix, qu'elles viennent de loin, & ſont parconſéquent d'un plus grand mérite dans l'eſprit des femmes.

Quels ſont ceux qu'il faut préferer aux autres.

Il y en a d'autres qui ne ſont pas moins habiles, mais qui en jugent peut être plus ſainement, qui préferent aux autres les abſorbans les plus communs & les moins eſtimez, & qui eſtiment que ces remedes précieux ſont plûtôt ordonnez en faveur des Apoticaires qui y ſont un gain conſiderable, qu'à

cauſe du bien qu'ils procurent aux malades.

Pour moi, comme je n'eſtime pas que l'on puiſſe facilement diſtinguer les vertus & les qualitez des eaux minerales, au goût, par l'analiſe, ou par quelqu'autre épreuve que les curieux puiſſent mettre en pratique, je veux bien quelquefois m'en rapporter aux idées des malades, & je leur laiſſe la liberté d'uſer indifferemment des eaux minerales purgatives quelque difference que l'on prétende y remarquer: car en mon particulier je n'ai jamais pû remarquer une notable difference dans l'uſage des pierres les plus précieuſes & les plus communes, ſi ce n'eſt que je crois volontiers que la bonté infinie de Dieu envers les hommes a donné dans chaque pays des qualitez & des vertus plus excellentes aux pierres & aux plantes qui y ſont connuës, & qu'on y trouve aiſément, qu'à celles qu'on y apporte de loin & à grands frais.

Je n'ai jamais pû me perſuader que les Princes & les grands ſeigneurs étoient plus ſûrement préſervez des injures de l'air, & de l'impreſſion du

froid dans nos climats fort ſujets à de grandes & frequentes variations du tems, avec leurs magnifiques habits de ſoie, de pourpre, & tous brillans d'or & d'argent, que le commun peuple qui n'eſt ni dans une facheuſe indigence, ni bouffi de l'orgueil que lui inſpire une abondance outrée, & qui eſt en état de ſe pourvoir d'habits, qui ſans être trop ſomptueux, conviennent à leur uſage, au Ciel & au climat où ils vivent.

Je n'ai pas crû non plus que l'abondance d'un vin exquis, François, Toſcan, & même de ce Falerne tant vanté, ni que des mets ſplendides & délicats que la cuiſine induſtrieuſe nous fournit, ſoient plus propres à maintenir les corps délicats de nos enfans en ſanté, que l'eau ſimple ou la petite bierre, & les alimens vulgaires, pourvû qu'ils ſoient ſalubres & bons dans leur genre.

Les remedes communs que l'on peut donner aux pauvres à peu de frais ne ſont pas moins bons que les plus chers.

Si entre pluſieurs coquillages à peu près de même nature, on peut en préferer quelques-uns à d'autres, je choiſirois les coquilles des huitres communes qui ſe trouvent ſur le rivage de la mer, qui ont été long-tems expoſées au ſoleil, & qui ſe ſont meuries,

pour ainſi dire, ſous les rayons bienfaiſans de la chaleur de cet aſtre, & qui ont été par-là mieux préparées que par le feu des chimiſtes qui leur donne une couleur bleuâtre ou jaunâtre qui ne leur eſt pas naturelle; & s'il y a quelque choſe de merveilleux dans cette poudre de ſympathie qu'on vante ſi fort, mais dont je ne ſçai rien de bien veritable, j'ai beaucoup de penchant à l'attribuer à la longue expoſition du vitriol à la vertu ſalubre des rayons du ſoleil.

Pour ce qui eſt en particulier des vertus admirables qu'il attribue à cette poudre, notre Monſieur le Chevalier d'Ygbi, qui eſt un très-galand homme, poli, ingenieux, mais quelquefois un peu trop crédule, je n'y ai pas plus de confiance qu'aux relations merveilleuſes qu'on lit dans les Romans de Caſſandre, de Cleopatre, du grand Cyrus, & d'autres ſemblables fictions inventées pour amuſer des gens déſœuvrez, diſpoſez à ſe repaitre de pareilles chimeres, dont l'illuſion empêche les jeunes gens, & ſur-tout les femmes de s'occuper à des lectures plus ſolides, & de s'inſtruire utilement des veritables hiſtoires.

Cependant quoique je faſſe beaucoup de cas des adouciſſans les plus communs, & que je les préfere ſouvent aux plus ſomptueux & aux plus exquis, je ne prétends pas en critique inſultant & audacieux, traiter de fourbes & de trompeurs les ſçavans & excellens Medecins qui donnent de grands éloges aux perles & aux bezoards, & en font un cas tout particulier. Il eſt très-difficile, & il faut être bien hardi pour ſe croire en état de porter un jugement dogmatique & totalement déciſif tant ſur les médicamens que ſur toutes les autres choſes qui concernent la medecine ; & il me paroît bien plus ſéant de demander excuſe, & de l'accorder réciproquement, que de juger ſouverainement des choſes trop incertaines, comme ſi l'on étoit inſpiré par Apollon même.

Il faut juger avec beaucoup de retenuë des ſentimens des autres.

Les autres ont certainement autant de droit & d'autorité pour contredire mes ſentimens ſur la vertu & l'efficace des medicamens, que j'en ai d'examiner ceux qui ſont oppoſez à mes idées, parce qu'il eſt facile à quiconque a la cervelle un peu échauffée ou qui eſt de mauvaiſe humeur, de traiter de plantes

ſauvages & mal-faiſantes toutes celles qui ſont en uſage dans la medecine, & de les déclarer plus propres à être ſarclées, qu'à meriter l'attention des herboliſtes; mais j'ai toujours regardé une grande modeſtie dans celui qui l'a en partage comme un ſigne très-évident & très-ſûr de ſon érudition & de ſon ſçavoir, & j'ai toujours plus approuvé la timidité d'un homme qui demande conſeil que la hardieſſe de celui qui ſçait juger des autres avec des yeux de lynx, mais qui n'eſt pas plus clairvoyant qu'une taupe ſur ce qui le regarde.

Les Magiſteres ne doivent pas être mis au rang des préparans.

Je ne ſçaurois donner mon approbation aux magiſteres de perles que pluſieurs medecins vantent à l'excès, parce qu'ils ont perdu leurs vertus naturelles & qu'ils en ont contracté d'étrangeres; enſorte que s'ils ont eu par eux-mêmes la vertu d'abſorber puiſſamment l'acide, étant devenus acides doux par la préparation qu'ils ont ſoufferte, ils doivent à l'art d'être moins efficaces qu'ils n'étoient auparavant.

Ç'a été de propos déliberé que je n'ai point parlé des ſels volatiles, tant huileux que ſpiritueux, non plus que des bezoards, mineral, lunaire, ou ſolaire,

solaire, ni de l'esprit volatile de sel armoniac, & de corne de cerf; non que ces sels ne puissent quelquefois convenir même aux enfans; parce qu'ils ont la vertu d'absorber l'acide; mais il ne les faut donner, sur-tout aux enfans, qu'avec de grandes précautions à cause de la grande chaleur qui les accompagne.

Il est de même des sels & des esprits volatiles, & des sels lixiviels.

Je n'ai pas aussi pour la même raison beaucoup de penchant à exalter les sels lixiviels, non plus que les eaux cordiales qui ont beaucoup de chaleur, comme par exemple l'eau de pivoine composée, l'eau épidemique, l'eau céleste, l'eau admirable, l'eau de canelle la plus forte, & d'autres de même qualité, à moins qu'elles ne soient temperées en les mêlant en petite quantité avec des eaux plus douces, de maniere que leur chaleur soit presqu'insensible au goût.

Les remedes très-chauds ne conviennent pas aux enfans.

Car tous les remedes qui sont capables d'échauffer le corps de quelque nom qu'on les honore, quelqu'estime qu'on en fasse, & quelque efficace qu'on ose leur attribuer, ne laisseront pas de dissoudre aisément le corps tendre des enfans, & sur-tout

de ceux qui ne ſont que de naître : ils conſumeront inſenſiblement toute leur chaleur naturelle, & leur cauſeront enfin la fiévre ; & ces ſortes de remedes doüez d'une exceſſive chaleur ne conviennent pas plus à l'âge tendre des enfans, que les laitages & les petites panades ſont propres à tranquiliſer l'eſtomac d'un laboureur affamé.

C'eſt pourquoi Galien interdit religieuſement aux enfans l'uſage de ſa thériaque, de quelque maniere qu'elle ſoit préparée, quoiqu'il l'éleve d'ailleurs juſqu'au ciel, la regardant comme une véritable panacée.

Les préparans ſuſdits doivent être tirez des anodins.

Que les poudres temperées dont nous venons de parler, abſorbent ordinairement l'acide, c'eſt une choſe ſi connuë qu'il eſt inutile d'en alleguer la moindre preuve ; & ſi l'on doute que ces anodins ſoient les plus ſûrs moyens & les plus infaillibles pour appaiſer les tranchées des enfans, on s'en convaincra parfaitement ſi on leur ordonne une plus forte doſe qu'à l'ordinaire, c'eſt-à-dire une doſe qui ſuffiſe pour arriver au but qu'on ſe propoſe.

Je dis ceci avec aſſurance que ces

ſortes de poudres données en ſuffiſante quantité appaiſent toutes leurs tranchées & leurs douleurs de quelque cauſe qu'elles viennent, auſſi certainement, que l'on eſt ſûr de la vertu purgative de la rubarbe, à moins que le vice de quelque partie interieure & principale n'ôte toutes eſperances de voir ceder la maladie aux plus puiſſans remedes que l'on pourroit employer pour la combattre.

Si dans quelque violente inflammation ou boüillonement des humeurs nous nous contentions d'ôter à un adulte ſix onces de ſang quand il faudroit en ôter juſqu'à vingt onces, il ne faudroit pas dire pour cela que la ſaignée ſeroit un remede inutile aux inflammations, mais il faudroit attribuer le défaut du ſuccès à la trop petite quantité du ſang que l'on auroit tiré.

Il en eſt de même des poudres en queſtion, car s'il en falloit donner juſqu'à une ou deux onces pour appaiſer efficacement les tranchées & les douleurs de ventre opiniâtres d'un enfant, quel effet pourroit-on attendre d'une drachme ou deux données au petit malade dans le même eſpace de tems.

En quoi consiste la véritable habileté d'un medecin.

La connoissance exquise des medicamens est peu de chose, & je dirai même la moindre partie d'un habile medecin. Le bon usage des remedes pour satisfaire entierement aux indications que propose la medecine, consiste à proportionner avec justesse l'espece & la quantité des remedes à la constitution particuliere du malade, en examinant à fond la nature de la maladie, en cherchant avec soin à connoître le temperament du malade, surtout aux adultes s'il est sanguin ou mélancholique; si le sang a été fortement agité par la fiévre, s'il manque d'esprits en conséquence de cette agitation, si les forces en sont fort abattuës, enfin si la diete a été judicieusement prescrite. Toutes choses qui sont d'une bien plus grande conséquence pour former un excellent medecin, que tout l'appareil des remedes de quelque part qu'on les ait tirez & amassez en grand nombre.

Si ce que je viens d'avancer n'est pas véritable, l'apoticaire avec des formules sera préférable en medecine, à toute l'érudition du plus habile docteur, & le moindre garçon apoticaire

grand causeur, surpassera ou égalera bientôt son maître en merite; que dis-je, la moindre nourrice ou quelqu'une de ces femmes babillardes, garnie d'un livre de secrets qui lui sera venu de main en main, damera le pion au plus sçavant medecin & à l'apoticaire le mieux versé dans la connoissance & la préparation des remedes.

Mais pour en revenir à mon projet, voici les remedes que j'ai coutume de prescrire à un enfant d'un an qui a la fiévre, & qui est tourmenté de tranchées.

Prenez de la poudre de pattes d'écrevisses composée, & de perles préparées de chacune une drachme; formez-en une poudre qu'il faut diviser en six paquets.

Les formules des remedes préparans & la maniere de s'en servir.

Ou bien prenez du bezoard oriental, des perles préparées, des yeux d'écrevisses préparez, de chacun une demie drachme, des especes de la confection d'hyacinthe un scrupule; faites-en une poudre, que l'on divisera en six paquets.

Ou bien prenez des coquilles d'huitres préparées, trois drachmes, des fleurs de soufre, une drachme; du cri-

ſtal mineral, deux ſcrupules ; faites-en une poudre que vous diviſerez en douze portions égales.

Ou bien prenez de la poudre d'écreviſſes ſimple, une drachme ; des yeux d'écreviſſes préparez, deux ſcrupules ; de la cochenille, ſix grains ; faites-en ſix priſes, le malade en prendra une à l'heure même, & une ſeconde ſi les douleurs ſont fort preſſantes, une demie heure après, & les autres après cela de quatre en quatre heures, à moins qu'il ne dorme, continuant ainſi pendant les deux premiers jours. Il faut donner ces poudres dans une cueillerée du julep ſuivant, dont on donnera par-deſſus une ſeconde cueillerée.

Prenez de l'eau de lait alexitere, quatre onces ; de l'eau de ceriſes noires deux onces ; de l'eau de pivoine compoſée, & de l'eau épidemique de chacune deux drachmes ; du ſucre perlé, demie once ; mêlez le tout pour un julep.

Ou bien prenez des eaux de poüillot, & de lait alexitere, de chacune trois onces ; du ſirop d'œillets, une once, mêlez-les pour un julep.

Je me ſers quelquefois du julep perlé

ſeul ſans autre mélange, avertiſſant de bien remuer la phiole avant de verſer la liqueur.

Prenez de l'eau de ceriſes noires quatre onces, de perles préparées une drachme, de l'eau de meliſſe deux onces, de l'eau épidemique trois drachmes, & autant de ſucre blanc. Mêlez le tout pour un julep perlé, dont le malade prendra trois cueillerées.

Lorſque l'enfant eſt travaillé d'une toux opiniâtre, il prendra une moindre doſe des poudres abſorbantes, & dans les intervales on lui donnera une petite cueillerée du julep ſuivant.

Prenez de l'eau de poüillot, quatre onces; du ſirop de guimauve, deux onces; du baume de tolut, une once; mêlez cela pour un julep. On y ajoute ſouvent le bol d'armenic, que l'on éprouve très-propre à calmer les catharres qui inſultent les poulmons. Le ſuc de poüillot chaud, dans lequel on diſſout le ſucre candi, égale en vertu beaucoup d'autres remedes; l'huile d'amandes douces mêlée avec le ſucre, produit auſſi de très-bons effets.

Le ſoufre vif ou les fleurs de ſoufre joints aux abſorbans des acides ſon

d'un très-bon usage pour les constitutions phlegmatiques, parce qu'ils ont la vertu de dissoudre les humeurs assemblées dans quelque partie du corps que ce soit : car le soufre n'a pas les qualitez nuisibles & préjudiciables que Craton & d'autres medecins célébres lui ont attribuées mal à propos, on lui reconnoit au contraire par experience, une vertu alexitere, expulsive, & trés-opposée à la corruption des humeurs.

On ne peut pas bien déterminer l'usage plus ou moins fréquent que l'on doit faire de ces poudres, si ce n'est à raison de la maladie & de ses symptômes, selon qu'ils sont plus ou moins pressans. Surquoi je ne puis dire autre chose, sinon que les inquiétudes, les veilles, & les tranchées des enfans sont aussi certainement calmez par les coquillages donnez à propos, que les douleurs & les insomnies des adultes sont appaisées du moins pour un tems par les carcotiques.

Que s'il se trouve quelqu'un, qui mediocrement versé dans la pratique medecinale, vienne à nous dire que l'usage de ces poudres n'a rien de nouveau, ma réponse sera que l'usage de

ces

ces poudres eſt véritablement inutile & incapable de remplir aucune indication curative quand on les donne en trop petite quantité, comme tout le monde en eſt depuis longtems perſuadé; mais que l'on n'a pû juſqu'à préſent définir au juſte ni la quantité de leur doſe, non plus que le tems auquel il faut purger après en avoir fait un ſuffiſant uſage.

Il y a une fable triviale, dont on peut faire l'application à la difficulté qu'on pourroit nous propoſer à cet égard. Un plaiſant propoſoit un jour avec oſtentation à pluſieurs perſonnes de faire tenir un œuf ſtable ſur l'une ou l'autre de ſes extrémitez, ſur un plan oriſontal, & après pluſieurs tentatives, aucun des aſſiſtans ne pouvant y réuſſir, celui qui propoſoit la difficulté, en caſſant moyennement les deux extrêmitez de l'œuf le tint immobile, & leur revelant par-là le myſtere, aprêta à rire à tous ceux qui étoient préſens, qui connurent qu'on ne leur avoit propoſé ſous une image obſcure, qu'une choſe très-facile à faire.

On réſout une objection par une petite fable.

Trois jours après qu'on m'a mandé pour l'ordinaire, ſi la verole, la rou-

Diverſes formules de remedes doux.

geole, ou la fiévre écarlate ne paroiſſent pas, j'ordonne la purgation ſuivante ſi c'eſt un enfant d'un an.

Prenez du ſirop de chicorée avec rubarbe, deux drachmes; de la rubarbe en poudre, quinze grains, ou bien de la rubarbe & du ſenné, de chacun demi ſcrupule; de l'eau de lait alexiter, deux drachmes; de l'eau de canelle trente gouttes. Faites de tout cela une mixtion purgative.

Où bien prenez deux drachmes de ſirop violat & quinze grains de ſenné en poudre. Mêlez-les pour un bol laxatif.

Ou bien prenez de la poudre du comte de Warwik décrite dans la Pharmacopée de Londres; ſelon d'autres de la poudre de Cornachine, ſix ou huit grains. Faites-les avaler au malade dans une cueillerée d'eau de ceriſes noires dulcorée avec un peu de ſucre.

Ou bien prenez deux amandes douces pelées & broyées dans un mortier de marbre, en y verſant inſenſiblement une once & demie d'eau d'orge ou de l'eau de quelque ſimple plante; diſſolvez dans le coulure trois drachmes ou demie once de la meilleure manne. Mêlez-le tout pour une émulſion laxative.

Ou bien prenez du lénitif fin deux ou trois drachmes, diſſolvez-les dans une once d'eau de lait alexitere, puis ajoutez-y huit, dix & douze grains de ſenné en poudre.

Ce qu'il faut faire dans des accidens extraordinaires.

Dans les accidens extraordinaires cauſez par une grande corruption des humeurs, on donne la veille de la purgation, depuis ſix juſqu'à quinze grains d'Ætyops mineral, & quelques grains de mercure doux broyez enſemble dans un mortier de verre avec un peu de fleurs de ſoufre, que le malade avale dans une petite cueillerée d'un ſirop agréable.

Avis ſur le danger du mercure ſublimé trois fois, & ſur la ſûreté de celui qui a été ſublimé, 6. 9. & 12. fois.

Mais il faut obſerver que le mercure doux ſublimé comme à l'ordinaire trois ou quatre fois, ne peut être adminiſtré aux enfans ſans danger, & qu'on ne peut même ſans péril en donner ſûrement à pluſieurs femmes la veille de leur purgation, parce qu'il excite d'ordinaire pendant la nuit des mouvemens deſordonnez par haut & par bas, qui empêchent qu'elles ne ſoient purgées le jour ſuivant.

De plus, la ſalivation qui eſt quelquefois ſoudainement excitée par une ſeule doſe, doit empêcher un medecin

prudent d'en donner aux perſonnes délicates.

Au reſte ce même mercure doux ſublimé au moins ſix, neuf & juſqu'à douze fois, ſe peut donner ſans crainte tant aux enfans qu'aux femmes délicates, moins ſouvent neanmoins que l'Ætyops mineral. Mais ce mercure rendu ſi doux & tant de fois ſublimé, lâche ſouvent le ventre en l'excitant preſque ſans violence, ſans tranchées & ſans vomiſſemens.

L'obſervation d'un trés-habile medecin.

En parlant l'été dernier de cet adouciſſement & de cette ſublimation réïterée du mercure, dans une conſultation pour un enfant de qualité au ſujet d'une fiévre qui le faiſoit languir depuis long-tems à la campagne, Monſieur Boyſe très-habile medecin de Cantorberi, où il exerce ſa profeſſion avec beaucoup de réputation & de ſuccès, nous dit qu'il avoit guéri plus de cent fois, autant qu'il pouvoit s'en ſouvenir, des enfans qui étoient attaquez des fiévres comateuſes, ſymptóme très-dangereux, en leur donnant le mercure doux ſublimé ſix fois. Sa penſée étant que les fiévres comateuſes des enfans étoient le plus ſouvent produi-

tes par des vers ou des matieres vermineuſes, qui troubloient toutes les fonctions du cerveau. Ce que je remarque ici non-ſeulement pour en faire honneur à ce ſçavant homme, mais encore afin que cette méthode ſoit connuë de pluſieurs autres medecins qui en feront leur profit.

Lorſque l'enfant malade a trois ou quatre ans ou qu'il eſt vers la fin de la ſortie de ſes dents, ou s'il a des ſignes conſiderables d'avoir contracté depuis long-tems une inſigne corruption d'humeurs, un bol composé de ces ſortes de préparations lui ſera fort convenable, & on le pourra incorporer avec la gellée de coins, ou avec l'écorce de citron paſſée par le tamis de ſoye, & diſſous dans une cueillerée du julep.

Ces ſortes de bols conviennent très-fort à ceux qui ſont conſtipez, & qui ſont difficiles à émouvoir, parce qu'ils diſpoſent les voyes pour obéïr plus aiſément & plus promptement à la purgation du lendemain.

J'ordonne auſſi quelquefois d'appliquer l'emplâtre ſuivant ou un équivalent ſur la région de l'ombilic.

Prenez de l'aloës ſaccotrin une drach-

me, ou pareille quantité des eſpeces d'hyerepiere, des feüilles de ſabine, des ſommitez de petite centaurée, & de rhuë pulveriſée, de chacunes un ſcrupule, de la terebentine de Veniſe, ce qu'il en faut pour faire un emplâtre, que l'on environnera d'un peu d'emplâtre adherent; on peut y ajouter de tems en tems un ſcrupule de coloquinte.

Emplâtre qu'on peut appliquer ſur la region de l'ombilic.

Je ne connois aucun purgatif qui ſoit plus convenable à l'age des enfans & moins mal-faiſant que la rubarbe, dont un long & fréquent uſage a fait connoître les effets. Elle enleve doucement & ſûrement la matiere fébrile des enfans, en purgeant & fortifiant l'eſtomac, & tout le reſte du corps ſurchargé des mauvaiſes humeurs; ce qui convient fort par cette raiſon aux enfans, aux femmes groſſes, aux vieillards, & à tous ceux qui ſe trouvent affoiblis par quelque maladie chronique.

La rubarbe pour purger les enfans eſt préferable aux autres purgatifs.

La rubarbe merite mieux, ſans doute, le titre de hyere, que les anciens ont ſi fort loüé, & que les modernes ont ſi hautement célébré, qu'ils en ont fait la baſe preſque de toutes les pilules que l'on garde dans les bou-

tiques des apoticaires, c'eſt l'aloës, lequel à cauſe de ſa grande amertume fait quelquefois de très-bons effets ſur les adultes, mais la chaleur, l'acrimonie, & la corroſion, avec leſquelles il agit ſur le corps, le rend, & avec raiſon, en quelque façon redoutable.

Le cas que l'on doit faire de l'aloës.

Après l'operation d'un doux purgatif, il faut donner vers le ſoir une doſe de poudre ſemblable aux précédentes, & la réiterer trois ou quatre fois le jour en des tems reglez, pendant deux jours & deux nuits; & il faut réiterer la purgation le troiſiéme jour, dont la doſe ſe doit regler ſur l'operation de la précedente.

On propoſe plus au long la methode de purger.

Quand ces choſes ont été faites regulierement, les plus fâcheux accidens ſe trouvent calmez pour l'ordinaire, ou du moins beaucoup adoucis, de maniere que le malade eſt dès-lors hors de danger; quoiqu'il eut été un peu auparavant dans un très-grand péril.

Lorſque les enfans ſont un peu plus avancez en âge, il faut ſuivre la même méthode, de quelque maniere qu'on en uſe, c'eſt-à-dire qu'il faut d'abord préparer les humeurs, & enſuite les évacuer. On agira pour cela très-ſûre-

Le traitement des enfans qui ſont un peu plus âgez.

ment, en proportionnant exactement ces deux ſortes de remedes aux differens âges des malades.

Il faut obſerver que la premiere purgation que l'on donne aux enfans qui ont la fiévre, ſoit non ſeulement compoſée de doux purgatifs, mais il faut auſſi que leur doſe ſoit moins forte, & le ſoir qui précede la purgation on donne un lavement très-doux, avec quatre onces de lait de vache adouci avec le ſucre, y ajoutant un peu de ſel ſi le ventre eſt conſtipé avant d'en faire l'injection.

Quelques précautions qui regardent la premiere purgation des enfans.

Au reſte, pour avancer l'effet de cette premiere purgation, & ſuppléer au défaut du purgatif, s'il eſt trop foible, on peut avec ſûreté donner un ſcrupule de criſtal de tartre dans quelque cueillerées d'un foible bouillon d'avoine ou d'autre liqueur de même qualité.

Mais il faut ſur-tout prendre garde que le criſtal de tartre ſoit bien préparé, & qu'il ne ſoit pas de ce faux criſtal, que l'on donne preſqu'au même prix que le tartre crud.

Si l'enfant malade eſt charnu, gras, & d'un temperament très-humide, qui tend à dégenerer en acide, vient à

être attaqué particulierement en hiver, de quelque maladie difficile à guérir, & que la corruption ne ſoit pas totalement détruite par une ou deux purgations preſcrites en la maniere précedente, il faut encore ſuivre la même route en purgeant de nouveau une ou deux fois, juſqu'à ce que la maladie ſoit abſolument diſſipée, ſi ce n'eſt qu'on peut laiſſer un jour ou deux d'intervale de plus à donner les poudres alterantes.

Et je ne me ſuis jamais mal trouvé d'avoir ainſi réiteré la purgation autant qu'il a été neceſſaire aux ſujet d'une mauvaiſe conſtitution; loin de là leurs forces qui étoient auparavant toutes énervées, ont toujours paru ſe rétablir peu à peu.

Il ne faut jamais donner aux enfans de trop forts purgatifs.

Il faut ſeulement avoir égard en purgeant les enfans du premier âge quelle que ſoit la violence de la maladie, à ne leur pas donner des purgatifs qui ſoient au-deſſus de leurs forces.

C'eſt pourquoi je ne puis mettre ici ce que dit fort à propos Hippocrate notre grand Maître dans ſon livre des Médicamens purgatifs, mais que la plûpart ont mal interpreté; voici ſes ter-

Objection sur un texte d'Hyppocrate.

mes : » Tous ceux, dit-il, qui sont sur-
» pris de fortes fievres,ne doivent pas
» être purgez jusqu'à ce que la fievre
» soit diminuée du moins avant le qua-
» torziéme jour, parce que leurs chairs
» & leurs ventres étant très-chauds s'ils
» viennent à prendre un médicament
» purgatif dans cet état, ils ne sont point
» purgez, & la fievre en devient plus
» forte, le malade change de couleur,
» & semble être atteint de l'icteritie :
» car la bile étant émuë sans être éva-
» cuée, le malade ne veut ni boire ni
» manger, est dégouté de toute nour-
» riture, & périt souvent dans ce triste
» état : mais s'il subsiste un seul jour,
» & que la fievre diminuë après la pur-
» gation, il guérit. Il ne faut pas par
» conséquent donner des médicamens
» purgatifs dans les fievres violentes ;
» mais quand le mal est pressant, on
» peut donner en tout tems un lave-
» ment purgatif au malade, parce que
» l'effet n'en est pas si dangereux.

Réponse à l'objection.

Il faut observer sur ce que dit en cet endroit ce grand Maître en Médecine, 1°. Qu'il parle des fievres violentes & très-ardentes qui arrivent aux adultes, & qu'il ne le faut pas enten-

dre des fievres qui arrivent aux nourrissons, & aux enfans, dont les fievres sont naturellement moins fortes & moins ardentes. 2°. Que les remedes dont on se servoit dans son tems étoient très-forts & très-violens, & qu'on pouvoit presque les regarder comme des poisons, sçavoir, le concombre sauvage, la coloquinte, l'éllebore, & d'autres semblables purgatifs. 3°. Qu'Hippocrate parle des fievres dans leur état naturel, & selon leur propre caractere, ainsi qu'il fait des descriptions très-vraies & très-exactes des maladies épidemiques, selon ce qui se passoit dans son tems, mais qu'il ne faut pas prétendre qu'il ait parlé de la maniere dont on devoit traiter les fievres dans les siecles éloignez du sien, & sur tout dans le siecle present, où l'Art ayant acquis plus de perfection & de maturité, comme nos successeurs pourront le reconnoître, les Médecins ont enfin appris à préparer plus promptement ces maladies à la purgation, & à dompter leur ferocité, en faisant prudemment une saignée aux adultes le jour qui précede la purgation, par où elle les adoucit, les tempere, & les dompte avec plus de

facilité. 4°. Il faut obſerver qu'Hippocrate nous apprend ici que ſi un particulier qui a la fievre prend un médicament purgatif,& qu'il échape par hazard dans le jour même du danger où il s'expoſe, il recouvre auſſi-tôt ſa ſanté; ce que je crois veritable, ayant vû très ſouvent des enfans avec la fievre, ſur-tout au Printems & en Eté, auſſi-tôt après l'operation de la premiere médecine, abſolument quittes de cette maladie & de tous ſes accidens, dès le jour même.

Tout ce que nous venons de dire étant ſuppoſé, je dis qu'Hippocrate a très-bien jugé des mauvais effets des purgatifs, par rapport à la violence de ceux de ſon tems quand ils étoient donnez mal à propos dans les fievres ardentes, c'eſt-à-dire ſans que la ſaignée eut précedé; au lieu que ſi l'on purge un adulte avec nos minoratifs après lui avoir fait une aſſez grande ſaignée le jour précedent; ou ſi l'on prépare les enfans à la purgation par des coquillages & d'autres remedes propres à temperer l'acide, & à rendre la matiere febrile originale par la plus ſoumiſe à la purgation, il me ſem-

ble que c'eſt ſe tracer vers la ſanté un chemin plus court & plus certain, que par l'uſage des cordiaux & des ſudorifiques prétendus les plus efficaces.

Mais pour déſigner en peu de mots la vraie & la principale raiſon pour laquelle la purgation dans les maladies aiguës a été juſqu'à preſent ſi peu goûtée des plus habiles Médecins, c'eſt qu'ils mettoienr, comme on dit en commun proverbe, la charuë devant les bœufs, en faiſant paſſer la purgation avant la ſaignée; ou du moins négligeant la ſaignée dans les cas où elle auroit été abſolument neceſſaire, ils donnoient témerairement la purgation ſeule compoſée des purgatifs les plus violens.

Erreur de quelques Medecins pour purger les malades avant la ſaignée.

Pour ce qui eſt de la ſaignée des enfans, quand même la matiere febrile ſe ſeroit emparée des poumons, & qu'elle ſeroit accompagnée d'une toux convulſive, motifs qui ſeroient très-propres à engager quelquefois à la faire dans des cas ſi preſſans. il eſt pourtant évident que ce remede ne convient pas à leur nature dans le premier âge, & qu'elle ne leur eſt pas plus propre dans un âge ſi tendre, qu'elle ne l'eſt

De la ſaignée des enfans.

aux vieillards dans un âge décrepit: c'eſt pourquoi j'eſtime que ſon ſecours eſt fort inutile dans toutes leurs maladies, ſi ce n'eſt dans les toux convulſives, ou dans les fievres qui ſaiſiſſent ſubitement les malades, & qui ſont accompagnées d'une toux facheuſe. Elle peut auſſi convenir aux grandes contuſions, & enfin dans les intervales des convulſions conſiderables.

En effet il eſt rare, & il n'arrive preſque jamais, pour ainſi dire, que les enfans dont le régime eſt reglé, & même aſſez auſtere, quoiqu'il leur paroiſſe d'ailleurs de l'embonpoint, ſoient ſujets à une veritable pléthore.

Ils ont tous naturellement une humidité très-abondante; & cette humidité qui a beaucoup de facilité à ſe convertir dans un mauvais acide, eſt la cauſe de toutes leurs maladies, & il n'y a pas lieu de croire qu'en tirant du ſang des veines on puiſſe efficacement corriger un temperamment humide qui commence déja à dégenerer en acide.

Reproches faits aux ennemis déclarez de la ſaignée.

Il y a des gens que leur penchant obſtiné à tout contredire porte à condamner abſolument tout uſage de la ſaignée même pour les adultes. Ce ſont

les fideles diſciples d'Helmont, qui ſont comme leur maître inviolablement dévouez à ſon ancienne pratique ; & qui ſont les heritiers fortunez de tous ſes arcanes, de la connoiſſance deſquels ni la Médecine ni la République n'ont jamais été dignes, qui ſe nomment Chimiſtes par excellence ſous le faſtueux titre d'adeptes initiez des principes d'une ſecte de Philoſophes dont toutes les productions ne ſe font qu'à la faveur du feu : ce ſont en un mot des gens qui s'en font beaucoup accroire, & qui s'imaginant qu'il ſeroit indigne d'eux de ſuivre les routes battuës, veulent toujours enfiler des chemins de traverſes & peu fréquentez ; qui mépriſent ce que les ſciences ont de plus lumineux pour vaquer à la recherche de vaines chimeres qui ne peuvent ſoutenir le grand jour ; & qui prenant pour ſublimes des ſpeculations frivoles & de néant, bronchent ſans ceſſe, & cherchent en vain avec beaucoup de peine & de travail de certaines panacées dont la découverte eſt impoſſible, & après s'être long-tems & inutilement repus des tréſors imaginaires des adeptes, leurs biens ſe trouvant ré-

Portrait ſuccinct des alchymiſtes.

duits en fumée, ou perdent l'eſprit & ont beſoin d'ellebore, & après s'être crus un peu auparavant plus riches que Creſus, ils ne remportent que des ſonges, & meurent de faim & de miſere.

Les vertus des coquillages.

Tous les coquillages tendent à deſecher les corps, & c'eſt pour cela qu'ils conviennent proprement aux maladies qui reconnoiſſent pour leur cauſe les humiditez trop abondantes auſſi-bien que les conſtitutions humides : or le temperament des enfans eſt très-humide & très-moû. Ces coquillages ont auſſi une legere aſtriction que la calcination leur fait perdre, quoique l'action du feu imprime de la chaleur aux corps ſur leſquels elle agit, & même une acrimonie conſiderable, comme on le remarque à la chaux vive, & comme pluſieurs médicamens chimiques en fourniſſent des preuves très-évidentes.

Mais ces mêmes ſubſtances abſorbent auſſi très-puiſſamment l'acidité qui n'eſt pas moins inſéparablement accompagnée de la corruption de l'humidité aqueuſe, que le feu eſt inſéparable de la chaleur. Or les coquillages ne donnent aucune chaleur aux corps tendres des enfans, & c'eſt la raiſon qui me les fait

ſait préferer dans le traitement de leur maladies à tous les autres remedes.

Il y a pourtant encore un autre motif de ma préference en faveur de ces coquillages, c'eſt que l'eſtomac des enfans étant imbu d'un levain extrêmement vorace & preſque inſatiable, les ſeuls liquides ne ſuffiſent pas pour l'apaiſer, parce que la pointe de ce ferment doit être émouſſée, ou par une ſubſtance butyreuſe qui adhere long-tems à l'orifice ſuperieur de l'eſtomac, ou par des panades ou des bouillies, qui n'étant pas aſſez promptement portées à l'eſtomac, ils contractent une faim extraordinaire.

J'ai obſervé plus d'une fois que des enfans malades ne tomboient en langueur, qu'à cauſe que leurs nourrices leur donnoient trop peu de nourriture & trop liquide. C'eſt pourquoi les coquillages ſont à divers égards très-conformes à la nature des enfans, les impreſſions ou les alterations qu'ils font dans la région de l'eſtomac ſubſiſtant plus long-tems, que celles de toutes ſortes d'alimens liquides.

Pour ne rien dire de pluſieurs oiſeaux notablement affoiblis par la ma-

ladie nommé Pica ou appetit dépravé, maladie connuë aux poulles, ceux qui en ont ſoin, en mêlant du ſable dans la nourriture qu'ils leur font avaler, les guériſſent en fort peu de tems.

Ce qu'il faut entendre par les coquillages.

En parlant des coquillages je n'ai pas ſeulement entendu les corps qui portent ce nom legitimement, mais auſſi les coraux, la craie, la coraline, les deux bezoards, & d'autres ſemblables qui ſont douez de la même vertu d'abſorber l'acide, & conforme à la nature des enfans, quoique la plûpart ſoient d'une eſpece toute differente de celle des coquillages.

Tous ces médicamens ſont depuis long-tems uſitez dans la Médecine, cependant leur veritable uſage & le plus conforme à la nature des enfans, ou n'a pas été connu juſqu'à preſent, ou n'a été d'aucun ſecours dans la cure de leurs maladies : car il eſt arrivé pour avoir trop affoibli leur doſe, que la plûpart des Médecins les croyant peu efficaces ont eu recours à des remedes moins ſûrs, & même nuiſibles & contraires à leur conſtitution, je veux dire aux opiates dont ils ſe ſont ſervis pour calmer leurs douleurs & leurs inſomnies.

Je me souviens bien qu'un célébre Médecin voulut à ce sujet me tourner en ridicule, lorsque traitant d'une fievre très-dangereuse un enfant de qualité heritier de grands biens, je le fis appeller en consultation. Comme il ne manqua pas de proposer d'abord un narcetique, & s'appercevant que je répugnois beaucoup à l'usage de cette drogue contre son attente, M. me dit-il, il me semble, à vous entendre parler, que votre pratique est bien particuliere & fort differente de celle qui est aujourd'hui la plus suivie? Oui M. lui répondis-je, en traitant les enfans malades je ne suis point la coutume, & je me promets bien de ne la jamais suivre : car l'experience que j'ai faite des remedes que je viens de proposer, m'ayant rendu beaucoup plus certain de leurs effets & de la sûreté de leur réussite, qu'on ne l'est de ceux dont on se sert dans la pratique ordinaire pour apaiser leurs tranchées, les tranquiliser dans leurs insomnies, pour calmer leurs douleurs, & arrêter leurs diarrhées, & ayant fait plus d'usage qu'aucun autre des remedes qne je préfere aux narcotiques, quelque estime que d'autres en fassent,

je ſuis déterminé à ne m'en pas ſervir aux dépens de la vie des malades.

C'eſt l'ignorance des vertus des coquillages qui a donné lieu à l'uſage immoderé des narcotiques.

Je ſçai qu'aucun des zelez partiſans des opiates n'en défend l'uſage aux conſtitutions mêmes les plus foibles, & que la plûpart les ordonnent trop librement, tant aux plus foibles qu'aux plus robuſtes, fondez peut être ſur le proverbe qui dit que les morts ne diſent mot; ou bien perſuadez que le ſommeil eſt toujours très-agreable aux malades, aux aſſiſtans, & aux gardes qui ſont pendant ce tems là quittes de tout ſoin, & jouiſſent d'une parfaite tranquilité.

Car quel Médecin donnant beaucoup plus qu'il ne doit aux narcotiques, quoiqu'il mette par là au croc, pour ainſi parler, la maladie qu'il prolonge ſa gueriſon, & qu'il vuide ſa bourſe, ne ſera pas auſſi-bien reçû des malades qui ſont tourmentez de cruelles douleurs, que le ſont de grands Seigneurs, ceux qui ſçavent par de flateuſes inſinuations s'attirer leurs bonnes graces?

Les narcotiques ne ſont ni ſûrs ni neceſſaires aux enfans.

Mais le pouls des jeunes gens étant très-foible, leur conſtitution très-délicate, & leurs forces étant très-abat-

tuës, je ne comprend pas pour quelle raison l'on se serviroit dans le traitement d'un enfant malade de remedes incertains & dangereux quand on en a en main de très-sûrs & presque infaillibles.

A quoi je puis ajoûter, que depuis que mes experiences m'ont assuré que les coquillages & d'autres remedes dont j'ai parlé ont une vertu anodine, & même assoupissante dans le traitement des enfans, pourvû qu'on les donne dans une dose suffisante, & qu'on les réitere selon le besoin, il n'y en a eu presque aucun dont la maladie quelque douloureuse qu'elle ait été, qui ait eu besoin du moindre des narcotiques qui sont legitimement décorez d'un si beau nom.

Or, comme la pharmacie des opiates ne convient à pas une des maladies des enfans, à l'exception du vomissement opiniâtre dont nous parlerons dans la suite, on n'y doit point aussi employer des médicamens trop échauffans quand on les qualifieroit, comme on fait d'ordinaire du nom de cordiaux & de salubres, si ce n'est qu'on les donne en très-petite quantité.

Les médicamens très-chauds donnez sous le nom de cordiaux sont trés-nuisibles aux enfans.

Le nom de cordial a été inventé avec adreſſe pour flater agreablement toutes les femmes, & pour éblouir les payſans qui ſont ſouvent éloignez des lieux où l'on trouve d'habiles Médecins, & où de bonnes Dames font charitablement la médecine, qui leurs donnent ces prétendus cordiaux pour toutes ſortes de maladies, & que tous les ignorans reçoivent avec un plaiſir indicible, ſe croyant exemts de tous maux quand ils en ſont munis : car qui eſt-ce parmi le petit peuple qui puiſſe après avoir pris un cordial, s'imaginer qu'aucun mal un peu conſiderable ait la hardieſſe de l'attaquer ?

Il y a cependant des Médecins marquez au bon coin qui doutent en quelque façon ſi parmi un grand nombre de ceux qui meurent ſans violence, pluſieurs ne doivent pas leur mort plûtôt aux cordiaux qu'à leur maladie : parce que tout ce qui a coutume d'augmenter les ſymptomes de la maladies, tout ce qui augmente la ſoif, rend la langue ſeche, ou qui augmente de quelque maniere que ce ſoit la chaleur de la fievre, eſt peu convenable aux conſtitutions délicates, & qu

n'opposent qu'une foible résistance aux insultes de ces remedes.

Sur quoi je puis avancer avec toute la sincerité possible, que j'ai toujours vû arriver de pernicieux effets, pour ne pas dire funestes, pour avoir tenu les enfans dans un régime trop échauffant, comme je l'ai déja fait observer plus d'une fois ; au lieu que par l'usage des drogues temperées toutes les fois que j'en ai été le maître, lors même que les symptomes ont été les plus violens, j'ai observé que ces petits malades n'en ont jamais souffert aucune incommodité.

Si l'usage des coquillages produit des obstructions.

Quelqu'un peut-être m'objectera que la substance dure & presque pierreuse des médicamens que je viens de proposer, ne peut manquer d'engendrer des obstructions, & que la nature délicate des enfans jointe à l'étroitesse de leurs conduits doit necessairement beaucoup aider à ces embarras.

Pour mieux répondre à cette objection, il faut considerer que l'intemperie acide est la mere legitime des obstructions que les enfans ont coutume de contracter, tant par la froideur de

l'air, que par la délicateſſe de leur conſtitution, quoique leur régime ſoit très-régulier & leur boiſſon très-limpide. Il s'enſuit de là que tout ce qui peut corriger l'intemperie acide & l'adoucir, abſorber les aciditez & diſſoudre les coagulations, eſt propre à lever les obſtructions, & à calmer tous les ſymptomes qui en réſultent, & c'eſt ce que font à merveille tous les remedes que j'ai propoſez.

Il y en a d'autres qui prétendent que l'intemperie alkaline eſt la cauſe la plus generale de toutes les fievres, & que tous les acides donnez indifferemment aux febricitans produiſent de merveilleux effets, ſoit hommes ou femmes, enfans, ou adultes. Cette doctrine, pourvû qu'elle ne ſoit pas controuvée, a plûtôt été imaginée dans la vûe du gain, ou pour ſe ſingulariſer par la nouveauté, que pour établir une verité ſolide.

Qu'on donne ſans conſequence à cette opinion le titre de doctrine, il eſt toujours conſtant qu'elle s'oppoſe à l'experience la plus commune, tant au ſujet des enfans, que des vieillards, & ſut tout des femmes, qu'au ſentiment

ment unanime des anciens Médecins les plus celebres, qui ont de tous tems ſtatué que les acides ſont très-contraires à la matrice & à toutes ſes maladies ; & conviennent tous que les acides fourniſſent au corps un mauvais ſuc, propre à produire un grand nombre de maladies, à irriter les parenchymes des viſceres, puiſqu'ils diſſolvent non-ſeulement les perles, mais même les métaux par leur vertu corroſive, qu'ils ſont auſſi très-contraires aux nerfs qui ſervent aux ſenſations, qu'ils excitent quantité de vents, & qu'ils cauſent de violentes douleurs de tête.

Le ſentiment des anciens Medecins ſur les acides.

Enfin le trop grand uſage des acides eſt d'autant plus à craindre dans ce climat, que notre region d'Angleterre eſt déja plus ſujette qu'aucune autre aux affections mélancholiques qui ſont cauſées par des aciditez ſurabondantes.

L'uſage des acides plus à craindre en Angleterre qu'ailleurs.

D'autres pourront bien nous faire un crime de négliger la doctrine des criſes, laquelle quoiqu'aſſez obſcure n'a pas laiſſé d'être de tout tems fort autoriſée dans les Ecoles de Médecine ; & de ce que nous laiſſons dans l'oubli le calcul des jours critiques dont

Le jugement qu'on doit faire des criſes.

les anciens ont fait un ſi grand cas, & qui eſt encore à preſent ſi vanté par tant de gens qui admirent à l'excès les choſes dont ils ont le moins d'intelligence.

Je leur répond que la criſe n'étant autre choſe qu'un changement ſoudain qui ſe fait dans la maladie, ou vers la ſanté, ou vers la mort, après l'avoir obſervée avec toute la diligence poſſible nous avons reconnu qu'elle dépendoit totalement de la methode curative, particulierement dans les enfans dont il s'agit preſentement, & que c'étoit l'adreſſe ou l'imperitie de l'Art & des artiſtes qui pouvoient la retarder ou l'avancer.

En effet, comme la cure des maladies eſt principalement appuyée ſur les évacuations générales procurées dans un tems convenable, les cruditez qui cauſent la fievre ſont plus promptement digerées qu'elles n'avoient coutume de l'être, & une partie de la matiere morbifique eſt auſſi-tôt chaſſée, & celle qui reſte étant affoiblie, cede plus aiſément dans la ſuite aux remedes qui ſont donnez à propos.

Mais parce que les humeurs ſont

d'ordinaire beaucoup agitées par les diaphoretiques & par les cordiaux, que les esprits entrent de jour en jour dans une plus grande confusion, & que l'on ne peut employer que les lavemens, dont l'efficace, n'est pas portée au-delà des gros intestins la coction des humeurs, & la crise même ne doivent être attenduës raisonnablement qu'après un trop sçavant, trop solemnel & trop pompeux étalage d'une longue suite de médicamens, dont l'action est troujours très-lente & très-tardive.

La nature des crises demande plusieurs sortes d'évacuations.

Enfin la crise ne me paroît être autre chose qu'un dernier effort de la nature, laquelle rassemblant ce qui lui reste de forces, tend à évacuer la matiere morbifique par les voies les plus convenables, ce qui arrive chez nous très-fréquemment par les sueurs à cause d'un régime trop chaud gardé à contre-téms.

Il se fait encore des crises par une hémorragie, par le flux de ventre, par le vomissement, & quelquefois par un flux d'urine. On infere de tout cela que la nature elle-même qui est le plus savant & le plus sage Médecin que l'on puisse imaginer, ne veut jamais tenter

d'autre crise pour terminer les fievres, que celle qui s'accomplit par les évacuations les plus conformes aux besoins des malades, & de leurs maladies.

Ce qu'il faut juger des remedes précipitans.

On a beaucoup & differemment écrit & disputé dans ces derniers tems du merveilleux usage des remedes précipitans dans la Médecine ; comme si toutes les maladies dont les hommes peuvent être affligez pouvoient être aisément guéries si l'on avoit la connoissance du précipitant propre & specifique à chaque maladie.

Mais il faut observer qu'il s'agit à present des fievres aiguës des enfans qui attentent soudainement à leur vie, & non pas des chroniques qui donnent au Médecin de longues tréves, & un tems suffisant d'examiner curieusement la vertu des remedes, & d'en éprouver les effets.

De plus, il faut entendre par précipitation, une séparation de particules grossieres, qui par la vertu d'un dissolvant acide étoient suspenduës d'une maniere imperceptible dans une liqueur claire, mais qui déliées par une substance propre à briser l'acide se précipitent au fond du vaisseau.

Or la crudité qui a coutume de se montrer dans les fievres, nous paroît être l'effet d'un acide prédominant, & la coction nous marque un acide presque détruit, & que la nature prend le dessus; par conséquent la purgation excitée par art chasse vers le bas les cruditez qui s'étoient portées vers les parties superieures, & semble mieux précipiter les corps & plus naturellement que tous les autres médicamens, au moyen de quoi elles se déchargent enfin par le ventre ou par les urines.

Les purgatifs sont les principaux précipitans.

On peut même assurer que quelqu'autre sorte de médicameut que ce soit, malgré ce qu'en peuvent penser ceux qui s'en tiennent à la simple spéculation, a une espece de vertu précipitante, peut être par la seule raison que tout médicament est en quelque façon purgatif, & cette legere vertu purgative le rend propre à produire cet effet.

Mais il ne faut pas s'imaginer que la précipitation se puisse faire avec la même vitesse & la même efficace dans un corps revêtu de diverses formes, qui contient en soi autant de sucs & d'humeurs qu'il a de differens conduits

& de differens détours, que peut faire un Chimiste joueur de goblets, qui sçachant faire tomber adroitement dans ses liqueurs differentes goutes, les fait dans un instant prendre de diverses couleurs toutes merveilleuses, ou bien y fait en fort peu de tems des précipitations appellées magisteres.

Puis donc que la fievre a coutume d'attaquer les parties vitales, & surtout les superieures, & qu'elle ne laisse pas au Medecin le tems de reflechir sur des experiences incertaines & dangereuses, il est assurement de sa prudence, non-seulement de ne s'en pas tenir à flater la matiere febrile par des legers & frauduleux précipitans, mais de prendre d'abord le parti le plus sûr, & d'employer la méthode la plus efficace pour exterminer radicalement & amplement cette matiere par de sinceres & veritables évacuations qui n'en laissent aucun vestige.

Mais comme plusieurs Médecins d'une très-grande réputation se sont avisez depuis long-tems, & continuent encore de vouloir chasser promptement toutes les fievres par des remedes sudorifiques, il est assez à propos d'ajou-

ter ici quelque chose touchant cette méthode.

Comment des fievres fort douces deviennent assez souvent malignes.

A l'instant même que ces Médecins voyent quelqu'un attaqué d'une fievre épidemique, ils se figurent d'abord je ne sçai quelle malignité, qu'ils tâchent aussi-tôt d'éloigner par des alexipharmaques & des sudorifiques très-chauds : cependant la fievre, qui souvent est d'elle-même assez douce, & qui n'a aucune malignité, est ordinairement renduë par cette méthode réellement, & de fait une fievre des plus malignes.

Car comme la serosité qui doit charier le sang des arteres dans les veines, est totalement épuisée par ces sudorifiques témerairement donnez, il ne faut pas s'étonner que les parties grossieres du sang cessant de se mouvoir, croupissent dans leurs vaisseaux; que le pouls après cela soit débile, inégal, ondoyant, tremblotant, fourmillant, ou intermittant ; que les malades pour la même raison rendent peu d'urine, & marquent beaucoup de cruditez, & qu'enfin les premieres marques de malignité ont coutume de se manifester, qui sont des vergetares sur la

peau, des tâches pourprées, & quelquefois des marques de peſtilences, qui ſont des ſignes qui font connoître par degrez que la gangrene ſe fait, ou qu'elle eſt faite.

Car l'habitude du corps qui étoit chargée de beaucoup d'humiditez accompagnées d'une chaleur benigne & moderée, ſe trouvant enſuite ſous un regime plus chaud, ſe deſeche, ſe brûle & ſe trouve enfin comme rotie par une exceſſive chaleur, enſorte qu'il ne reſte pas une quantité ſuffiſante de lymphe deſtinée à arroſer les parties, & que le ſang trop épaiſſi & tout propre à s'arrêter, ne peut plus couler ni ſe mouvoir aſſez promptement dans les conduits qui ſervent à la circulation continuelle du ſang qui eſt neceſſaire pour le ſoutien de la vie.

La methode des Turcs dans les traitement de la peſte n'eſt pas ſans fondement.

Mais je propoſe la pratique des Turcs à tous ceux qui ſur la fauſſe idée de malignité très-propre à couvrir les funeſtes effets des plus chauds médicamens, ont coutume d'employer les diaphoretiques les plus inflammables dans le traitement preſque de toutes les fievres, & je tiens la méthode de ces Orientaux de pluſieurs Marchands

digne de foi. Et quoique cette maniere d'agir ſoit contraire à l'érudition medecinale, elle me paroît pourtant fondée en raiſon, & même aſſez naturelle. Ils prétendent que c'eſt avec le ſuc de limons mêlé en quantité dans les bouillons, & en mâchant fréquemment des morceaux de limons ſucrez, que ces peuples ſe guériſſent de la peſte qui tient le premier lieu entre les fievres malignes, & qu'ils y joignent une boiſſon nommée ſorbet, qui eſt parmi eux d'un grand uſage, & qui n'eſt autre choſe que de l'eau édulcorée avec le miel ou le ſucre, enſorte qu'on peut dire que leur régime eſt très-froid, enſorte que notre mithridat, notre theriaque d'Andromaque, notre racine de ſerpentaire virginiene, & tant de remedes très-chauds que nous appellons alexipharmaques n'y ſont point connus, ou du moins n'y ſont pas fort eſtimez.



Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que la crainte de la peſte dont tous les eſprits ſont ici frappez de tout points comme d'un coup de foudre, ne fait pas d'ordinaire perir plus de malades, & moins encore que fait ailleurs une ſimple fievre, & dans les régions mê-

mes de notre Europe, où la Médecine doctrinale est le plus en vogue.

Mais toutes les autres raisons mises à part, la réflexion que doivent faire nos Médecins, c'est que généralement parlant toutes nos fievres deviennent très-aisément inflammatoires, & attaquent souvent en particulier quelque partie notable, comme la pleure, le poumon, le larynx, les muscles, les jointures, ou quelqu'autre viscere, & que l'on attribuë communement toutes sortes d'inflammations à la pléthore, ou à une répletion excessive.

Les fievres en Angleterre viennent le plus souvent de répletion.

Et de fait y a-t-il au monde quelque nation où il se fasse une si prodigieuse consommation de troupeaux & de bestiaux ? Y en a-t-il quelqu'une où l'on trouve tous les mets & les assaisonnemens qu'on peut desirer en plus grande abondance? S'il est donc vrai que le luxe & la répletion soient les causes ordinaires des maladies, & qu'elles donnent lieu à des fievres inflammatoires si fréquentes, les remedes propres à mettre le feu sur le feu, quelque indication que l'on puisse se proposer dans leur usage, ne doivent pourtant être donnez qu'avec beaucou de précaution & de réserve.

Mais comme toute fievre continuë, quoique benigne & réguliere, & même toute fiévre interminente, eſt toujours cauſée par un venin qui gâte & détruit les eſprits; ce que le célébre Morton nie fortement, fondé ſur une infinité de raiſonnemens philoſophiques, afin de favoriſer en ces occaſions l'uſage des alexipharmaques les plus échauffans, ou celui du quinquina; je ne ſçaurois pourtant déferer au ſentiment de cet excellent medecin.

Car comme un ſage & habile medecin, & qui a de la probité, doit toujours avoir devant les yeux le bien & le mal que peuvent cauſer à ſes malades les remedes qu'il leur ordonne; il n'y a rien auſſi de plus inhumain & de plus honteux à un medecin, que de faire du mal à un malade qui demande ſon aſſiſtance, au lieu de ſe comporter avec prudence dans les occaſions douteuſes, pour ne pas lui donner occaſion de ſe plaindre d'être plus maltraité par ſon medecin qu'il ne l'eſt par ſa maladie, & qu'il lui eſt alors bien plus ſéant de ſe contenter d'ordonner un bon régime au malade, & d'abandonner la maladie à la nature, parce

qu'il eſt plus honorable au medecin de n'avoir rien à ſe reprocher, que d'être accuſé d'égorger des hommes même contre ſon gré, en faiſant des entrepriſes témeraires, dont quelques-uns de ceux qui ont recours à lui peuvent être les victimes.

Il eſt donc certain, que toute hypotheſe eſt dangereuſe, quoiqu'elle ſoit établie ſur des principes plauſibles, & ſur des raiſonnemens qui marquent beaucoup d'érudition de la part de ceux qui la mettent en vogue, & qu'il eſt de la prudeuce de ne pas tabler ſur une choſe ſi incertaine.

Je conçois enfin qu'il n'eſt pas plus ſûr d'attribuer la cauſe formelle des maladies à un venin, qui par maniere d'enchantement attaque ſubitement les hommes & les quitte de même, que de l'imputer à ces qualités occultes, tant vantées par les anciens, & dont on ſe mocque il y a déja long-tems dans ce ſiecle qui paſſe pour être très-éclairé, ſans neanmoins que l'on ait encore ſubſtitué à ces qualitez ocultes des raiſonnemens beaucoup plus ſolides.

La notion de malignité eſt ſouvent fauſſe.

Le raiſonnement qu'employent d'ordinaire certains medecins pour ſoute-

nir leur préjugé de malignité dans les fiévres, eſt frivole & puerile. Les fiévres, diſent-ils, ſont eſſentiellement malignes, puiſqu'elles ſont contagieuſes; car ſi la contagion, c'eſt-à-dire, la communication facile d'une maladie d'un ſujet à un autre étoit une preuve de malignité; il s'enſuivroit de-là que la galle devroit être miſe au nombre des maladies malignes, puiſqu'elle ſe communique avec beaucoup de facilité.

Cependant elle n'en a point les véritables ſignes, puiſqu'elle ne cauſe pas un abattement ſoudain de toutes les forces, qu'elle n'ôte pas l'appetit, que le pouls & les urines de ces gens-là ſont dans leur état ordinaire, & qu'ils ſont parfaitement bien toutes leurs fonctions tant animales que naturelles.

Il y a certainement une contagion maligne dans toutes les maladies qui ſont accompagnées d'une grande inflammation, comme ſont la peſte, la petite verole, la rougeole, la toux convulſive des enfans, & d'autres ſemblables, qui ſont originairement cauſées par une inflammation très-violente.

En quelle occasion les sudorifiques peuvent être utiles & quelles doivent être leurs qualitez.

A l'égard des sudorifiques que l'on employe dans les fiévres, je conviens que les sueurs tant naturelles que celles qui sont excitées par l'art, peuvent être très-salutaires dans les premieres attaques des fiévres, quand les pores de la peau commencent à se fermer, & que la transpiration sensible & insensible est fort empêchée; mais il faut que les sudorifiques dont on se sert soient temperez, & ne point user de ceux qui peuvent allumer interieurement un grand incendie. Il ne faut pas aussi employer ceux que la pharmacie a rendu si secs, non plus que ceux qui contiennent des esprits si vifs, qu'ils sont capables d'ajouter flamme sur flamme; & on doit leur préferer ceux qui sont liquides & alimenteux, qui peuvent par conséquent fournir une quantité de matiere propre à suppléer à l'abondance des sueurs, & qui les excitent plûtôt par leur chaleur exterieure que par leur chaleur naturelle.

Je crois après cela que je ne dois pas me taire sur une chose qui mérite attention, & qui n'est pas tout-à-fait étrangere à notre sujet; c'est que la fiévre qui regna beaucoup ici l'année

paſſée, fut peut-être auſſi eſtimée maligne par quelques medecins fortement prévenus en faveur des ſudorifiques. J'en vais tracer l'hiſtoire en peu de mots.

Au milieu du mois de Mai de l'année 1688. une petite fiévre dans laquelle les malades ſe plaignoient de ſentir de legeres douleurs dans tous leurs membres qui revenoient à pluſieurs repriſes, & d'une douleur de tête qui occupoit particulierement le front, ainſi que de quelques vertiges; cette fiévre étoit ſi généralement répanduë, que je n'en ai jamais vû de quelque cauſe qu'elle ait été produite, & en quelque ſaiſon qu'elle ait regnée, qui ait attaqué en même tems tant de perſonnes, enſorte que des familles entieres en étoient atteintes, & que parmi le plus grand nombre il n'y en avoit pas un qui l'échapât.

L'hiſtoire d'une fiévre qui regna en Angleterre en l'année 1688.

On attribua cette fiévre ſi générale à la varieté qu'il y eut dans les ſaiſons pendant tout le cours de l'année, enſorte que quelques jours d'une chaleur brûlante venant à être ſuivis d'un froid conſiderable, les pores de la peau fort ouverts, ayant été ſoudainement

fermez, la transſpiration fut ſupprimée, & la matiere de cette tranſpiration retenuë s'étant corrompuë,cauſa cette fiévre.

Sur quoi il eſt à remarquer qu'il n'y eût jamais en même tems tant de malades, & qu'il n'y eut jamais auſſi moins de morts; que ces malades de quelque maniere qu'ils fuſſent traitez, guériſſoient preſque tous, ſoit qu'on obſervât dans leur traitement, ce qui étoit de plus convenable ou de plus abſurde, ſoit qu'ils priſſent des remedes de femmes, ou qu'ils conſultaſſent des medecins; qu'ils s'expoſaſſent à l'air, ou qu'ils reſtaſſent chez eux, ſoit qu'ils vaquaſſent à toutes ſortes d'exercices, même à des courſes de cheval, ou qu'ils demeuraſſent en repos; ſoit qu'ils fuſſent agitez par toutes ſortes de ſoins, d'ennuis, d'inquiétudes, ou qu'ils fuſſent tranquiles; ſoit enfin qu'ils ne priſſent aucuns remedes & laiſſaſſent agir la nature, preſque tous, comme j'ai déja dit, guériſſoient aſſez aiſément.

Mais ſi cette fiévre, quelque legere qu'elle fut, en enleva quelques-uns, ce fut ſurtout dans l'adoleſcence & dans la jeuneſſe, les malades qui étoient d'un

d'un tempéramment très-chaud, ayant été extrêmement violentez par les plus chauds ſudorifiques.

Ce qui nous reſte à obſerver ſur cet article, c'eſt qu'il eſt à craindre que cette fiévre ſi douce & ſi benigne qui a également cedé aux bons & aux mauvais remedes, n'ait peut-être dans la ſuite des effets très-funeſtes : s'il arrive que dans une ſaiſon moins favorable à la guériſon, une fiévre accompagnée des plus fâcheux ſymptômes, ſoit traitée par ces bonnes femmes & par ces medecins de balle, qui s'attendront vainement, d'avoir alors d'auſſi heureux ſuccès en mettant en œuvre, leurs cordiaux & leurs ſudorifiques, qu'ils en ont eu au printems dans la fiévre la plus traitable, tout contribuant à ſeconder la témérité de leurs entrepriſes.

Avant que je propoſe quelques exemples des cures que j'ai faites par notre méthode, j'eſtime devoir ajouter ici de petits articles qui regardent les accidens qui arrivent le plus ſouvent aux enfans, laiſſant aux curieux à chercher dans les auteurs ce qu'il y a de plus particulier.

De la sortie des dents difficile qui arrive aux enfans.

Entre toutes les maladies qui menacent la vie des enfans, il n'y en a aucune qui les expose à tant & à de si fâcheux accidens que la sortie des dents qui est souvent très-difficile. Cette maladie de neuf mois qu'on nomme grossesse, qui est la cause de plus de six cens maladies, aussi bien que la matrice, n'est pas plus dangereuse pour les meres que la sortie des dents l'est pour les enfans.

Car comme les gencives des petits enfans souffrent souvent une inflammation semblable à celles que peuvent supporter les parties des adultes, ce qui leur cause des fiévres très-violentes, les dents ne pouvant pas sortir aisément de leurs alveoles, il ne faut pas s'étonner que des corps foibles & délicats soient souvent travaillez de si violens symptômes.

C'est là ce qui leur cause de violentes tranchées, des inquiétudes, des insomnies, des flux de ventre, ou des constipations, des déjections & des vomissemens verdâtres, des aphtes, des fiévres, des convulsions, & d'autres accidens, qui demandent également pour leur curation, ayant égard à l'â-

ge & à leur violence, premierement de temperer l'acide, ſecondement de de le purger doucement : & ces ſymptômes cedent ſouvent à ces premiers remedes, à moins que la maladie chronique convertie en aiguë, ne ſe ſoit renduë fort compliquée, & n'ait jetté de ſi profondes racines dans les parties principales, que rien ne ſoit capable de les en détourner, ou que ces enfans n'ayent des maux de naiſſance, & de très-mauvais principes de vie.

Il faut diſtinguer deux tems dans la ſortie des dents.

La ſortie des dents a deux tems qui font beaucoup ſouffrir les enfans. Le premier eſt quand la dent fait un premier effort pour ſortir de l'os de la machoire, & quand la partie exterieure & ſuperieure de la gencive ſans être tumefiée, ſe trouve environnée d'un cercle blanc; le ſecond eſt lorſque le volume de la dent étant conſiderablement augmenté, rend la gencive toujours tumefiée, & y cauſe une grande inflammation, faiſant en même tems de continuels efforts pour s'ouvrir un paſſage.

Dans le premier & le ſecond tems des efforts que fond les dents pour ſortir, les chirurgiens inciſent à la moindre occaſion les gencives des enfans

pour avancer leur ſortie, mais fort mal à propos, car cette inciſion faite prématurement n'apporte aucun ſoulagement au malade, parce que ce n'eſt qu'au ſecond tems de la ſortie des dents, ce qu'il faut bien remarquer, que ce ſecours peut avoir lieu.

Quel eſt l'inſtrument le plus propre pour inciſer les dents.

Il y a encore à cet égard une choſe digne d'être bien remarqué, c'eſt que certains chirurgiens étant appellez pour ouvrir une gencive tumefiée, ils ont coutume de ſe ſervir pour cela de leur lancette, ce qui a été, & peut être encore préjudiciable à pluſieurs enfans, parce que comme cette inciſion ſe réünit auſſi-tôt qu'elle eſt faite, & qu'il ne reſte aucune ouverture pour la ſortie de la dent, elle eſt tout-à-fait inutile, & ne ſert qu'à faire négliger d'autres remedes; il eſt donc à propos qu'ils ſe ſervent toujours d'un inſtrument plus commode, ſoit qu'ils prennent pour cela le ganif dont on ſe ſert pour tailler les plumes à écrire, ou qu'ils mettent en uſage quelqu'autre inſtrument, dont le dos s'éleve comme celui d'un raſoir.

Il faut encore obſerver ici que pour prévenir une ſi grande inflammation

qui arrive aux gencives des enfans avant la ſortie des dents, il eſt inutile d'en vouloir tenter la cure, avant que l'on ait appliqué une ou deux ſangſuës au bas de l'oreille de l'enfant, parce que la ſaignée étant neceſſaire aux enfans pour s'oppoſer aux deſordres que la violence de l'inciſion pourroit cauſer à la partie enflamée, ſi l'on omet cette révulſion, les remedes qu'on peut employer pour ſoulager l'enfant n'auront point d'effet. L'application d'une ou deux ſangſuë eſt utile.

De plus, il arrive ſouvent au tems de la ſortie des dents que la bouche des enfans eſt ſi mal-traitée, qu'ils refuſent de prendre aucune nourriture. En ce cas là il faut bien prendre garde de donner à l'enfant malade aucun aliment trop chaud, & pas même tiede; parce que la chaleur de la bouche & des gencives preſque brûlante, ne ſçauroit ſouffrir le moindre degré d'une chaleur étrangere ſans en reſſentir une très-vive douleur.

Comme les aphtes ſont produites dans la bouche de l'enfant par une exhalaiſon acre qui s'éleve d'une chaleur interne, laquelle ronge & irrite la tendre pellicule de la bouche des enfans,

comme elle pourroit faire sur toutes les autres parties du corps. On ne doit se servir ici pour reprimer puissamment cette acrimonie que des remedes propres à produire cet effet. Les gargarismes composez de médicamens détersifs ne sont ici d'aucun usage, parce que les enfans ne peuvent pas faire rouler la liqueur dans leur bouche, si ce n'est en avalant leur nourriture, & ils avalent aussi-tôt tout ce qu'on leur donne pour gargariser, & même l'humeur qui cause leur toux quand elle leur vient à la bouche; on ne sçauroit aussi les engager à cracher, à moins qu'ils n'y soient forcez par le vomissement, au lieu qu'ils sont toujours disposez à laisser passer dans leur estomac tout ce qui se presente.

Cependant les drogues qui entrent dans les gargarismes ne sont pas toujours si nuisibles aux enfans qu'ils ne puissent les avaler sans crainte d'aucun danger.

La cure des aphtes.

Il est certain que les aphtes qui ont coutume d'empêcher les enfans d'user du lait & de toute autre nourriture, peuvent se guérir promptement par l'usage des coquillages entre-mêlez, com-

me il a été dit, avec les plus doux purgatifs ; & je ne comprend pas pourquoi dans ces occaſions, comme en beaucoup d'autres, on ſe ſert d'un grand appareil de remedes, lorſque l'on peut atteindre le but que l'on ſe propoſe en uſant des plus ſimples, qui ſont auſſi efficace que ceux que l'on compoſe avec le plus de faſte & d'emphaſe.

Pourquoi les aphtes ſe forment ils à la bouche plûtôt qu'ailleurs.

Mais la raiſon pour laquelle la ſurface interieure de la bouche eſt plus diſpoſée à produire des aphtes que les autres parties qui n'en ſont point ſuſceptibles, vient de ce que la membrane qui revet interieurement la bouche, s'étend le long de l'œſophage, & deſcend juſques dans l'eſtomac, d'où il arrive que l'exhalaiſon formée par l'effervescence contre nature qui ſe fait autour des hypochondres s'élevent en haut comme d'une chaudiere pour ſortir par le ſoupirail de la bouche, fait ſon impreſſion ſur cette membrane. C'eſt pour cela que le goût délicat de la langue diſtingue d'abord toutes les ſaveurs ; & c'eſt pour la même raiſon que les Médecins ont coutume de regarder la langue pour juger du temperament de tout le corps du malade.

La raiſon pour laquelle les Medecins examinent la langue des malades.

La diarrhée des enfans qui est toujours causée par le mouvement précipité des humeurs qui coulent dans les intestins, ou par le gonflement qui s'y fait de la bile lorsque l'acide prend le dessus, cette diarrhée, dis-je, ne doit point être réprimée, ni par les astringens ni par les narcotiques : car les astringens ont coutume de causer un reflux des humeurs vers des parties plus nobles ; ce qui met les malades qui sont d'une constitution très-humide & fluide dans un très-grand danger de leur vie.

Les foibles forces des enfans déja énervées par la maladie & leur délicatesse.

Les narcotiques calment à la verité pour quelque tems la fougue des humeurs gonflées, après quoi elles reprennent souvent de nouvelles forces; outre qu'ils ne leur permettent pas de supporter aisément la puissante vertu de ces remedes, & on ne peut leur en donner sans les mettre en péril; mais les remedes qui moderent doucement l'acreté qui fait tout le mal, sont d'un usage plus sûr & plus convenable.

Car quoique dans les legeres diarrhées qui ne sont pas accompagnées de fievre, le diascordium & de pareils remedes qui sont composez de ces deux

deux sortes d'ingrediens, ne paroissent pas avoir mal réussi, & semblent même avoir soulagé quelques malades, nous sommes néanmoins convaincus par experience qu'ils ne sont pas exemts de danger; & la craie, les coraux, les perles, & d'autres semblables remedes qui sont propres à calmer la fougue des humeurs, sans allumer un nouveau feu, conviennent parfaitement pour corriger l'acrimonie, & sont capables de donner à ces malades des secours encore plus efficaces.

La cure de la diarrhée.

On peut pourtant remarquer qu'encore que la nature des enfans soit tout-à-fait opposée aux narcotiques, on ne doit pas néanmoins en condamner absolument l'usage dans un vomissement opiniâtre, lors principalement qu'il est causé par le vice d'un mauvais air; car il cause de si terribles accidens quand il est accompagné depuis long-tems de cruelles tranchées, qu'on ne peut guere les calmer qu'en leur donnant deux gouttes de laudanum liquide mêlées avec le sirop de roses pâles, ou celui de chicorée avec la rhubarbe.

Quand le vomissement est excessif quelques peu de narcotiques peuvent avoir lieu.

Car comme leur estomac est si foible qu'il ne peut retenir les médica-

mens, ni même les alimens, il faut necessairement passer aux remedes propres à calmer cet accident, pendant qu'un doux purgatif sera son operation, & déchargera l'estomac & les intestins des mauvaises humeurs dont ils étoient chargez.

Les mêmes remedes n'auront pas un moindre succès pour guérir le flux de ventre, que pour le vomissement : parce que tant que la cause du mal a son siege dans l'estomac, & que l'acrimonie subsiste dans les premieres voies, les remedes produisent totalement leurs effets dans l'estomac, comme par exemple, le sel de vitriol, le vin, & le tartre émetique, qui sont les plus efficaces en ces occasions.

Mais si l'on doit avoir égard aux effets que peuvent produire les vomitifs, dans un âge si délicat, & dans une si grande foiblesse; & si la dissolution des coagulations & leur évacuation peuvent se faire efficacement, & même plus sûrement, que par l'entremise des vomitifs & des narcotiques, il est certainement de la prudence du Medecin de ne les point employer, & de les regarder même avec horreur comme des remedes très-pernicieux.

Cependant lorſque l'eſtomac regorge ſi abſolument d'une quantité d'humeurs ſereuſes tout-à-fait nuiſibles, & que ſes parois en ſont tellement enduites, qu'elles le rendent inhabile à faire ſes fonctions, que ce viſcere eſt obligé de rejetter ſans ceſſe les médicamens & les alimens ſans en rien retenir, on peut fort bien faire prendre, même aux enfans d'un an ou deux, environ quinze grains de racine d'ipecacuana, parce que cette poudre qui eſt un doux vomitif, ne ſouffre après elle aucun engorgement dans l'eſtomac d'alimens ou de boiſſons liquides, & agit avec moins de violence que les autres émetiques, enſorte qu'on peut la donner aux enfans avec moins de danger; en un mot qu'elle diſſout, débaraſſe, & enleve mieux qu'aucun autre émetique dont la Médecine ait juſqu'à preſent fait uſage, les viſcoſitez dont l'eſtomac eſt ſurchargé.

Que l'émetique eſt plus convenable aux enfans.

Non-ſeulement les coquillages ſont très-propres à réprimer toutes les ſortes de flux de ventre des enfans, & ſur tout à calmer leurs tranchées de quelques cauſes qu'elles viennent, & pour la guériſon deſquelles on peut dire

Le meilleur remede pour appaiſer les tranchées.

qu'elles ont les vertus les plus excellentes & les plus ſpecifiques ; de maniere que le quinquina qui paſſe pour le meilleur remede contre les fievres intermitentes n'eſt pas plus leur ſpecifique, non plus que l'opium contre les douleurs opiniâtres, que le ſont les coquillages dont on vient de parler, contre les flux de ventre & les tranchées des enfans.

Or malgré toutes les recherches des remedes ſpecifiques que pourront faire les Médecins les plus curieux & les plus intelligens, la diverſité preſque infinie des temperamens, & le grand nombre d'infirmitez que les peres & les meres laiſſent, comme par droit de ſucceſſion à leurs enfans, ſont des obſtacles qui s'oppoſent tellement au ſuccès de leurs obſervations, que c'eſt beaucoup moins au défaut de la vertu des remedes, qu'à la dépravation de la nature des enfans que l'on doit en attribuer l'inutilité.

Car le quinquina même qui eſt vanté par tout pour un ſpecifique aſſuré contre les fievres, ne réuſſit pas toujours dans le traitement des fievres veritablement, ou à peu près intermiten-

tes qui arrivent aux aſtmatiques, & c'eſt pourtant le plus ſûr ſpecifique contre ces maladies quand elles ſont de la vraie & premiere eſpece.

Les coquillages très-propres pour calmer les convulſions.

Pour ce qui eſt des convulſions des enfans & de certaines attaques que l'on appelle ſouvent mal à propos épileptiques, qui dépendent ordinairement de l'épuiſement des forces cauſé par l'acrimonie d'une matiere morbifique qui irrite le genre nerveux, nos coquillages, ſi l'on y joint ſur tout le caſtoreum auront plus d'effet contre des maladies ſi fâcheuſes, quoique pluſieurs les regardent comme des guenilles très-mépriſables, ils auront, dis-je plus d'effet, que les eaux anti-épileptiques les plus exquiſes, & toutes ſortes d'eſprits volatiles qui échauffent beaucoup les enfans, & qui comme des étincelles tombent auſſi-tôt ſur toutes les parties du corps où elles allument très-ſouvent un grand incendie.

Parce que la tunique interieure de l'eſtomac étant toute nerveuſe, eſt conſéquemment plus propre qu'aucune autre à tranſmettre les alimens & les médicamens dans les réduits du corps les plus cachez, & comme les eſprits de

cette partie auſſi-bien que de toutes les autres en ſont d'abord agacez, & fortement agitez; il nous paroît qu'il ne faut pas perdre de tems, ni differer le moins du monde à faire enſorte de dompter cette acrimonie par des abſorbans les plus propres à produire cet effet, & à réprimer les mouvemens tumultueux des eſprits; ceux qui procurent du repos ſans aſſoupiſſement, ſont préferable à des remedes, qui par leur exceſſive chaleur augmentent encore la fougue de ces eſprits.

La ſaignée quelquefois ſalutaire dans l'intervale des convulſions.

Dans l'intervalle que laiſſent les convulſions, on tire ſouvent un peu de ſang à l'enfant, ſoit par une ſaignée ordinaire, ou par l'application des ſangſuës aux bras ou derriere les oreilles, ce qui produit de bons effets; après quoi on peut entremêler les coquillages avec de legers purgatifs.

Mais pendant tout le cours des accès convulſifs la ſaignée jette les enfans dans un grand danger, leur conſtitution délicate prête à ſuccomber au travail des convulſions, n'étant point du tout en état, déja dénuée de forces, d'en ſoutenir la diminution par une perte de ſang conſiderable.

Or il ne faut pas juger alors des forces des enfans par la violence des convulſions, mais il faut en juger hors de l'accès, ſelon l'état où l'enfant ſe trouve, & il faut principalement donner beaucoup d'attention à l'examen de leurs forces, plus ou moins fortes ou foibles, par rapport aux boiſſons ou aux nourritures qui leur conviennent.

Les plus celebres Auteurs, & les Praticiens les plus acreditez ont coutume de beaucoup vanter pour la cure des convulſions une infinité de remedes dans le détail deſquels je ne prétend pas entrer, étant connus de tout le monde; mais autant que j'en ai pû faire d'épreuves, ils n'ont pas répondu ſuffiſamment à l'attente que j'en avois conçûë, quoique je convienne qu'il eſt fort à propos de tout mettre en œuvre dans le traitement d'une maladie auſſi importante, & qu'on ne peut deſapprouver l'application que peuvent apporter à chercher de nouveaux remedes contre une ſi terrible maladie, ceux qui entreprennent de la traiter.

Dans les accès convulſifs des enfans qui ſont précedez par des tranchées qui agacent & irritent continuellement

leurs nerfs; les remedes capables de moderer l'action des acides, de les émousser & de les briser, sans échauffer de nouveau le corps du malade, & qui peuvent entraîner par bas toute l'acrimonie des acides dont les pointes ont été bien rompuës, sont ceux qui auront plus d'efficace & plus de vertu pour dompter presque à coup sûr cet horrible symptome.

L'exemple d'une petite fille guérie par les remedes de l'Auteur.

J'eus il y a du tems une preuve très-convaincante de ce que j'avance, en traitant la petite fille d'un laboureur qui n'avoit pas encore un an, laquelle étoit attaquée des plus violentes & fréquentes convulsions qu'on puisse imaginer, puisque plusieurs jours avant que j'arrivasse, ses yeux, ses levres, & tout son corps en étoient agitez sans relâche; la malade étoit d'une pâleur mortelle, son aspect étoit effrayant, son ventre étoit serré, & le peu qu'elle rendoit d'excremens étoient d'un verdâtre très-foncé, & quoique ses forces parussent dans un extrême abattement, elle crioit cependant à haute voix, & si fortement qu'elle faisoit pitié à tout le voisinage.

Mais depuis le tems que duroient

ces mouvemens convulſifs, & ces contorſions du ventre, elle n'avoit pris qu'avec peine quelque cuillerées de nourriture, & elle n'avoit été ſoutenuë que par de certains cordiaux dont on lui avoit fait prendre dans certains momens une très-petite quantité.

Je tâchai de ſecourir cette pauvre petite fille, & j'y réuſſis aſſez-bien ſans avoir rien autre choſe à lui donner que quelques onces d'yeux d'écreviſſes, mêlez avec des criſtaux de tartre, dont je lui faiſois prendre en la forcant d'heure en heure un ſcrupule dans de l'eau de pouillot, ou dans quelqu'autre liqueur équivalente. La réiteration des doſes de cette poudre lui donna un peu de ſommeil, & les mouvemens convulſifs diminuerent. Je lui avois fait donner pendant ce tems-là un ou deux lavemens avec le lait & le ſucre, pendant que le criſtal de tartre pris par la bouche produiſoit ſon effet qui eſt d'ouvrir le ventre, & de lever les obſtructions quand on en donne une quantité ſuffiſante.

Par ces petits remedes, & ſans un plus grand appareil d'ingrediens je tirai contre toute eſperance cette petite

fille presque déplorée des bras de la mort, & elle se rétablit bien-tôt dans une parfaite santé.

Pourquoi les vesicatoires ne conviennent pas à des enfans si jeunes.

Or pour le dire en passant, la raison pour laquelle je ne me sers point de vesicatoires appliquez à la nuque, ou sur d'autres parties quand je traite des enfans attaquez de convulsions, & presque épuisez par les veilles & par les inquietudes, c'est qu'il me semble que je les tourmenterois mal à propos, ces sortes de remedes étant réservez aux affections comateuses pour exciter les malades de leur assoupissement, en les tourmentant par l'action de ces remedes irritans. De plus, comme ces épispastiques appliquez sur les adultes leur causent dans les voies urinaires de telles acrimonies qu'ils sont exposez par là à souffrir quelquefois de cruelles douleurs, il me semble que ce seroit beaucoup risquer de les appliquer sur les corps délicats des enfans si jeunes.

Après cela je puis avancer en toute verité que depuis que je me suis servi pour traiter les maladies des enfans de la méthode ci-devant proposée, outre que j'en ai guéri un grand nombre, qui étoient en arrivant auprès

d'eux, non-ſeulement dans des accès convulſifs très-violens, mais qui en étoient même tellement affoiblis qu'ils étoient hors d'état d'avaler aucun remede, je ne me ſouviens pas auſſi qu'aucun enfant auprès duquel j'aye été appellé dans l'intervale des convulſions après avoir pris une ſeule doſe de ces poudres abſorbantes, en ait été de nouveau attaqué.

Je ne ſçaurois pourtant diſconvenir que ces ſortes de remedes ne ſont pas trop propres à rétablir le cerveau fortement agité par ces irritations d'eſprits, & fatigué par les ſecouſſes des convulſions. Il eſt donc fort à propos dans les violens accès convulſifs de faire prendre aux enfans quinze grains ou un ſcrupule de poudre anti-épileptique, dont la formule eſt ci-après décrite au chapitre de l'épilepſie; ou de leur faire prendre quelquefois en boiſſon quelqu'autre remede anti-ſpaſmodique. Remarque importante.

Dès que les accès convulſifs ſont moins fréquens, on peut aſſez ſûrement donner aux malades quelques purgations convenables, & quelquefois même douze grains de mercure doux ſublimé neuf ou douze fois; pour donner

lieu à la matiere morbifique de se précipiter des parties superieures vers les inferieures, & de s'évacuer par la voie la plus naturelle.

Il faut même examiner si dans une veritable manie, ou dans le mouvement des esprits le plus impétueux, il y a quelque remede plus propre à calmer dans le cerveau ces fougues éfrenées, ou d'appaiser ce violent incendie que le froid de ce mercure doux ou de l'æthiops mineral, ou bien si l'ellebore que les anciens ont si fort vanté comme un excellent specifique pour dompter la manie, y estplus convenable, vû que cette racine passe pour être chaude & seche au troisiéme dégré, & qu'elle agit avec beaucoup de violence, cela supposé seroit-elle plus propre à tranquilisercette maladie turbulente que ces grands rafraîchissans? je m'en rapporterois volontiers au jugement de ceux qui gardent enchaînez ces malheureux maniaques, qui restent souvent emprisonnez, ou par une autorité superieure, ou que l'avidité de leurs heritiers prive de leur liberté, aussi-bien que le profit de ceux qui les gardent.

Remede singulier pour la manie.

La petite verole & la rougeole des

enfans, qui n'eſt ſouvent qu'une douce & tranquile efferueſcence de leur ſang, ne les rend pas d'ordinaire abſolument malades, lorſqu'on n'appelle pas les Médecins à leurs ſecours, ou que l'on n'écoute pas des babillardes qui croyent avoir un grande habileté dans la Médecine. Mais quand la maſſe du ſang eſt dans toute ſa fougue, & que le ſecours d'un Médecin eſt abſolument neceſſaire, les coquillages dont on a parlé ſoulagent preſque auſſi promptement les enfans, que les narcotiques ont coutume de ſoulager les adultes. Mais les ſels volatiles, les eaux cordiales, le mithridat, la teriaque d'Andromachus, & tant d'autres alexipharmaques ou diaphoretiques très-chauds que l'on croit propres à pouſſer au dehors tout au plûtôt les puſtules, & à procurer précipitament leur éruption, ſont à éviter, parce qu'au lieu des vertus cordiales & expulſives qu'on leur attribuë, ils changent ſouvent les puſtules de la petite verole benignes par elle-mêmes en des ſymptomes très-dangereux, & ils irritent, troublent & détournent ailleurs la matiere de la rougeole qui ſe portoit ſans cela d'elle-

même à la ſurface du corps ; ce qui cauſe des oppreſſions mortelles, des catharres ſuffoquans, & ne ſont propres enfin qu'à enflammer à l'excès le ſang qui n'étoit auparavant que legerement & moyennement échauffé.

Reflexions ſur la cure de la petite verole.

En refléchiſſant ſur la nature de la petite verole, je me ſuis ſouvent étonné comment un régime extrêmement chaud pouvoit être admis dans le traitement de cette maladie, non-ſeulement par des nourrices & d'autres femmes ignorantes, mais même de l'aveu des medecins, d'ailleurs aſſez ſçavans, vu que c'eſt une maladie d'inflammation ; & que tous les remedes ſupurans proprement dits que les medecins & chirurgiens appliquent ſur toutes les parties du corps qui ſont tumefiées & qui tendent à ſupuration, doivent avoir d'un commun conſentement des qualitez temperées, comme ſont les racines de guimauve & de lys, les feuilles de mauves & de guimauves de branche urſine, les farines de lin, de fenu grec, & de froment, le beurre, la graiſſe, l'huile, le jaune d'œuf, la moëlle, les mucilages, & d'autres de même qualitez, & qui n'excedent pas en chaleur ;

car les remedes fort chauds, ſoit interieurs ou topiques, qui ont une vertu diſcuſſive & rarefiante, ſont en quelque façon contraires aux précedens; joint à ce que ces qualitez nuiſent aux fonctions de la nature, qui tend véritablement à la ſupuration, mettent mal-à-propos le trouble & la confuſion.

Raiſons d'éviter un regime très-chaud.

C'eſt pour cela que les coquillages, dont les qualitez ſont fort temperées, & approchent fort des ſupurans par leurs qualitez douces & benignes, qui réſiſtent puiſſamment à la pourriture, & qui ſont incapables de troubler les fonctions naturelles & animales, & d'y jetter le déſordre, conviennent par pluſieurs raiſons au traitement de la petite verole.

Je pourrois par un plus long diſcours ſoutenir encore plus fortement ma méthode, & par ce moyen beaucoup alonger ce petit traité; mais je ne veux pas arrêter plus long-tems mon lecteur ſur des difficultez purement ſcholaſtiques, dont on ne voit jamais la fin, qui meritent peu d'attention, ne regardant point la pratique de la medecine; je ne me mets point en peine,

de m'attirer par les citations emphatiques d'un grand nombre d'auteurs qui ſont entr'eux dans de continulles altercations le renom d'une érudition profonde & fort étenduë. Je veux encore moins par de vaines ſubtilitez combattre ſans ceſſe le ſentiment des autres, afin d'en triompher en mon particulier, en établiſſant à leurs dépens ma propre opinion.

Il eſt difficile de connoître la verité.

Car enfin, je ſçai trop bien qu'il eſt très-mal-aiſé de connoître à fond la vérité des choſes; je ſçai encore que celui qui approche le plus du vrai, eſt celui que l'on reconnoit avoir été moins fautif que les autres : car quelque raiſon que puiſſent avoir des particuliers, de ſe croire élevez au-deſſus de leurs contemporains, & quelque montre qu'ils puiſſent faire d'une ſcience conſommé dans quelqu'art ou diſcipline que ce ſoit, il n'eſt pourtant permis à perſonne de faire aucun progrès au-dela des bornes de ſa foibleſſe & de ſa fragilité naturelle, & ceux qui ont véritablement une ſcience ſuperieure aux autres, ſont ordinairement ceux qui ſe montrent leurs inferieurs.

Qui ſont ceux qui en approchent de plus près.

Or il nous ſemble que le ſouverain arbitre

arbitre de l'univers a menagé dans chaque ſiecle la meſure égale d'une moyenne intelligence des choſes par rapport à chaque ſcience, afin que perſonne ne put juſtement reprocher à un autre une trop groſſiere ignorance.

Les grandes révolutions qui ſont arrivées dans le monde, nous ont aſſurement fait perdre bien des choſes capables d'illuſtrer la memoire de quelqu'un des ſiecles précedens, & qui pourront toujours de nouveau leur faire honneur. Et quoiqu'en diſent les envieux, notre ſiecle a auſſi ſes découvertes qui méritent d'être beaucoup eſtimées, & qui lui feront un grand honneur tant que cet art ſubſiſtera, de maniere qu'ayant été fort enrichi par ces découvertes, il ſe rendra de plus en plus recommandable à la poſterité la plus éloignée.

Les exemples de divers enfans guéris de leurs fiévres par notre méthode.

Je vais enfin rapporter des exemples de quelques enfans qui ont été guéris par notre méthode, ſans neanmoins prétendre, que nos tentatives telles qu'elles ayent été, ſoient préférables aux autres méthodes, parce qu'il ne nous appartient pas de décider ſur ce que des perſonnes plus éclairées ont jugé à propos de faire : nous nous

contentons de rapporter ici ce que nos observations nous ont fait croire vrai ou vrai-ſemblable, & ce que nous croyons que bien des gens ne trouveront pas hors d'œuvre; & c'eſt-là tout ce que nous eſtimons devoir mettre au jour & annoncer au public.

PREMIERE OBSERVATION.

Le fils aîné d'un illuſtre marquis, très-diſtingué par ſon merite, qui étoit d'un tempérament ſanguin, & dont le corps étoit plein de ſuc, mais qui avoit les nerfs d'une grande foibleſſe, étoit ſouvent depuis ſa naiſſance attaqué d'une fiévre aiguë, dont le levain ſe portoit toujours ſur ſes poulmons, outre que ce petit enfant étoit ſujet à une difficulté de reſpirer, très-incommode, dont les aſſiſtans s'appercevoient aiſément quand il dormoit, ſa reſpiration ſe trouvant alors fort gênée, il avoit ſur ſon viſage une pâleur qui faiſoit tort à ſa beauté, une grande ſoif; ſa peau étoit d'une chaleur brûlante, & il étoit ſans ceſſe fort inquiet & fort agité.

Je le fis ſeigner d'abord aſſez large-

ment du bras, après quoi je ſuivis dans ſon traitement la méthode que j'ai ci-devant décrite, qui m'a toujours bien réuſſi, au moyen de quoi ſa fiévre & tous ſes accidens furent apaiſez, & ſa ſanté rétabli en aſſez peu de tems.

Au reſte ce fut le 14. Juin 1685. que je commencai de viſiter ce petit malade qui n'étoit alors âgé que de quatorze mois, lequel étoit déja fort affoibli par une toux convulſive, lorſque M. Short, très-excellent medecin fut appellé pour conſeil. Nous convîmes d'abord de le faire ſaigner au bras droit, & lorſqu'on lui eût tiré environ quatre onces de ſang, mon ſentiment fut de lui donner des doſes un peu fortes de perles préparées très-propres à temperer l'acidité des humeurs, & dans les intervalles, quelques cueillerée de ſuc de pouillot adouci par le ſucre candi trois fois dans la journée, & de trois en trois jours de le purger doucement avec la manne; & mon confrere conſentit avec plaiſir à ſuivre cette méthode, dont il ſçavoit que j'avois l'experience, & qu'il trouvoit très-ſûre, étant un homme vrai & d'une probité reconnuë.

Cet enfant très-précieux à ſon illuſtre famille, fut guéri en dix jours de cette maladie, dont mon ſçavant & célébre collegue n'avoit pas promis de le tirer en moins de trois mois.

Ce même enfant parvenu depuis à l'âge de cinq ans, fut attaqué de nouveau d'une fiévre continuë, ſe plaignant d'abord alternativement de la tête & du ventre, mais bientôt après ſe trouvant tourmenté de cruelles tranchées dans la région de l'ileon, qui approchoient preſque de la paſſion iliaque, avec un pouls très-foible, dont le Seigneur permit qu'il fut guéri par la même méthode.

Mais il faut obſerver que ſa fiévre aiguë & continuë ſe changea en intermittente, dont les accès ſans friſſon, comme il arrive ordinairement lorſqu'elle commence, revenoient régulierement tous les jours l'après-dînée à la même heure, précedez & accompagnez d'une toux ſéche pendant toute leur durée. On éprouva le quinquina, dont l'effet étoit de peu de durée, & ſimplement palliatif, juſqu'à ce que le malade ayant rendu quelque peu de ſang par le nez, & la fiévre & la toux prenant

de nouvelles forces, je me déterminai, cependant avec répugnance, parce que la longueur de la maladie avoit considerablement affoibli le malade, à lui faire tirer au moins six onces de sang du bras & à le purger le lendemain, après quoi je lui fis prendre un julep confortatif, & propre à calmer les restes de sa toux, qui produisit d'un jour à l'autre un effet si promt, qu'on lui voyoit reprendre sa santé à vûë d'œil, & qui se confirma en peu de tems de telle sorte, qu'il l'a euë depuis ce tems-là, & l'a encore à présent très-parfaite.

SECONDE OBSERVATION.

LA fille du même seigneur âgée d'onze mois, d'une constitution forte & robuste, fut attaquée au commencement du printems, mais le tems étant fort froid, d'une fiévre aiguë, accompagnée d'une toux presque convulsive; je la traitai heureusement par la méthode, dont je me suis suffisamment expliqué, & l'aïant conduite pendant un espace de tems un peu plus long, la saison aïant été à peu près la même durant toute l'année, elle reprit enfin sa premiere

ſanté. Dans les derniers tems de la cure, j'ajoutai ſeulement après l'uſage des coquillages, quelques gouttes d'élixir de proprieté adouci.

TROISIE'ME OBSERVATION.

Le fils unique d'un comte d'une haute qualité, quatre mois & un peu plus après ſa naiſſance, ſe trouva dans le cours du mois de Fevrier, tourmenté de violentes tranchées, d'aphtes, de continuelles inquiétudes, avec de legers mouvemens convulſifs qui revenoient de tems en tems. Ses oreilles qui ſuintoient abondamment, comme il arrive d'ordinaire aux enfans, ſe ſécherent tout-à-fait. Je fis enſorte par l'uſage des remedes ſuivans, que ce petit malade fut parfaitement guéri en ſix jours.

Prenez de la poudre de pattes d'écriviſſes compoſée, une drachme ; des perles préparées, deux ſcrupules ; du criſtal mineral, un ſcrupule ; mêlez le tout, & le partagez en huit priſes. Donnez-en une au plûtôt dans une cueillerée du julep qui ſuit, & qu'il en boive par deſſus une ſeconde cueillerée.

Prenez de l'eau de lait alexitere, quatre onces; de poüillot, deux onces; de pivoine composée, trois drachmes; du ſucre perlé, une once. Mêlez le tout pour un julep.

Après que le petit malade eût pris pendant les deux premiers jours, les poudres en la maniere qu'elles avoient été preſcrites, pour calmer les ſymptômes dont il étoit atteint, comme ils le furent effectivement, je lui fis prendre le troiſiéme jour au matin le ſirop purgatif ſuivant, qui lui ouvroit le ventre doucement, & tout alla bien dans la ſuite.

Prenez du ſirop de chicorée composé de rubarbe, & de celui de noirprun, de chacun une drachme; de la rubarbe en poudre, douze grains; de la teinture de ſafran, dix gouttes, mêlez le tout pour un purgatif.

Je continuai enſuite les poudres pendant deux jours, & je le purgeai de nouveau le troiſiéme jour. Après quoi toute la maladie s'évanoüit, la couleur naturelle de ſon viſage revint, & le ſuintement reprit ſon cours par ſes oreilles.

QUATRIE'ME OBSERVATION.

LA petite fille du même ſeigneur, âgée de trois ans & deux mois, étoit attaquée d'une fiévre lente avec des redoublemens irreguliers, ſe plaignant ſur-tout d'une violente douleur à la tête & au ventre; elle avoit un dégout entier de toute nourriture, & elle étoit ſouvent aſſoupie, ſymptômes que tous les domeſtiques crurent être des ſignes de petite verole : elle avoit de plus en dormant de petits mouvemens convulſifs, avec une toux ſéche. Je lui ordonnai les remedes ſuivans.

Prenez de l'eau de lait alexitere, ſix onces; de l'eau épidemique, une demie once; des perles préparées, une drachme; de la poudre de pattes d'écreviſſes ſimple, deux drachmes; du ſucre candi, demie once. Mêlez le tout pour un julep, dont le malade prendra trois cuillerées de quatre en quatre heures, après avoir agité fortement le vaiſſeau où la liqueur eſt contenuë.

Prenez de l'aloës ſucotrin, une drachme; des ſommitez de petite centaurée, & des feüilles de ſabine ſéches, de

de chacunes une demie drachme; de la poix de Bourgogne, une drachme; de la terebentine de Venise, ce qu'il en faut pour un emplâtre que l'on appliquera sur la région de l'ombilic.

Le jour suivant il continuera l'usage du Julep.

On lui mit un petit vesicatoire sur la nuque.

On lui donna aussi un lavement de lait sucré & salé.

Prenez de l'Æthyops mineral & du mercure doux, de chacun six grains; de la gêlée de coins, deux drachmes, faites-en un bol qui sera donné le soir.

Le jour suivant il prit le sirop purgatif qui suit.

Prenez du sirop de noirprun purgátif, deux drachmes; de la poudre du comte de Warwic, six grains; de la rubarbe en poudre douze grains; de la teinture de safran vingt goutes; de l'eau de cerises noires, une drachme.

Il prenoit aussi une demie drachme de cristal de tartre dans un gobelet de piquette.

Il prenoit encore à l'heure du sommeil quatre cueillerées du julep précedent.

Le quatriéme & cinquiéme jour on joignit à ces autres remedes la mixtion suivante.

Prenez de la coralline, deux drachmes; des feüilles de Menthe séche pulverisées, un scrupule; de la poudre d'yeux d'écrevices simple, une drachme; des sirops de baume de tolut & d'althea, de chacun une once, de l'eau de fleurs d'oranges, une demie once.

La veille du sixiéme jour, on réitera le bol ci-devant prescrit, & le lendemain le sirop purgatif, dont l'effet fut de faire vomir à la malade un ver de la longueur d'un empan, au moyen dequoi elle fut entierement guérie.

CINQUIE'ME OBSERVATION.

La fille unique du serenissime Prince, qui n'avoit pas encore un mois, fut cruellement atteinte de nausées & d'un vomissement accompagné de déjections verdâtres, & par conséquent de tranchées fâcheuses. On lui fit prendre huit ou dix grains de poudre de perles dans une cuillerée d'eau de menthe deux ou trois fois dans la journée, &

les tranchées céderent aiſément. Je lui ordonnai enſuite huit ou dix grains de rubarbe avec un peu de ſirop de chicorée composé, qui enleverent doucement l'humeur morbifique; après quoi les déjections ſe trouverent mieux colorées, la malade dormit tranquilement, & les nauſées auſſi bien que le vomiſſement ceſſerent abſolument.

SIXIE'ME OBSERVATION.

La fille unique d'un membre du Parlement, âgée de ſix mois avoit été attaquée pendant quelque tems d'une fiévre extraordinaire que l'on a coutume d'appeller fiévre maligne; ſes déjections étoient verdâtres, ſon viſage fort pâle, & en quelque façon plombé; les aphtes l'empêchoient de teter, & quelques autres ſymptômes faiſoient connoître le danger où elle étoit. Elle relevoit ſon menton autant qu'elle pouvoit, tournant ſa tête en arriere tant le jour que la nuit; de maniere qu'étant appellé auprès d'elle, je craignois d'adord qu'elle n'eût un abcès aux environs du goſier, qui la menaçoit d'une ſuffocation prochaine.

Je lui fis prendre quinze grains à differentes reprises d'une des poudres dont j'ai ci-devant parlé, selon la méthode que j'ai proposée ; mais toutes les fois qu'elle en prenoit il se faisoit un si grand bouillonnement dans son corps que je n'en ai jamais vû d'aussi sensible dans aucun enfant : car ce fut alors un trouble general dans toute l'habitude, & il sembloit qu'il n'y eût plus aucune ressource, & que la malade étoit prête d'être suffoquée, & l'ébullition qui se faisoit dans tout son corps ressembloit à celle qui se fait entre un acide & un alcali dès qu'on les mêle ensemble dans un vaisseau.

Or dès que cette effervescence étoit finie, la malade suoit abondamment; cependant après plusieurs prises de ces poudres, & une legere purgation, ce fâcheux symptôme parut un peu diminué, & la malade se trouva d'ailleurs un peu mieux ; ce qui me donna lieu de lui faire prendre vers le soir quatre grains de mercure doux & autant de fleurs de soufre avec un peu de sirop d'œillets, & le matin suivant elle prit le même remede, pour corriger la pourriture de ses humeurs, ou

pour en divertir les effets.

Cette ſeconde doſe du matin l'engagea bientôt après à rendre par le vomiſſement une grande quantité d'humeurs puantes & putrides rayées de ſang, dont les differentes couleurs repréſentoient aſſez celles de l'Iris ; après quoi elle commença à ſe mieux porter, de ſorte qu'ayant encore pris avec plus de facilité une doſe de ces poudres, dont elle avoit auparavant beaucoup d'averſion, elle continua à s'en trouver de mieux en mieux, & elles ne lui cauſerent plus d'efferveſcence.

Elle commença enſuite à pleurer & à faire entendre ſes cris à haute voix. Il lui ſurvint alors une petite toux qui fut bientôt calmée, les aphtes ſe guérirent, & la fiévre ſe diſſipa promptement; ſon viſage reprit ſa couleur naturelle, & la malade que tout le monde avoit cru déſeſperée, ſe rétablit bientôt dans toute ſa vigueur.

SEPTIE'ME OBSERVATION.

Le fils unique du maître d'un navire marchand, qui avoit coutume de voyager aux Indes Orientales huit jours

après sa naissance, fut atteint pendant l'hyver de tranchées avec des déjections verdâtres & de continuelles inquiétudes; joint à cela que sa bouche étoit tellement embarassée par les aphtes qui la remplissoient comme de croutes blanchâtres, qu'il ne pouvoit teter en aucune maniere. Je lui ordonnai les remedes qui suivent.

Prenez des perles préparées, deux scrupules; de la poudre de pattes d'écrevisses simple, un scrupule; mêlez-les & les partagez en huit doses : qu'il en prenne trois par jour en des tems convenables, dans une cuillerée du julep suivant.

Prenez de l'eau de lait alexitere, deux onces; de celle de pouillot, une once; du sucre perlé, trois drachmes : mêlez le tout pour un julep.

Dès le premier jour & les suivans, les tranchées furent appaisées, & l'enfant dormit paisiblement.

Le troisiéme jour je lui fis prendre le sirop purgatif suivant.



Prenez du sirop de chicorée avec rubarbe, deux drachmes; six grains de rubarbe en poudre; trente gouttes d'eau de roses.

Le soir du même jour il prit une dose des poudres précedentes.

Le quatriéme jour il commença à teter, les aphtes se dissipant, & ses déjections prirent une meilleure couleur; il ne laissa pas de continuer le même jour & le cinquiéme de prendre les mêmes poudres.

Le sixiéme jour il prit le sirop purgatif de chicorée composé, & un demi scrupule de rubarbe en poudre au lieu de six grains, après quoi il se trouva guéri.

HUITIE'ME OBSERVATION.

La fille d'un de nos Théologiens âgée de dix mois ou environ, étoit travaillée d'un flux de ventre très-violent au tems de la sortie des dents, comme le rapport que ses parens me firent de ses déjections verdâtres le marquoient assez, ses selles n'alloient pas à moins de quarante & cinquante dans les 24. heures; ensorte qu'elle étoit réduite aux abois & comme déplorée.

Je lui fis prendre quatre fois par jour, & plus souvent encore dans le commencement, un scrupule de nos

poudres ordinaires avec la craie que j'eſtime préferable aux coraux pour arrêter promptement les fortes diarrhées, & je les lui fis continuer juſqu'à ce que le flux fut beaucoup diminué, que la bile éfarouchée fut plus tranquile, que la malade eut un peu de repos, & que ſes forces fuſſent un peu rétablies.

Les humeurs ſe trouvant un peu préparées le troiſiéme jour, je lui fis prendre, pour commencer à les évacuer, la rhubarbe, que l'on ne peut jamais aſſez eſtimer, tant pour conforter les parties conſiderablement affoiblies, que pour purger doucement toutes ſortes d'impuretez. Je continuai à lui donner les mêmes remedes trois & quatre fois par jour, juſqu'au troiſiéme que je la purgeai de nouveau, & elle ſe trouva guérie.

J'ajouterai ici que ſi je préfere la rhubarbe à tout autre purgatif pour les enfans, ſoit qu'ils ayent la fievre ou d'autres incommoditez; il faut auſſi convenir qu'il n'y en a pas de plus pernicieux dans les mêmes cas que cet aloës tant vanté, à la préparation duquel on donne même le nom de ſacrée, pernicieux dis-je, tant à cauſe de ſa gran-

de chaleur, que pour ſa corroſion, qualitez entierement oppoſées à la foible conſtitution des enfans.

Et je puis confirmer la verité de ce que j'avance, par l'exemple d'un enfant de qualité à peine âgé de quatre ans qui avoit une fievre lente, & qui fut réduit en deux jours à une telle extrêmité par l'uſage de cette hierre ſacrée, infuſée à l'ordinaire dans une liqueur chaude, qu'on ne ſçauroit croire la terrible impreſſion que fit ſoudainement ſur les entrailles de cet enfant cette mauvaiſe drogue, qui ne fut bien connuë que par l'ouverture de ſon cadavre. Je n'en dirai pas d'avantage, perſuadé qu'on doit toujours parler avantageuſement, tant des vivans que des morts.

Un exemple memorable des mauvais effets des remedes tirez de l'aloës.

NEUVIE'ME OBSERVATION.

La fille d'un Gentilhomme âgée de quatre ans, avoit pendant l'Eté de l'année 1687. la plus violente fievre que j'aye jamais vûë à aucun enfant de cet âge. Elle étoit d'une extrême maigreur, la ſoif la tourmentoit à l'excès. Sa peau, contre l'ordinaire de ſon

âge étoit d'une chaleur ſi vive & ſi mordicante, qu'en la touchant on ne pouvoit ſouffrir qu'avec peine la chaleur qu'elle avoit au-dedans du corps. Elle avoit au ſurplus des parotides très-douloureuſes, & qui étoient fort tumefiées, ſes jouës étoient le plus ſouvent très-rouges; & ſes continuelles inquietudes l'avoient jetté dans une langueur extrême.

Je commençai un ſoir à la voir pour la premiere fois, & je lui fis prendre à l'inſtant nos poudres renduës un peu purgatives dans une cuillerée d'eau de pouillot, & lui en fis prendre peu de tems après encore une demie drachme.

Je fis la même choſe le jour ſuivant; mais une demie heure aprês elle ſaigna du nez copieuſement, & le haut de ſon viſage étoit tout livide legerement bourſoufflé, & on y remarquoit des plaques très-rouges d'eſpace en eſpace, de maniere qu'il ſembloit qu'on lui eut donné tout recemment des coups ſur ſon front. Elle avoit ſur la tempe gauche une tache écarlate, ronde & large de deux doigts.

Tout cela loin de me faire peur relevant mes eſperances je perſiſtai dans

l'uſage des abſorbans de l'acide, mais moins purgatifs pendant toute la journée. Le lendemain qui étoit le troiſiéme jour, quoique la fievre, la chaleur, & la ſoif continuaſſent avec la même vigueur, je ne feignis point de lui donner la poudre purgative animée par les criſtaux de tartre qui lui firent faire cinq ou ſix ſelles. Enfin la fievre ceſſa le même jour; la ſoif s'éteignit l'après dinée; la peau auparavant très-chaude ſe fit ſentir au tact plus temperée, & dès le ſoir même la petite malade ſe ſentant abſolument guérie, s'écria toute gaye, diſant à ſes parens, Que je me porte bien à cette heure!

DIXIE'ME OBSERVATION,

LA fille d'un gentilhomme àgée d'un an, d'une bonne conſtitution, & d'un embonpoint merveilleux, fut attaquée au mois de Novembre d'une groſſe fievre cauſée par la ſortie des dents. Elle avoit une ſoif inexprimable, le viſage pâle & verdâtre, & toutes les fois qu'elle approchoit ſa bouche du mamelon, la toux l'empêchoit de continuer de ſuccer le lait, & quoique je

fusse averti de ce symptome, je m'imaginois toucher un grain de raisin tumefié & enflammé.

De plus sa bouche toute ulcerée par les aphtes ne lui permettoit pas de l'ouvrir, que lorsqu'on lui serroit les narines pour l'obliger à respirer par la bouche, & d'avaler en même-tems le remede qu'on lui presentoit. Ses selles étoient très-vertes, & sentoient l'acide; & ses agitations continuelles faisoient voir quelles ressentoient de grandes douleurs dans le bas-ventre.

En sommeillant sa respiration frapoit les oreilles des assistans. De plus, elle ne pût crier en aucune maniere, jusqu'à ce que dans le cours d'une semaine, les remedes qui lui furent administrez selon la méthode que j'ai décrite, la maladie fort diminuée lui permit de faire entendre aux assistans ses cris semblables à ceux qui sont ordinaires aux autres enfans.

Après la seconde purgation tous ces symptomes diminuerent, & après la troisiéme la bonne couleur de son visage revint sensiblement, son teint reprit sa blancheur naturelle; se yeux reprirent leur premiere vivacité, & elle

ſe confirmoit de jour en jour dans une ſanté plus parfaite.

J'ajouterai aux exemples précedens celui d'une maladie chonique qui ne nous éloignera pas beaucoup de notre ſujet, & qui ne ſera peut-être pas tout-à-fait inutile.

ONZIE'ME OBSERVATION.

Un enfant de treize ans, fut ſi fort maltraité d'un atrophie vermineuſe, comme il parut dans la ſuite, qu'il reſſembloit plûtôt à un ſquelette qu'à un enfant vivant. Sa face étoit cadavereuſe, ou ſi l'on veut hippocratique; ſes yeux concaves, ſes narines aiguës, ſes os n'étoient couverts que de ſa ſimple peau.

Sa maladie le rendit inſenſé, il étoit ſur les dents par ſa maigreur, & il ne pouvoit qu'à peine ſe remuer comme un limaçon. Il rendoit involontairement durant le jour ſes excremens dans ſes habits, & pendant la nuit dans ſon lit. Je lui donnois tous les jours matin & ſoir vingt-cinq grains, ou une demie drachme d'Æthiops mineral dont je fais un grand uſage, & le purgeois douce-

ment de quatre en quatre jours; ce qui lui fit vuider quantité de vers, & peu de tems après il devint un peu moins maigre & plus charnu.

Je ne ferai pas de difficulté de décrire ici la préparation de notre Æthiops que je n'ai lûë dans aucun Auteur que je sçache, & qui sera comme je crois d'un grand usage.

Nouvelle préparation de l'Ætiops mineral. tres bons

Prenez deux parties de mercure crud, & une partie de fleurs de soufre ; agitez-les dans un mortier de verre jusqu'à ce que l'on n'aperçoive plus aucuns globules du mercure, & que toute la masse soit réduite dans une poudre brune très-subtile, laquelle étant gardée noircit de plus en plus. *

La méthode commune de péparer l'Æthiops mineral consiste à prendre parties égales de mercure crud, & de fleurs de soufre, à les incorporer ensemble & les brûler, jusqu'à ce qu'il en reste une espece de tête morte en forme de poudre qui compose encore après la combustion, la moitié du mélange que l'on a fait des deux ingrediens; il reste à sçavoir si l'action du

* Cette formule se trouve à present dans tous les livres.

feu ſur ces matieres ne leur ôte point leurs vertus naturelles, & ſi tant que ces vertus ſubſiſtent, l'on peut certainement compter ſur leurs effets. On peut dire la même choſe de beaucoup d'autres préparations qui ſe font au moyen du feu.

Je crois cette préparation fort au-deſſus des autres préparations mercurielles, tant parce qu'en quelque quantité qu'on la donne & quoiqu'on la réitere, elle n'excite jamais la ſalivation qui ne peut convenir à la conſtitution délicate des enfans, & qui arrivant inopinement, eſt toujours regardée des aſſiſtans avec beaucoup d'horreur, qu'à cauſe que cette préparation ſe fait d'une maniere très-ſimple & très-naturelle, & ſans le ſecours d'un Art trop affecté, qui mépriſe tous les remedes qui n'ont point eſſuyé la torture de ces grands feux que les Chimiſtes prétendent neceſſaires pour les rendre plus purs, & dépouillez des feces dont ils les croyent chargez, quoiqu'il arrive ſouvent qu'ils les faſſent paſſer de leur état naturel où ils ſont pourvûs de leurs qualitez les plus excellentes dans un état tout different, plus mauvais, où ils

ont acquis des qualitez nouvelles, & tout-à-fait inconnuës, On peut en juger par la volatilité indomptable du mercure, à la fixation à laquelle tous les Chimisttes ont depuis si long-tems, & si infatigablement travaillé sans succès, que l'on fixe néanmoins fort aisément par l'action d'un pilon sur un mortier sans aucun autre appareil.

J'aurois pû rapporter quantité d'autres exemples de guérisons singulieres si je n'avois apprehendé d'ennuyer le lecteur en insistant trop long-tems le même sujet.

J'aurois pû aussi parler avantageument de cette ancienne coutume qui est aussi la meilleure, de prévenir les maladies, tant des enfans nouveaux nez que de ceux qui sont plus avancez en âge par des médicamens connus, & salutaires, capables de résister à la corruption des humeurs, que l'on avoit autrefois coutume de donner presque tous les mois.

Car comme la constitution délicate des enfans, est sujette à toutes les impressions, tant interieures qu'exterieures, & comme les indigestions & les

cruditez

cruditez prédominent avec facilité dans les enfans, il eſt de la prudence du Médecin de combattre à pluſieurs repriſes ces diſpoſitions maladives, & de les corriger en réiterant les remedes, parce que la nature foible & délicate des enfans ne permet pas d'en ſaper tout d'un coup toutes les racines.

J'aurois pû auſſi examiner plus à fond, s'il eſt plus ſûr de confier temerairement les enfans nouveaux nez à des nourrices de louage, ſelon la coutume depuis long-tems établie, afin que les parens ne ſçachent qu'après la mort de leurs enfans par l'ignorance, ou par la negligence des nourrices qu'ils ſont en grand danger de perdre la vie, ou s'il ne ſeroit pas plus à propos de les ſevrer du lait de leur naiſſance; ou ſi les meres ne ſeroient pas obligées de les nourrir elles-mêmes; ou ſi lorſqu'il faut neceſſairement leur donner une nourrice, s'il les faut nourrir à la maiſon ſous les yeux des peres & meres des enfans, & priver abſolument les nourrices de la compagnie de leurs maris.

Mais il eſt tems de répondre à une objection que ne manqueront pas de me faire deux ſortes de Médecins; 1°. Objection contre notre methode.

Des praticiens celebres, 2°. D'autres Medecins qui se sont fortement appliquez à la découverte d'une nouvelle pratique Medecinale, car les uns & les autres condamneront hautement la méthode que j'ai suivie, comme trop simple & trop peu ornée, ne proposant que des remedes vulgaires, & qui se trouve destituée de cette varieté d'ordonnances qui fait valoir l'érudition des Médecins, & dont la plûpart des Auteurs ont surchargé leurs ouvrages : ils me feront même un crime, ou d'avoir ignoré, ou d'avoir méprisé ces belles operations chimiques que la plûpart des Auteurs ont élevées jusqu'au Ciel.

Réponse à l'objection.

Mais ils devroient se souvenir que le Medecin n'est que le ministre de la nature, qui est à proprement parler, le seul & véritable Mêdecin. Qu'ils se plaignent donc avec raison que nous sommes tous nez nuds ; que la nature se contente de peu ; que l'art ne peut qu'imiter la nature, ou plûtôt marcher sous ses auspices. Qu'ils sçachent encore qu'un Médecin qui prescrit un si grand nombre de formules, le fait souvent, ou par ignorance, ou par ostentation, ou par fraude & mauvaise volonté.

Pour ce qui eſt de la Chimie, je me contente d'en être ſuffiſamment inſtruit, & ma credulité ne s'étend pas juſqu'à donner une entiere confiance aux vaines & faſtueuſes promeſſes des Chimiſtes. Je ne dirai pas, pour faire voir que je dois avoir quelque teinture de cet art, non ſeulement que j'ai frequenté pendant quelque tems à Paris le célébre M. Lemery, qui eſt en fait de Chimie, la gloire & l'ornement de ce ſiecle ; mais que j'ai auſſi été ſon penſionnaire.

Ce qu'il faut penſer de la Chimie.

Que ſi la médecine avant que les remedes Chimiques ayent prévalu depuis quelque tems ſur les autres remedes, avoit manqué d'une bonne méthode de traiter les malades ; certes ou je me trompe fort, les préparations chimiques ne l'auroient pas beaucoup enrichie.

Car qu'elle raiſon auroient eu des Médecins ſenſez d'avoir recours à des remedes inconnus, incertains, & très-dangereux, & pour ainſi dire aux aziles de l'ignorance, à moins que des motifs inopinez ne leur euſſent fourni un juſte ſujet de ſe défier des remedes uſitez depuis long-tems, & con-

firmez par d'anciennes experiences? Ils n'auroient pas assurement saisi l'ombre avec avidité pour abandonner la substance, à moins que la foible lumiere que leur fournissoit cet ombre ne les eut éblouis, ou pour mieux dire aveuglez par une espece d'enchantement. Je ne prétend pas par là mépriser les préparations chimiques que notre pharmacie a adoptés, comme je ne suis pas d'avis pour élever les anciens remedes, d'exclure absolument la chimie du distric de la Médecine.

Mais ceux qui s'imaginent que les médicamens ne sçauroient être bien préparez que selon les regles de l'art chimique, & à moins qu'ils n'ayent souffert l'action du feu plus violente, devroient bien faire réflexion que tous les vins médecinaux, & plusieurs teintures sont fort bien préparez sans l'aide du feu, & sont ainsi plus agréables à l'estomac, & plus utiles à tout le corps.

Et certainement le feu des Chimistes, paroît très-souvent ne servir qu'à mieux rassembler les parties des mixtes les plus grossieres, les plus mauvaises, les plus feculentes, & les plus impures, avec les meilleures & les plus sa-

ſubres, & par ce mélange mal ordonné de particules contraires les unes aux autres, rendre l'eſtomac malade, affadi, fatigué, & troublé dans ſes fonctions.

Les vins medecinaux ſont préparez ſans feu.

J'ai été ſouvent convaincu de la verité que j'avance, en examinant la fabrique des vins médicaux, ſoit que l'on y eut employé le feu, ou qu'on les eut compoſez ſans ſon ſecours; & je l'ai encore mieux obſervé dans la compoſition de l'élixir de proprieté doux que je garde toujours chez moi depuis quelques années, pour en donner gratuitement aux pauvres, & à tous ceux qui en ont beſoin.

L'élixir de propriété peut être préparé de même, & produire de meilleurs effets,

Or je ne me ſouviens pas qu'entre un grand nombre de femmes à qui j'ai donné de cet élixir préparé à froid aucune ſe ſoit plainte du deſagrement & des mauvais effets de ce remede, au lieu qu'elles étoient ſouvent peu contentes des préparations vulgaires de ce même remede qui leur fatiguoient l'eſtomac, pendant que le notre ne leur cauſoit quelquefois qu'un leger ſentiment de chaleur.

Mais il s'agit de ſçavoir ſi le défaut des préparations vulgaires de cet éli-

xir vient principalement de la précipitation avec laquelle on le fait, ou du mauvais choix de la myrrhe & des autres ingrediens peu convenables, ou de l'esprit de vin trop impregné du feu dont on se sert ordinairement mal à propos, ou si toutes ces circonstances y contribuent également.

Car l'esprit de vin & beaucoup d'autres esprits nouvellement tirez qui sont alors beaucoup chargez d'empyrume, sont à charge à l'estomac, & nuisibles aux parties vitales, lesquels cependant gardez pendant quelque tems perdent leur feu nuisible, & se rendent de plus en plus benins & salutaires, & même plus agreables au goût.

Joint, ce qui est beaucoup à remarquer, à ce que les plus zelez partisans de la Chimie, & les plus opposez aux anciennes méthodes de guérir, pour ne rien dire de ces souffleurs & de ces coureurs qui gâtent les meilleurs médicamens en y mêlant de mauvaises drogues, & ne vendent que de la fumée, tous ces gens là, dis-je, à l'exception d'un petit nombre, sont toujours dans l'indigence, quoiqu'ils promettent des monts d'or, aux gens credules, aux

ignorans, & aux avares.

Or quoiqu'il ſoit vrai que les ſages, les ſçavans, & les habiles gens dans chaque profeſſion ne ſoient pas toujours recompenſez ſelon leur mérite, je crois néanmoins qu'il eſt très-probable que leur pauvreté toute viſible doit être imputée à la mauvaiſe qualité de leurs remedes, & de leurs prétendus ſecrets, & à leurs pernicieuſes operations: la plûpart de ces prétendus remedes ſont non-ſeulement peu convenables, mais même abſolument contraires au genre humain, à cauſe qu'ils participent du feu; & qu'ils y ſont même étroitement incorporez.

Pourquoi la plûpart des Chimiſtes ſont toujours pauvres.

Car s'ils étoient en état d'apporter aux hommes quelques utilitez conſiderables, & ſi leurs vertus répondoient aux promeſſes de ceux qui les débitent, quoiqu'ils ne puſſent pas les enrichir tous, du moins ceux qui cultiveroient cet art avec plus d'application que d'autres, ne ſeroient pas comme ils le ſont toujours privez du fruit de leur travail, & ils en tireroient le même avantage qu'en tirent ceux qui excellent en d'autres arts, qui ſont utiles au public, auſquels ils fourniſſent

toujours de quoi vivre avec honneur ſelon leur état.

Ce qu'il faut faire pour ſe ſoutenir honêtement.

Si un fils qui me ſeroit cher me demandoit ce qu'il faudroit qu'il fit pour devenir riche, ou du moins pour ſe mettre à ſon aiſe, je lui conſeillerois d'avoir en tout beaucoup de droiture & de probité, de ne faire jamais à perſonne la moindre fourberie, de ne faire de propos déliberé aucun menſonge dans quelque état de vie, & dans quelque ſorte d'affaire où il pût ſe trouver engagé, je n'oublirois rien auſſi pour lui faire comprendre, qu'il n'y a point de voie plus ſûre pour ſe rendre pauvre & miſerable, que de ſéduire avec perſidie ceux qui nous donnent leur confiance, de ſubſtituer le menſonge à la verité, & que bien qu'il arrive à quelques-uns de profiter pendant un tems de leurs impoſtures, il eſt toujours bien honteux de joüer le rolle infament d'un impoſteur, & d'un ſcelerat.

Mais pour revenir à la Chimie, bien qu'il y ait des gens qui comptent pour rien les operations de la nature, & qui l'accuſent même avec Epicure de faineantiſe & de nonchalance, je ne ſçaurois

rois pourtant m'aveugler jusqu'au point de ne pas apercevoir dans les ouvrages de la nature des productions qui sont fort au-dessus de ce que toute l'adresse de l'art nous peut fournir de plus ingenieux, & de convenir avec Galien que les œuvres de nature meritent des louanges infiniment superieures à celles de l'art, ce qui a fait dire fort à propos à Hippocrate que l'art est tout-à-fait contraire à la nature.

Les ouvrages de la nature préferables à ceux de l'art.

Au reste je ne sçaurois penser ici qu'avec une espece d'indignation, à l'usage si fréquent que l'on fait aujourd'hui dans la pratique Médecinale du quinquina, des remedes chalibez, des mercuriels, des narcotiques, aussi-bien que des remedes chimiques, & de ce que l'on a banni en quelque façon cette matiere médecinale dont la nature a eu la bonté de nous gratifier, & qui est si largement étalée dans Galien, Dioscorides, & dans tous les livres des Anciens.

C'est bien à tort que l'on méprise la pratique Medecinale des Anciens.

Cela est venu sans doute de ce que l'usage multiplié de ces remedes est plus facile à apprendre & à retenir; qu'il ne faut pas pour cela de fortes applications, ni essuyer de longues veilles,

ni consumer ses forces par des travaux infinis : d'où il arrive que presque tous les livres des anciens sont méprisez & font mal au cœur, parce que pour en profitèr il faut les lire avec attention, & que l'on ne peut sçavoir ce qu'ils contiennent d'érudition sans se donner de grandes peines.

Cependant quelque mépris qu'on ait pour ces excellens ouvrages, & quoi que les novateurs ayent perdu le goût de ces anciens auteurs, tant de ceux qu'on peut justement appeller les princes de la medecine que de ceux qui les ont suivis, la réputation solidement établi de ces anciens medecins subsistera toujours, & la verité toujours estimée des gens sçavans, soit en medecine ou dans les autres sciences triomphera dans tous les siecles des insultes de ces ignorans.

Car après toutes les inventions qui sont émanées dans ces derniers tems de l'adresse de l'art; après tant de découvertes tirées des profonds abîmes où elles avoient jusqu'à présent été cachées; après de si heureuses recherches d'anatomie, qui nous ont avec le secours du microscope, dévoilé un

méchaniſme tout-à-fait admirable, auquel le génie fecond des curieux a donné beaucoup de luſtre; après tant de remedes bézoardiques, émetiques, policreſtes, ſpécifiques, & tant de merveilleuſes inventions des chimiſtes; enfin après tant d'excellens médicamens qui nous ont été apportez des Indes: après tout cela, dis-je, cette matiere médecinale qui ſe trouve amplement expoſée dans les livres de Dioſcoride & de Mathiole, & que nous ne tenons que du riche fond de la nature, ſera toujours regardée des ſages & ſçavans medecins comme un précieux tréſor dont ils feront leurs délices; & quoique de jeunes gens ſe faſſent un plaiſir de s'égarer dans d'autres routes, il y en aura toujours quelques-uns parmi les anciens medecins, que les périls & les naufrages des autres auront rendus ſages & précautionnez, qui préféreront aux fables & aux nouvelles fictions, les experiences & les obſervations ſucceſſivement autoriſées par la tradition de tous les ſiecles.

Les découvertes des modernes dans la matiere medecinale, ne doivent pas être préferées à la doctrine reformée dans les livres de Dioſcoride & de Matthiole.

Et afin que les excellens livres des Botaniſeurs ſoient plus utiles à la medecine, nous avons en main le livre de

Juste Mollerus, medecin Allemand, imprimé depuis long-tems à Basle, qui a pour titre petit recueil de remedes tirez de Dioscoride & de Mathiole, qui contient dans des chapitres conformes à l'ordre des maladies, tous les remedes proposez par ces auteurs, & très-clairement expliquez; & je ne connois pas de meilleur livre, ni qui soit plus necessaire aux medecins. A son défaut, je préfererois au commentaire de Mathiole un suplement très-commode, qui contient les vertus des médicamens par rapport aux lieux malades, tirez de Dioscoride.

Loüange du livre de Mollerus sur Dioscoride & Matthiole.

Ce que je viens de dire de la matiere medecinale qui me paroit la meilleure, suppose toujours cette condition; sçavoir qu'il faut necessairement qu'un sçavant medecin, choisisse avec soin pour l'usage qu'il en veut faire entre les simples remedes, les plus sûrs, les plus connus, & les plus efficaces, & qu'il rejette tous ceux dont les qualitez sont équivoques, incertaines, inusitées & de peu d'effet; une seconde condition est qu'une bonne méthode de guérir dirige les remedes de la maniere qu'il faut précisement pour conser-

La connoissance des remedes inutile & même dangereuse, à moins qu'elle ne soit jointe à une bonne méthode de guérir.

ver la ſanté & guérir ſûrement la maladie ; il faut enfin qu'une prudente adminiſtration des remedes generaux précede toujours, ou du moins accompagne celle des ſimples les mieux choiſis.

En effet, à quoi peut ſervir une ample proviſion de plantes médecinales entre les mains d'une vieille femme ignorante ? Quel ſervice peut-on tirer des inſtrumens les plus artiſtement fabriquez quand ils ne ſont pas conduits avec adreſſe ? Quel uſage enfin peut avoir une biblioteque fournie de bons livres, ſi l'on en abandonne la garde à un fou ou à un ignorant ?

J'eſpere que le lecteur m'excuſera de m'être un peu trop étendu ſur cet article ; parce que les differentes manieres d'agir plus ou moins convenables, peuvent auſſi bien varier dans la medecine, que les modes à l'égard des habits, & il eſt aſſez ordinaire aux medecins de donner leur confiance à de nouveaux guides, avant que l'experience les ait convaincus que les voies nouvelles qu'on leur propoſe ſont plus ſûres pour les mener à la vérité, que celles qu'ils abandonnent. Concluſion.

Or il me ſemble que notre ſiecle

docte & curieux eſt plus affamé de nouveautez, qu'aucun autre, ſe glorifiant hautement de quelques inventions utiles qui ont été faites dans ces derniers tems, & ſe fiant aux microſcopes & aux teleſcopes que les anciens n'ont point connus; il n'y a rien, ſi on les en croit, de ſi élevé dans les cieux, ni de ſi profond dans les abiſmes qui puiſſe échaper à leur connoiſſance.

Mais pour leur faire voir qu'ils peuvent bien ne pas avoir l'eſprit ſi ſubtil qu'ils ſe l'imaginent, je ne leur propoſerai que l'explication de deux phénomenes auſſi évidens qu'ils ſont admirables; & ſi quelqu'un de ces eſprits ſi fort alkoholiſez peut dire ſur l'un des deux quelque choſe dont on puiſſe être content, je le croirai plus grand philoſophe que ne fut jamais Ariſtote, & plus ſçavant en medecine qu'Hippocrate.

Je le prirai d'abord de m'expliquer clairement ce flux & reflux de la mer auſſi ſurprenant qu'invariable? Quelle eſt la cauſe naturelle qui porte & engage tout l'ocean à continuer des mouvemens ſi grands & ſi réguliers? Quelle cauſe, outre le tout-puiſſant, peut ac-

cumuler ces exorbitantes masses d'eaux plus élevées que n'est toute la terre dans les violentes tempêtes, comme l'assurent les navigateurs, & les maintient cependant dans des bornes fixes, comme si elles avoient de la solidité? Quelle est la cause de ces rapides fougues où entre la mer dans les tems reglez des nouvelles & pleines lunes, & ne laissent de se contenir dans les bornes de leur propre lit, causant très-souvent de grandes inondations sur la terre.

Je lui demanderai en second lieu, si ces étoiles, presque sans nombre, que les yeux apperçoivent, & que les Telescopes font paroître beaucoup plus nombreuses, & si parmi ces étoiles, celles qu'on estime les plus grandes, sont effectivement huit cens fois plus étenduës que le globe de la terre; si, dis-je, toutes ces étoiles aussi bien que les planetes, tournent chaque jour, comme nos yeux nous le font croire, avec un mouvement très-rapide autour de la terre, & si cette terre qui n'est qu'un point en comparaison des cieux, dont le tour, selon la supputation de Gassandi contient 26255. mille d'Italie, & son demi

tournée la page & continuée
jusqua la fin de la page 184

4177. mille, roule continuellement chaque jour sur son axe, sans que l'ordre établi sur toutes les choses terrestres en souffre aucun changement? Qu'il explique aussi comment il se peut faire que le globe énorme du poids de la terre se soutienne sans appui & demeure fixe & fermement suspendu au milieu de l'air, soit que la terre soit mobile ou immobile,

Il faut de plus examiner avec soin qu'elle est la distance des étoiles fixes par rapport à la terre, que l'on prétend être communément de 19000. demi diametres du globe terrestre; & afin que notre philosophe en puisse juger plus aisément;

Je lui demande encore s'il est bien constant, que les étoiles que nous voyons soient aussi éloignées du globe de la terre que le supposent, se l'imaginent, ou le prétendent démontrer les mathématiciens; si l'atmosphere qui environne la terre n'est pas cause que les objets éloignez paroissent moins étendus, & semblent diminuer à proportion de la longueur de l'espace que l'objet doit parcourir pour fraper nos yeux; & si cet air très-pur, exemt de

vapeur, qui eſt au-deſſus de l'atmoſphere, & qui s'étend vers le ciel, diminuë abſolument la véritable grandeur des étoiles à cauſe de leur grand éloignement.

Certes, les lumieres des yeux & de l'entendement humain ſont bien obſcures quand nous nous en ſervons pour obſerver ce qui ſe paſſe dans le ciel, & pour reflèchir par de vaines ſpéculations ſur des choſes qui ſont hors de la portée de nos yeux & de notre intelligence : car quand nous nous ſervons de nos lumieres pour juger de la nature des choſes terreſtres, nous n'en avons que des notions très-foibles, & à l'égard des céleſtes, nous n'en avons preſqu'aucune, à l'exception du peu qu'il plaît au ſeigneur de nous communiquer du tréſor immenſe de ſa ſcience & de ſa ſageſſe.

Que fera-t'on ſi je joint à tout cela l'application ſinguliere que nous apportons à vouloir pénétrer par nos foibles lumieres, qui ne ſont à vrai dire, que ténébres, la nature des choſes céleſtes ?

Tous les novateurs que la curioſité porte à s'éclaircir ſur ces ſortes de

choſes, conviennent unanimement que le ſoleil eſt un corps tout de feu, ou ſi on veut un feu céleſte ; & cependant plus le ſommet des plus hautes montagnes approche du ſoleil ou les grandes plaines qui ſont au haut des montagnes, & qui ne ſont pas moins propres que les plaines vallées qui leur ſont inférieures à recevoir les reflexions des rayons du ſoleil, comme ſont par exemple les plaines décrites par nos voyageurs ſur le déclin des grandes montagnes d'Armenie ; le haut, dis-je, de ces montagnes & les plaines ſont d'autant plus couvertes de glace & de neige, qu'elles ſont dans un climat extrêmement chaud, pendant qu'il y a des lieux qui ſont d'autant plus chauds qu'ils ſont plus éloignez du feu du ſoleil : ce qui eſt tout-à-fait oppoſé à la nature du feu, qui nous échauffe d'avantage à meſure que nous en approchons de plus près.

Après cela que ces demi-ſçavans ſe glorifient avec emphaſe de leurs ſublimes connoiſſances, puiſqu'il leur eſt impoſſible, ni par l'abondance de leur ſçavoir, ni par la fécondité de leurs beaux diſcours, ni par les plus ſages

réflexions de leur philoſophie, de faire comprendre à un aveugle né, qui aura converſé pendant toute ſa vie familierement avec des ſçavans, la nature de la lumiere & des couleurs qui n'auront jamais frappé ſes yeux.

De plus, ſi ces nombreuſes étoiles fixées au haut des cieux ont l'immenſe étenduë que leur donnent les mathématiciens ; je ſuppoſerois volontiers avec la permiſſion des théologiens, pour ne rien avancer à l'avanture, la foibleſſe de l'intelligence humaine, ne pouvant rien démontrer là-deſſus de certain ; je ſuppoſerois, dis-je, que ces luiſantes régions étoilées pourroient être les propres & particulieres demeures des eſprits céleſtes, & quelles ſeront la retraite des corps céleſtes, quand les corps mortels & périſſables ſeront transformez en des corps céleſtes & immortels.

Je ſuppoſerois auſſi par conſéquent, s'il eſt permis de pouſſer au-delà ſes conjectures ſur des choſes environnées de toutes parts d'obſcurité & de ténébres, que ces grands corps de planetes ſoumiſes aux étoiles fixes les plus exaltées, ou cette ſi ample proviſion d'air épurée dans lequel ſe meuvent les

planetes, après l'embrasement universel les receptacles ténébreux des mauvais esprits dévouez aux tourmens éternels, ténébres les plus obscures, & presque celles des Egyptiens, dont l'obscurité ne finira point, quand la lumiere du soleil avec le débris du monde entier périront en même tems, quand toutes les planetes seront privées de la splendeur primitive des rayons du soleil; & quand il y aura un voile épais entre le lumineux séjour des bienheureux, & le ténébreux receptacle des reprouvez; ou enfin quand tout ce qu'il y a dans ce bas monde retombera dans les premieres ténébres qui couvroient le cahos avant la formation de l'univers.

Je supposerois encore ou j'espererois du moins que ces grands mondes des étoiles ne seroient point deserts, mais que des-à-présent ou à l'avenir ils seroient remplis du nombre infini des bienheureux; & qu'il n'y en a pas un si petit nombre dans ses habitacles fortunez, que le prétendent mal-à-propos ceux qui contre notre sentiment ou par une rigide jalousie en font le nombre très-petit.

Mais, oh mon Dieu ! Quelle peut-être la ſplendeur de ces bienheureuſes demeures ? Puiſque Moyſe deſcendant de la ſainte Montagne, après avoir enviſagé la ſuprême Majeſté à travers le nuage qui couvroit ſes yeux, avoit le viſage encore ſi brillant, que le peuple nombreux qui l'attendoit n'auroit jamais pû ſoutenir ſa vûë, s'il ne s'étoit couvert d'un voile ! Puiſque le viſage de ſaint Etienne, lorſqu'il diſoit qu'il voyoit les cieux ouverts, l'avoit ſi reſplandiſſant, qu'il paroiſſoit être à ſes ennemis même, celui d'un ange.

Et ſi le viſage de ceux qui aperçoivent tant ſoit peu les clartez céléſtes participent d'une ſplendeur ſi brillante, que peut-on penſer des ſentimens exceſſifs de joye & des incompréhenſibles illuminations, dont joüiront enfin les ames immortelles, quand elles ſeront reſplendiſſantes comme le ſoleil, & lorſque ſans l'interpoſition d'aucun nuage, aucune diminution de leur ſplendeur, elles gouteront à longs traits dans l'éternité des illuſtrations inconcevables ?

Certainement ces globes immenſes, luiſans & ſublimes que nous voyons de

nos yeux, ou que nous apercevons à la faveur des Telescopes, ainsi que ceux qui roulent dans cette immense étenduë d'air, qui ne connoit aucunes bornes, sont autant de monumens d'une magnificence inalterable, qui ravissent en admiration tous ceux qui contemplent les choses célestes, & les engagent necessairement à tourner toutes leurs pensées vers le ciel,

La fabrique même & la structure des moindres animaux & des reptiles, font voir tant d'élegance & d'artifice, ainsi que la belle construction de plusieurs autres ouvrages de la nature qui sont toujours sous nos yeux, & dont pour cette raison l'on ne fait pas un fort grand cas, & ausquelson ne fait d'ordinaire presque pas d'attention; la structure, dis-je, de tous ces ouvrages étant curieusement examinée, ne causera pas, sans doute, une mediocre admiration de la suprême puissance du Createur.

Que si l'on s'applique encore à développer & à illustrer quelques phénomenes obscurs; que quelqu'un de ces curieux scrutateurs de ces ouvrages

nous expliquent de nouveau, le principe & la ſource originelle du mouvement circulaire du ſang, dont nous devons avec juſtice faire honneur à Harvée notre compatriote, qui en a fait la premiere démonſtration, & qu'il nous diſe à quel premier moteur dans la nature, ce mouvement doit ſon origine.

Car j'ai vû de mes propres yeux, comme beaucoup d'autres, mais avec étonnement, & peut-être avec plus de ſurpriſe, que ſi j'avois vû les ſept merveilles du monde; j'ai vû, dis-je, le ſang des animaux ſe porter comme une eſpece de torrent par les arteres juſqu'aux extrémitez de leur corps, & revenir des extrémitez par les veines avec la même rapidité; mais je ne ſçai pas aſſurement ſi le premier élancement de ce ſang vient du cœur ou du cerveau.

Je ne ſçai pas mieux ſi le ſiege de notre ame ou ſon trône, ſont placez dans un endroit particulier du corps, ou ſi toute l'ame réſide dans le tout, ou ſi le tout réſide dans chaque partie, comme le prétendent les philoſophes.

Il n'eſt certes que trop évident au peu que nous avons de connoiſſance

des choſes naturelles, que le très-grand & très-puiſſant maître de la nature, auquel le plus ſage de tous les hommes ne ſçauroit jamais rendre un culte aſſez ample, & devant lequel il ne ſçauroit ſe proſterner avec aſſez d'humilité, a offuſqué les cauſes des choſes naturelles d'un ſi épais nuage, afin que tous nos raiſonnemens, ou plûtôt nos illuſions, faſſent bien plûtôt rire les gens qui ſont un peu plus prudens & plus ſenſez que les autres, qu'ils ne leur cauſent d'admiration.

Je prie enfin le Dieu tout-puiſſant, d'où émane ſans ceſſe comme d'une ſource intariſſable, tout ce qu'il y a de bon & d'heureux dans le monde, & de la grace & de la benediction duquel procede préalablement & continuellement tout ce que l'art de la medecine peut avoir de ſuccès, veüille bien favoriſer par ſa bonté infinie, tout ce que j'ai écrit avec ſincerité pour l'interêt & le bien public, qui doit ſans difficulté être préferé à toute autre choſe.

OBSERVATIONS

Sur quelques Maladies importantes.

IL m'eſt venu en penſée de joindre ici un petit nombre d'obſervations ſur la cure de quelques maladies conſiderables, qui ne déplairont peut-être pas au lecteur, & qui auront peut-être auſſi leur utilité. Si j'en rapporte peu, le lecteur y employera moins de tems, & ſes heures de loiſir ne feront que pour peu de tems mal employées à les lire.

Qu'il ſoit permis à d'autres d'offrir aux medecins un régal de leur profeſſion, garni d'un grand étalage d'obſervations, capable de raſſaſier pleinement l'apetit dévorant des goinfres litteraires; qu'il ſoit libre à d'autres qui ont le loiſir de s'occuper d'une maniere ſi louable, ou qui poſſedent chez eux-mêmes des tréſors immenſes d'érudition de publier des ouvrages plus étendus, ou bien à ceux auſquels il eſt auſſi facile d'exterminer les maladies

que de tuer les mouches, ou de conter des fables, d'en débiter de longs préceptes; un régal ſobre & philoſophique ſuffit préſententement à notre foibleſſe. Outre qu'un repas frugal convient, ſur-tout aux medecins qui prêchent la moderation en toutes choſes, & qui donnent toujours des regles temperées, quoique rigides & propres à conſerver la ſanté.

Je ne laiſſerai jamais échaper de ma memoire, ce que me dit un jour en converſation un célébre & ſçavant medecin, auquel je demandois ſérieuſement, pourquoi ayant beaucoup enrichi la medecine par ſes doctes écrits, & après avoir traité amplement de la cure de pluſieurs maladies conſiderables, & avec tout l'applaudiſſement poſſible, il n'avoit point parlé de celles de la tête? Cet habile homme me répondit avec ſa ſincerité ordinaire, qu'il n'avoit point parlé de ces maladies, parce qu'il n'avoit pas pû les guérir.

Pourquoi un habile medecin n'avoit point écrit des maladies de la tête.

Au reſte, ma penſée eſt qu'il faut laiſſer au jugement & à la déciſion des ſages de ſçavoir ſi la medecine eſt conjecturale, & en quelque façon incertaine, & s'il en a été ainſi dans tous

les ſiecles précedens : de ſçavoir encore ſi le très-ſage & ſuprême Directeur de toutes choſes a aſſujeti le genre humain miſerable, infirme, mauvais, & ſcelerat à tant de differentes maladies qui ſont quelquefois incurables, en punition des crimes que les hommes commettent ſi fréquemment par une licence effrénée, & ſans aucun égard pour ſes divins commandemens ?

Si l'humanité rend l'homme preſque neceſſairement ſujet à commettre des fautes plus ou moins grandes ; & ſi enfin la vérité des cauſes naturelles, & celles ſur-tout qui concernent la medecine, ſont toujours offuſquées par des ténébres impénétrables ?

Si les cures des maladies parfaites & conſommées, qui ne manquent jamais d'avoir leur effet, ſont rarement connuës ou ſeulement deſirées, à cauſe que les corps des malades ne ſont jamais dans une même ſituation, que milles diverſes circonſtances accompagnent les maladies, & que les differens âges rendent les hommes fort differens ? Tout cela me fait eſperer que le lecteur prendra en bonne part ma bonne volonté, & le deſir que j'ai de me rendre utile au public.

PREMIERE OBSERVATION.

De l'Epilepſie.

Une fille belle & bienfaite, âgée d'onze ans, d'un tempéramment ſanguin, fut travaillée de violens & longs accès d'épilepſie le 18. Decembre de l'année 1701. On me demanda mon avis, & je fus informé que depuis les ſix mois précedens, elle avoit regulierement eu deux fois par jour deux grands accès de ce mal qui duroient tant l'un que l'autre pendant deux heures, & la tourmentoient tellement par des agitations exceſſives, qu'il falloit que pluſieurs hommes lui tinſſent les mains & les pieds pour l'arrêter un peu dans ſes ſaillies, & afin d'empêcher qu'elle ne ſe fit des bleſſures fâcheuſes par ſes contorſions.

Outre ces grands accès & très-reguliers, elle en avoit dans les intervalles de legers, & qui paſſoient aiſément; toutes les fois, par exemple, qu'elle éternuoit, ou qu'un faux pas ſubit & imprévû lui faiſoit peur. Voici comme ſes grands accès lui prenoient. Elle tomboit d'abord à terre ou ſur ſon lit,

Deſcription de l'Epilepſie.

ſans mouvement & ſans ſentiment; & c'eſt pour cela qu'on appelle cette maladie mal caduc; après avoir reſté quelque tems ſans mouvement, elle ſouffroit de violentes contorſions dans tous ſes membres, elle fléchiſſoit ſouvent ſa tête endevant dans ſes convulſions, & elle la portoit enſuite ſi rapidement en arriere, qu'elle ſembloit vouloir heurter contre quelque choſe avec ſon occiput pour le briſer.

Ses yeux affreux ſe tournoient de tous côtez, après quoi elle rendoit l'écume par la bouche, triſte & horrible ſpectacle, & c'eſt avec raiſon qu'on appelle cette maladie ſacrée, parce que les anciens avoient coutume d'appeller ſacré tout ce qui entraîne avec ſoi quelqu'excès, témoin dans Virgile *auri ſacra fames*, l'avidité de l'or eſt extrême, ou bien à cauſe de la difficulté de ſa guériſon, que l'on ne croit pas pouvoir obtenir par des moyens humains, mais ſeulement par la puiſſance divine.

Pourquoi on l'appelle maladie ſacrée.

Quoique cette malade éternuât quelquefois, elle avoit pourtant toujours les narine ſéches & leurs conduits bouchez ne rendoient aucuns excremens, de ſorte que pendant tout le cours de

Deux ſymptômes extraordinaires dans cette maladie.

sa maladie. Les glandes du cerveau ne fournissoient à ces émonctoires aucunes mucositez qu'elle fut obligée d'essuyer. Les paumes de ses mains étoient pareillement très-séches à l'occasion d'un incendie interne dès le commencement de ses accès, & depuis on n'y remarqua pas la moindre humidité, comme l'effet d'une transpiration salubre.

Après plusieurs remedes qui lui avoient été administrez sans succès à la campagne, je lui ordonnai les poudres suivantes, dont elle prenoit l'une deux fois le jour dans une cuillerée de julep cephalique, dont elle bûvoit par-dessus à chaque fois trois cuillerées.

Prenez des vers terrestres préparez, une once; du crâne humain préparé, deux drachmes; du petit cardamone, deux scrupules; mêlez le tout, & faites-en une poudre très-fine, qui sera partagée en douze prises.

Prenez de l'eau de cerises noires & de celle de fleurs de tillot de chacune un demi-septier, de l'eau de pivoine composée, deux onces; de la teinture de castoreum, deux drachmes; du sirop de pivoine composé, deux onces; mêlez le tout pour un julep.

Mais parce que cette quantité de poudre lui causoit des nausées, pardessus chaque dose on lui donnoit trente gouttes d'élixir de proprieté mêlées avec un peu de sucre. Pour les personnes d'un goût délicat on peut changer le remede, ou du moins le rendre moins dégoutant, par quelques gouttes d'huile de noix muscade mêlées avec le sucre ajoutées à la poudre précedente, ou bien l'ambre gris mêlé avec le sucre; au moyen de cette addition je ne sçaurois dire si le remede sera meilleur ou moins efficace.

Le second jour que la malade prit ces poudres les deux accès furent réduits à un seul.

Le quatriéme jour elle commença à se touver fort échauffée, & à se plaindre d'un peu de fievre ; ce qui me porta à lui faire tirer sept onces de sang de la cephalique du bras droit, qui fit aussi-tôt diminuer la grande ferveur de son sang, & ses accès épileptiques furent arrêtez huit jours après la premiere prise des poudres. Or la chaleur fébrile que la malade avoit ressentie sembloit marquer la maturation de l'humeur morbifique dans les ven-

tricules anterieurs du cerveau, ou au-devant de la tête, qui ſe diſpoſoit à l'évacuation.

Car ſur la fin de la premiere ſemaine il parut à cette malade deux ſignes très-ſalubres; 1°. Les conduits émonctoires du nez qui étoient depuis long-tems bouchez s'ouvrirent ſi bien qu'il en ſortit en peu de tems environ une demie livre de mucoſitez purulentes mêlées de ſang, comme ſi un abcès ouvert dans la tête s'étoit choiſi cette iſſuë.

En ſecond lieu les paumes de ſes mains qui avoient depuis ſa maladie toujours été fort ſeches, ſe trouverent moëttes au toucher, & enduites d'une humidité ſalubre; ce qui fut cauſe que ſes éternumens ne lui cauſoient plus d'accès épileptiques; la bouffiſſure de ſon viſage ſe diſſipa, & elle n'eut plus les craintes qu'elle avoit auparavant des moindres choſes.

Je conſeillai à la malade de perſeverer pendant quelque tems dans l'uſage de ces poudres, & qu'elle les réiterât enſuite de trois en trois jours aux approches du commencement, & des pleines Lunes, & qu'on lui appliquât des

des cauteres au-deſſous de ſes deux cuiſſes. Depuis ce tems-là elle ne fut attaquée d'aucun accès Epileptique.

SECONDE OBSERVATION.

De la Paraliſie.

LA femme d'un Officier d'armée âgée de près de quarante ans, au commencement du mois de Mars de l'année 1693. pendant une très-forte gelée, fut attaquée d'une Paraliſie ſi générale de tous ſes membres, qu'elle ne pouvoit ſeulement pas fléchir le petit doigt pour ſe relever, enſorte qu'elle étoit couchée ſur le dos dans l'impuiſſance de mouvoir aucune partie de ſon corps à l'exception de ſa tête, dont toutes les fonctions étoient libres, & cette Dame parloit de tout d'un fort bon ſens.

Paraliſie générale, à l'exception de la tête.

Cette Paraliſie fut univerſelle & preſque apoplectique, tous les nerfs qui partent de la moëlle de l'épine, & qui ſe diſtribuent à tous les membres, étant dans le relâchement, pendant que ceux qui partent de la moëlle allongée, & qui ſe diſtribuent aux organes qui ſer-

La cauſe de cette maladie.

vent aux fonctions de la tête, étoient exemts de tout mal. Cette espece de Paralisie est très-rare, puisque les nerfs qui servent à ces fonctions se trouvent interessez dans l'hemiplegie, quoique la maladie n'attaque qu'un seul côté du corps.

Sa cure.

Je soulageai cette malade avec l'aide du Seigneur, par ce peu de remedes, de maniere qu'en peu de jours elle fut en état de se servir un peu de ses doigts pour manger, & en arrivant chez elle le dixiéme jour je la vis marcher dans sa chambre, n'étant que légerement soutenuë par sa servante avant que je passasse en Flandre.

† Prenez de la terebentine de Chio, trois drachmes; dissolvez la dans un jaune d'œuf frais, mêlez-y ensuite une once de sirop de stocchas, & quatre onces d'eau de lait alexitere. Melez le tout pour une potion.

Prenez du castoreum quinze grains; de la conserve de fleurs de sauge deux drachmes; du sirop de pivoine composé, ce qu'il en faut pour former un bol.

La malade prit la potion terebentinée quatre matins de suite, & afin que

ſon eſtomac ne s'en dégoûtât pas, elle prenoit le bol toutes les nuits.

Il faut obſerver que quand elle eut pris quelques-unes de ces potions elle aſſuroit d'avoir ſenti comme un vent douloureux, qui étoit ſans doute la cauſe prochaine de la maladie, quelque choſe qu'on diſe de l'humeur qui coule dans les nerfs, elle avoit, dis-je, ſenti cette humeur ſe porter impetueuſement des vertebres ſuperieures de l'épine vers les inferieures, comme ſi on l'y avoit chaſſé avec un baton, & qu'à meſure que ce vent deſcendoit de l'épine la répetion d'une potion terebenthinée le faiſant deſcendre de plus en plus, ſa paraliſie diminuoit auſſi à proportion, & que ſes forces ſe rétabliſſoient.

Il eſt encore à remarquer que la térebenthine doit être miſe au nombre des meilleurs remedes carminatifs, parce qu'elle eſt très-efficace pour diſſiper les vents en quelque endroit du corps qu'ils ſoient enfermez, & que par ſa qualité ſubtile & très-penetrante elle s'ouvre l'entrée plus aiſément dans les routes impraticables des humeurs que pour faciliter leur retour.

Je lui fis prendre juſqu'à ſix drachmes, & même une once de terebenthine de Veniſe, comme faiſoient auſſi les Anciens pour l'ordinaire pareillement en boiſſon, non-ſeulement pour la Paraliſie, mais auſſi pour la goutte & le rhumatiſme avec beaucoup de ſuccès : mais dans la derniere maladie deux ou trois ſaignées doivent préceder ce remede.

Cette vertu carminative de la terebenthine fait auſſi avec raiſon que l'on eſtime tellement le baume de ſoufre terebenthiné dans le traitement de la Paraliſie, que les Médecins dans les Hôpitaux en font un très-grand cas ; quoique la petite doſe qu'ils en donnent de douze goutes ne puiſſe pas produire de grands effets.

L'eſprit même de terebenthine qui ſert à faire le beaume, étant doué d'une vertu ſubtile & fugitive, & paſſant très-promptement de l'eſtomac dans les inteſtins, n'eſt pas en état de faire une ſi forte & ſi longue impreſſion ſur la tunique nerveuſe de l'eſtomac, & par conſequent ſur les nerfs qui partent de l'épine, que la vertu adherente, permanente, & balſamique, de la tereben-

thine, qui doit agir plus puissament & avec plus d'efficace.

Mais il est plus aisé d'assurer qu'il n'est même facile de le dire, que les vents qui roulent par tout le corps sont la cause prochaine & immediate, tant de toutes les douleurs qui tourmentent les malades, que de cette maladie douce & insensible, plus connuë par la stupeur que par la douleur.

S'il faut attribuer aux vents cette maladie.

La theorie des vents qui vaguent & courent par tout le corps nous paroît aussi cachée & aussi inconnuë que nous l'est la connoissance de leur nature turbulente, quand ils semblent combattre dans l'air avec un grand bruit & des tonneres effrayans, leur nature, dis-je, a jusqu'à present assez vainement exercé la speculative narration des Philosophes.

Certainement quelles que soient les tempêtes & les agitations que les vents excitent en s'élevant depuis la terre jusqu'au ciel, ainsi que les tremblemens de terres qu'excitent ceux qui sont enfermez dans ses entrailles, les vents engendrez dans le corps humain n'y causent pas des tranchées, des douleurs, & des convulsions moins considerables.

Les terribles effets des vents.

TROISIE'ME OBSERVATION.

Du Diabetes.

Le diabetes précedé en cette occasion d'une suppression d'urine.

UN riche Marchand âgé de 77. ans fut atteint au mois de Decembre 1701. pendant cinq jours d'une totale supression d'urine, ensorte qu'il n'en rendit pas une seule goute pendant tout ce tems-là.

Le dixiéme du même mois après les remedes géneraux & divers médicamens tentez, tant par moi que par un habile Médecin, nous lui fîmes appliquer sur le nombril le cataplâme suivant.

Prenez du savon noir, six drachmes; du meilleur safran, demi scrupule; du sel de succin, quinze grains. Mêlez le tout pour un cataplâme.

Le jour suivant les obstacles qui s'opposoient à l'issuë des urines furent forcez, & il lui survint pour ainsi dire, un déluge d'urine, de sorte que dès le soir j'ordonnai que l'on ôtât le cataplâme, & je craignis pour ce vieillard qu'il ne lui arrivât une maladie toute opposée à la précedente, sçavoir le Diabetes.

Le neuviéme jour je n'en eus aucun doute, le malade ayant tous les signes univoques de cette maladie, qui sont un flux démesuré d'urine, continuant presque sans intermission, une soif insuportable, comme s'il avoit été mordu d'un serpent nommé Dypsas qui cause cet accident. La boisson la plus abondante ne répond point à ce que l'on rend d'urine, & il n'y a pas un malade attaqué de cette maladie, qui souffre qu'on l'empêche le moins du monde de boire ou d'uriner.

La description du diabetes.

J'étois bien persuadé de la nature de la maladie sans gouter de l'urine du malade, comme il y en a quelques-uns qui en la goutant croyent y trouver la douceur du miel.

Ç'auroit été ici une belle occasion de gouter des excremens de ce malade à un disciple de Penocrates, ou à Xenocrates lui-même s'il avoit été vivant; car ce fameux Médecin ne donnoit aucun médicament à ses malades, qu'il ne tirât du magazin des urines & des excremens. On prétend qu'il goûtoit les urines les plus puantes, & les excremens les plus empestez de tous ses malades pour mieux juger de leurs ma-

Xenocrates guérissoit toutes les maladies en se servant des matieres fécales & des urines.

ladies, & pour en faire plus juſtement ſon pronoſtic, il les choiſiſſoit ſur ſon fumier, où il les tiroit de ſa réſerve de pharmacie qui étoit la même choſe.

Ce malade dont il s'agit, quoiqu'âgé, avoit été juſqu'alors d'une conſtitution charnuë, forte & robuſte; mais cette maladie fondit bien-tôt ſes muſcles, & mit toutes ſes chairs en colliquation; enſorte qu'au quinziéme du même mois, de ventru qu'il avoit été auparavant il étoit tout décharné, & de corpulent qu'on l'avoit vû, il n'avoit plus que la peau ſur les os; parce que tous les ſucs de ſon corps couloient à la maniere d'un torrent par les canaux urinaires, qui étoient ouverts & dilatez à l'excez.

Ses enfans, ſes amis, & tous ſes parens s'étant donc aſſemblez, comme pour dire adieu à un malade que l'on croyoit déploré; après lui avoir inutilement adminiſtré les confortans, les theriacaux, & tous les autres remedes dont on s'étoit pû aviſer, il me vint en penſée que ce flux d'urine immoderé pouvoit être une eſpece de diarrhée, ou un flux des meats urinaires, comme eſt une autre eſpece de diarrhée

Le diabetes doit être enviſagé comme une diarrhée des meats urinaires.

propre aux inteſtins, qui ſe décharge avec impetuoſité par le ventre, & qui produit une ſemblable colliquation de toutes les chairs.

Dans l'état extrêmement triſte où étoit ce bon vieillard, je crus pouvoir encore éprouver l'uſage innocent de la rubarbe, qui convient auſſi-bien aux vieillards qu'aux enfans, m'imaginant qu'il ne conviendroit peut-être pas moins à ſon flux d'urine qu'au flux inteſtinal : en effet ces deux maladies ne paroiſſoient pas fort diſſemblables, à l'exception du ſiege local, la diarrhée étant le diabetes du ventre, & le diabetes la diarrhée des reins.

Voici ce que je conſeillai du conſentement du Médecin mon aſſocié.

Prenez de la rubarbe choiſie coupée en lames une demie once ; du ſantal blanc & citrin, de chacun une drachme ; du petit cardamome, une demie drachme ; faites infuſer le tout ſur un petit feu dans un vaiſſeau bien fermé avec une chopine de vin de Canarie.

Après avoir paſſé ce vin, le malade en prit ſix cuillerées le jour ſuivant à ſix heures du matin, qui étoit le 16.

Decembre, & il réïteroit la même dose à dix heures avant midi. A l'égard de l'effet de ce remede, il est certain que ce vieillard si languissant qui rendoit sans cesse un ruisseau d'urine, ne fut point incommodé dès ce jour là depuis midi jusqu'à dix heures du soir, & n'eut ensuite aucune envie d'uriner démesurée, sa soif fut bien-tôt calmée, & ayant réïteré la même boisson trois ou quatre matins il se trouva parfaitement guéri de cette facheuse maladie.

Des eaux de Bristol.

Les moins éclairez sçavent les grands avantages qu'on peut tirer dans la cure de cette maladie des eaux de Bristol, & la juste réputations qu'elles se sont acquises d'ailleurs pour la guérison de plusieurs autres maladies de langueur, & pour des foiblesses indépendantes des reins. Les infirmes d'habitude en sont fortifiez, & elles apaisent mieux & plus promptement que toute autre boisson la soif causée par le Diabetes : mais toutes sortes d'eaux minerales me paroissent plus propres aux jeunes gens qu'aux vieillards, & sur-tout aux décrepites ; & je suis encore persuadé que le vin de Bourdeaux ou d'une pareille qualité seroit plus

Le vin rouge est plus convenable vieillards.

convenable aux flux de vieillards, & plus salutaire, que toutes les eaux médicamenteuses & minerales.

QUATRIE'ME OBSERVATION.

D'une plaie au poulmon très-singuliere.

UN Capitaine âgé d'enuiron quarante ans, qui demeuroit à Westmenster, fut blessé dans un combat singulier d'un coup d'épée qu'il reçût de près au travers de la poitrine, & au-dessous de la mamelle gauche au commencement du mois de Fevrier de l'année précedente.

Le blessé se mit entre les mains de deux Chirurgiens très-habiles qui réunirent la plaie en peu de tems, mais prématurément; car bien-tôt après lorsque toutes choses paroissoient tranquilles, il survint au blessé un accident imprévû; ensorte qu'un abcès s'étant rompu dans la poitrine, le malade vomit une grande quantité de pus mêlé de sang.

Ayant été mandé sept semaines après sa blessure, je le trouvai enfoncé dans son lit, quoiqu'il eut le pouls fort &

bien regulier, la voix ſonore, & le viſage aſſez ſemblable à celui des ſains. Je lui demandai d'abord pourquoi il ne ſe levoit pas de tems en tems de ſon lit dans la journée, puiſqu'il n'avoit point de fievre, & que ſa plaie ne paroiſſoit pas l'obliger à garder le lit? Il me répondit qu'il ne manquoit pas de forces ni de volonté pour ſe lever, mais que toutes les fois qu'il ſe levoit ſur ſon lit, ſoit pour s'habiller ou pour manger, il étoit auſſi-tôt ſurpris d'une toux ſi violente qu'il lui étoit impoſſible d'en ſoutenir la fatigue. Il en fit l'épreuve devant moi en ſe levant ſubitement ſur ſon lit, & il lui arriva le violent accès de toux, qui lui duroit ordinairement une heure entiere.

Durant cet accès il rendoit peu à peu une livre de pituite purulente; & cette évacuation ſe réiteroit comme diſoit ce malade, toutes les fois que l'accès arrivoit; & entre les évacuations de cette pituite il s'y mêloit quelques raies de ſang par la violence de la toux, & ils ſentoit de tems en tems de la douleur à l'endroit de ſa plaie.

Conjecture ſur la cauſe de ce ſymptôme.

En voyant ces choſes je m'imaginois que l'extrêmité du lobe du poulmon

étoit adherente au diaphragme à l'occasion de quelque ſanie de l'ulcere, ou de quelque ſang épaiſſi, ou de quelque pituite mucilagineuſe qui avoient acquis une qualité aglutinante par l'uſage précipité ou exceſſif des narcotiques & des aſtringens : car quand il étoit couché ſur le dos dans ſon lit, il ne ſouffroit point, & ne ſe ſentoit les poulmons preſſez d'aucun poids incommode, au lieu que dès qu'il s'élevoit dans ſon lit, ſon poulmon privé de ſon mouvement libre & attiré en bas, étoit opprimé par un fardeau qui lui étoit à charge contre l'ordre naturel. Cette adherence extraordinaire de parties, pouvoit être cauſée par l'abcès, & demander des remedes attenuans oppoſez aux narcotiques.

Et remarquant auſſi-tôt que ni les balſamiques, ni les pectoraux, ni les ſpiritueux ne pouvoient point ôter la cauſe de tous ces accidens, & voyant une ſi grande quantité de pituite évacuée par la toux, je lui preſcrivis la diete déſiccative qui ſuit, avertiſſant le bleſſé que s'il y avoit quelque choſe à eſperer des Médicamens pour ſon ſoulagement, c'étoit aſſurement de l'uſa-

ge continué pendant le tems de la tiſanne que je lui propoſois qu'il devoit l'attendre.

Prenez de la rapure de bois de gayac, une demie livre; de la ſalſepareille fenduë & coupée quatre onces; de l'eſquine coupée par lames, deux onces, des ſantaux blanc & citrin, de chacun demie once; faites infuſer le tout dans ſix pintes d'eau, pendant quinze heures, puis faites le bouillir dans un vaiſſeau double à petit feu, juſqu'à diminution du tiers, y ajoutant pendant la cuiſſon des grand raiſins paſſés inciſez, quatre onces; & ſur la fin deux onces de regliſſe; coulez la décoction, & laiſſez tomber ſes feces. Que le malade en boive deux pintes par jour, & même un peu plus.

L'effet de cette tiſanne fut que peu de jour après le malade ſe levoit de ſon lit, n'étouffoit plus, & étoit quinze jours après parfaitement rétabli en état de ſe promener dans ſon jardin : cependant il perſiſta pendant quelque tems par mon conſeil dans l'uſage de la tiſanne pour éviter la récidive.

CINQUIE'ME OBSERVATION.

Des vers qui causent la petite verole.

Le fils aîné d'une veuve âgé d'onze ans fut attaqué au mois de Juin du penultiéme Eté de la petite verole. Aux premieres visites que je lui rendis sa fievre étoit très-aiguë, son pouls fort élevé & ondoyant, il avoit de fréquentes nausées, & respiroit avec peine; il ne se plaignoit néanmoins d'aucune douleur particuliere quand on l'interrogeoit, à cause d'un profond assoupissement qui tenoit sa tête embarassée jusqu'au point de ne pouvoir presque parler, & de ne point connoître ceux qui étoient auprès de lui.

Il commençoit à paroître à son visage des pustules en petit nombre, mais après l'operation d'un doux vomitif, mais très-sûr, qui étoit l'ipecacuana, tout alla mieux, la fievre diminua considerablement le lendemain matin, il n'avoit plus de peine à respirer, & tous les autres accidens furent calmez; de maniere que les pustules benignes & assez distinctes poussoient au dehors sans danger.

Le douziéme jour de sa maladie il étoit quitte de la fievre secondaire, & il sembloit être absolument hors de danger; si bien que j'avertis sa mere qu'avant quatre jours ma presence ne seroit plus necessaire, s'il n'arrivoit dans cet intervalle quelque accident imprévû qui m'arrétât. Faisant donc treve à tout autre remede je lui ordonnai seulement de prendre deux fois le jour un petit verre de vin de Canarie tiede.

Mais le quinziéme jour on vint chez moi à la hâte me prier instament de venir voir sans differér ce petit malade qui se mouroit.

A mon arrivée je le trouvai avec une fievre très-aiguë, un pouls ondoyant & fourmillant, la respiration difficile, & tourmenté de si vives tranchées qu'il faisoit des cris perçans. De plus il avoit rendu deux vers ronds vivans, que le vin qu'il avoit pris avoit troublez l'un par le vomissement, l'autre par le siege; ce qui me faisoit juger qu'il pouvoit y en avoir d'autres qui donnoient lieu à ces facheux accidens. Je lui prescrivis d'abord du sel admirable de Glauber, & du sel purgatif amer, de chacun trois drachmes dissoute

dissoute dans six onces d'eau de fontaine tiedie pour prendre sans délai. De plus une drachme d'huile de noix muscade tirée par expression, pour appliquer sur le nombril en forme de cataplâme.

Quand je revins le lendemain je trouvai la tempête tout calmée, & la tranquilité rétablie par tout. La fievre cessée, les tranchées appaisées; le pouls au naturel, & la respiration facile. Enfin j'appris de sa nourrice qu'il avoit rendu par les selles, qui avoient été fort abondantes, une espece de peloton d'une infinité de petits vermisseaux.

Et pour prévenir le retour de pareils accidens que pourroient exciter d'autres vers, & parce que le tems propre à la purgation approchoit, je lui ordonnai le bol suivant pour le soir, & pour le lendemain matin une potion purgative que l'on réitereroit de trois en trois jours jusqu'à cinq fois.

Prenez de la semence d'hypericam, un scrupule; du *semen contra*, & de l'agaric trochisqué, de chacun demi scrupule; du sirop d'absinthe ce qu'il en faut; formez-en un bol.

Prenez de la rubarbe choisie, & du

meilleur agaric, de chacun deux ſcrupules des follicules de ſenné mondées, une drachme; des ſemences d'hypericam, une demie drachme, des feuilles de Thim & de ſarriete ſeches, de chacunes une pincée; du tartre blanc crud, deux ſcrupules; faites infuſer & bouillir tout cela dans trois onces d'eau de fontaine, puis ajoutez à la couleur de la manne & du ſel admirable de Glauber, de chacun trois drachmes. Mêlez le tout pour une potion.

La premiere purgation lui fit rendre douze vers morts, la ſeconde dix, la troiſiéme quinze, la quatriéme onze, & la cinquiéme ſix; tous ronds, blanchâtres, & morts, & la plûpart longs de neuf pouces, outre cette pepiniere de petits vers naiſſans qui avoient encore à peine la forme de vers que la premiere purgation lui fit rendre.

Entre les purgations j'accordois des treves à ces ennemis, & je ne faiſois prendre au malade aucuns antivermineux, mais ſeulement quatre cuillerées du même vin de Canarie, dont il avoit déja uſé, tant pour rétablir ſes forces que pour s'oppoſer à la pourriture, & cela deux fois le jour.

Je lui conſeillai enfin étant bien guéri d'aller prendre l'air de la campagne pour ſe rétablir, & qu'après quinze jours d'intervale, il uſât de l'électuaire ſuivant enduit autour d'un petit bâton de régliſſe qu'il ſucceroit juſqu'à ce qu'il l'eut tout avalé.

Prenez du *ſemen contra* entier une une once ; du miel demie livre, mêlez l'un & l'autre pour l'uſage.

Tous ces remedes le rétablirent en ſanté pour la ſeconde fois, & il fut depuis exemt de toute vermine.

Mais comme le ſel purgatif amer, & le ſel admirable ont donné des preuves de leurs vertus ſalutaires dans la cure de cette maladie, & comme on en fait à preſent parmi nous, & avec raiſon, un fréquent uſage ; & que le premier de ſes ſels eſt communément crud le vrai & naturel ſel tiré des eaux minerales purgatives, on ne feindra point, comme je crois, d'en continuer l'uſage, ſi l'on eſt ſur-tout perſuadé que ce ſel général eſt le ſel gemme, foſſile ou marin cuit, criſtalliſé, ou évaporé juſqu'à ſiccité ; quoique le ſel que nous appellons commun ou marin que nous mêlons avec nos alimens ſoit le ſel foſ-

Ce que c'eſt que le ſel purgatif & amer.

ſile diſſout dans l'eau de la mer purifié & évaporé.

Ou bien ce ſel purgatif ſe fait autrement du ſel foſſile ou marin pareillement diſſout, en y joignant pendant qu'il ſe coagule quelque huile chimique, comme d'abſinthe ou d'autre ſemblable : car comme il y a differentes manieres d'operer, ce ſel qu'on nomme purgatif, a auſſi differens goûts, ſelon le plus ou le moins d'adreſſe ou d'habileté des ouvriers ; & je n'ai jamais pû me perſuader depuis le premier uſage de ce ſel vulgaire, que ce pût être autre choſe qu'un ſel de ſaumur artiſtement préparé, puiſqu'une ſi grande quantité de ce ſel qu'on regarde comme le mineral des eaux purgatives, ſe trouve par tout à un très-vil prix, & qu'une ſi petite quantité de ce même ſel ſe tire par la diſtilation des eaux purgatives.

Et quoique les curieux conçoivent aiſément, & ne doutent pas même, que le nitre, l'alun, le vitriol, & beaucoup d'autres ſels ſe tirent de l'analiſe exacte des eaux minerales que la diſtillation leur fournit, cependant il eſt difficile de concevoir que leur principe ſalin, ou la cauſe de leur ſalure ſoit autre choſe que le ſel foſſile enfermé dans les en-

trailles de la terre, dont les ruiſſeaux de ces eaux parcourent les minieres avant que leurs ſources nous ſoient connuës.

Et certainement les eaux minerales à leur ſource ſont plus ſalées, & ſont alors pour ainſi dire, une veritable ſaumure, étant d'abord raſaſiées du ſel dont on a parlé, juſqu'à ce qu'ayant traverſé les terres où elles ſont ſerrées, elles s'adouciſſent de plus en plus dans cette traverſe, de la même maniere que les eaux même de la mer ſe rendent douces en circulant au travers des terres, ſelon la loi de circulation établie dans la nature, de telle ſorte que le ſel marin devient foſſile en traverſant la terre & le ſel foſſile devient marin dans la mer.

De plus, ces eaux minerales purgatives qui donnent ſi peu de ſel dans la diſtillation, & ſont néanmoins auſſi purgatives que celles qui en fourniſſent d'avantage, comme ſont nos eaux Depſum & de Richemond, qui ſont ſituées dans un très-bon air, peuvent à mon avis, contenir un mauvais ſel.

D'où vient la ſalure de la mer.

Enfin la ſalure de tout l'Ocean ne peut proceder de que pluſieurs mines de ce ſel foſſile répanduës de toutes parts dans le vaſte fond des mers.

SIXIE'ME OBSERVATION.

De l'Esquinancie.

La femme d'un grand ſeigneur fut attaquée d'une eſquinancie, qui tenoit en phlogoſe les muſcles interieures du larinx & du pharinx ; la tumeur interieure ne lui permettoit d'avaler qu'avec beaucoup de peine, & ſa bouche étoit remplie d'un phlegme épais & écumeux.

Je fus mandé le matin, & après l'avoir fait ſeigner d'abord, on lui donna preſqu'auſſi-tôt un lavement émollient. Après l'avoir rendu, la malade prit d'heure en heure une cuillerée du looch ſuivant.

Il faut obſerver que s'il arrivoit que cette humeur augmentât au-dedans, & ôtât à la malade toute liberté d'avaler, j'avois ordonné qu'on lui appliquât une ou deux ventouſes ſéches derriere le cou, pour retirer en arriere les muſcles gonflez qui comprimoient le larinx & l'œſophage, & pendant ce tems-là, faciliter l'entrée aux remedes & aux alimens.

Prenez de l'huile d'amandes douces, nouvellement tirée, & des fleurs de soufre de chacun une once ; du cristal de tartre pulverisé, deux drachmes ; du sirop de guimauve, trois onces ; de l'huile de noix muscade distillée, quatre gouttes ; du sucre candi, deux drachmes ; mêlez tout cela pour un looch.

L'effet de ce remede très-commun, qui purge doucement les premieres voyes sans troubler tout le corps, & qui vuide le ventre pendant que le phlegmon subsiste ; l'effet, dis-je, de ce remede fut tel, que visitant de nouveau cette dame le lendemain je la trouvai parfaitement guérie de son esquinancie, & l'ayant purgée deux jours après, elle n'eut pas besoin d'autres remedes.

Au reste, plusieurs malades de cette maladie, m'ont constamment assuré plus d'une fois, qu'à chaque cuillerée qu'ils avaloient de ce looch, le gonflement de leur esquinancie diminuoit sensiblement & se dissipoit en fort peu de tems.

Et il est très-certain que le soufre vif ou sublimé en fleurs, est capable de produire de très-bons effets dans le traitement de ces sortes de tumeurs.

aussi bien que des hemorroïdes & d'autres semblables tumeurs phlegmoneuses. Il faut seulement observer de faire préceder les remedes généraux, rendre les corps fluides & exemts de constipation, pour favoriser le succès de ce remede.

Précaution à prendre dans l'usage du soufre.

SEPTIE'ME OBSERVATION.

Des petites Veroles irrégulieres ou jointes à la Rougeole.

Comme j'ai beaucoup insisté dans le petit traité précedent, sur le préjudice que peut apporter aux enfans & mêmes aux adultes l'usage des médicamens chauds, comme sont la theriaque d'Andromachus, le mithridat, & d'autres semblables, je rapporterai ici une preuve bien déplorable des veritez que j'ai avancées sur cet article, afin que l'autorité d'un si grand exemple puisse du moins empêcher les autres de tomber dans un pareil malheur.

L'exemple de la Reine d'Angleterre.

Quand on me fit l'honneur de m'appeller au service de notre très-digne Roi précedent, notre très-excellente Reine précedente que je crois posseder

actuellement

actuellement dans le ciel une couronne immortelle, en me parlant de la ſanté des grands Monarques, me dit au ſujet de ſa propre perſonne; que lorſqu'elle ſe portoit mal ou qu'elle ſe ſentoit quelque preſſentiment de fiévre, elle avoit coutume, par le conſeil du célébre Louver, de prendre en ſe couchant une aſſez bonne doſe de thériaque pour s'exciter la ſueur.

J'eus l'honneur de lui dire en ce tems-là, qui étoit environ deux ans avant qu'elle fut attaquée de cette terrible petite verole, qui fut ſa derniere maladie; j'eus, dis-je, l'honneur de lui dire : Madame, quoique j'aye une ſinguliere vénération, pour la memoire de feu M. Louver, je prens la liberté de dire à Votre Majeſté, qu'un remede auſſi chaud la réduiroit à l'extrêmité ſi elle en uſoit de même dans une fiévre permanente & continuë : car je n'ai jamais vû, continuai-je, de fiévres plus mauvaiſes & plus promptement ſuivies d'un délire des plus furieux que celles dont les malades avoient malheureuſement pris dès le commencement la theriaque, le mithridat, & d'autres confections très-chaudes; &

L'usage de la Theriaque quelquefois très-pernicieux

que ces pernicieux effets arrivoient plûtôt encore à ceux qui étoient d'un tempéramment chaud & sanguin; tempéramment au reste qui n'est pas celui de votre famille Royale. Je persistai encore à dire à sa Majesté, que Galien qui avoit fait un livre exprès à la loüange de la theriaque, n'avoit jamais approuvé son usage dans la cure des fiévres ardentes, mais bien dans les maladies chroniques & venimeuses.

Mais toutes mes représentations furent oubliées, & à la premiere insulte de la petite verole, la memoire du procedé de M. Louver se trouva si fortement imprimé dans l'esprit de la Reine, que sa Majesté voulut dès le soir même prendre la dose ordinaire; & n'ayant point sué, comme elle avoit coutume après une seule prise, elle en prit dès le lendemain matin une double dose avant d'avoir consulté ses medecins.

Ce fut ainsi que le suprême ordonnateur de toutes choses jugea à propos d'enlever subitement au ciel une princesse dont son peuple n'étoit pas digne. Jamais la perte d'aucune personne n'a fait répandre tant de larmes,

causé de si veritables regrets, non plus qu'un deüil si lugubre & si general. Car ce ne fut pas seulement la perte de la Reine si digne d'être pleurée qui causa un deüil, mais encore le ravage & la ruine de tout le Royaume, qui paroissoit alors très-prochaine.

Au surplus, cette douleur si amere que la memoire d'un si grand malheur me rappelle sans cesse, reçoit quelque diminution à mon égard, en ce que j'avois averti des écueils contre lesquels on a fait nauffrage, & que j'en prévenois le danger futur.

Et parce que quelques fautes qui ont été faites en cette occasion funeste par des docteurs fort éloignez, & par ceux sur-tout dont la demeure est au-delà de la mer, ont été injustement publiées, tant par rapport aux medecins qu'à la maladie; je n'hesiterai pas pour en mieux faire connoître la verité de rapporter de certaines choses que l'on ne doit pas passer sous silence.

L'histoire de la maladie.

La petite verole qui fit périr la Reine étoit des plus malignes & des plus pernicieuses, étant accompagnée de la rougeole, d'un éresipele au visage, de taches pourprées, & d'un crachement

de sang. Et comme je remarquois en ce tems-là, qu'entre les plus fameux medecins, les uns soutenoient que c'étoit la petite verole & d'autres la rougeole, j'assurois en mon particulier que les deux maladies se trouvoient egalement jointes, & que la violence de l'une & de l'autre étoit également unie dans cette maladie, comme je l'avois observé plus d'une fois. Ce qui n'ayant jamais été écrit par aucun auteur que je sçache, ni peut-être observé par aucun medecin, m'obtiendra plus aisément l'excuse que je demande d'avoir fait cette digression.

Je pourrois beaucoup m'étendre sur l'histoire de cette petite verole, qui étoit presque d'une nature pestilente, mais que l'on peut bien croire avoir été renduë telle par le mauvais usage de la thériaque; cependant je serai fort court dans ce que j'en vais dire.

Le troisiéme jour de la maladie les taches commencerent à paroître avec une toux très-incommode; & elles se montroient d'une maniere que les medecins doutoient si ce seroit la petite verole ou la rougeole. Le quatriéme jour les pustules de la petite verole

bien caracterisée, parurent au visage & partout le corps.

Le sixiéme jour au matin les pustules de la petite verole se convertirent sur toute la poitrine en marques rouges de rougeole plus étenduës; & l'éresipele nommé rose gonfla tout le visage, & prit la place des premieres pustules. Le soir du même jour des tâches pourprées plus larges & plus rondes parurent au front, au-dessus des sourcils, & aux tempes. Mais comme ces taches que j'avois prédit devoir arriver bientôt, ne passoient pas pour pourprées, mais pour sphacelées dans le sentiment d'un célébre medecin; le matin du jour suivant, qui étoit le septiéme, on fit ouvrir à un fameux chirurgien avec sa lancette quelques-unes de ces pustules dans le tems que l'on consultoit, & le sang qui en sortit fit voir que c'étoit de vraies tâches pourprées.

Pendant la nuit qui précedoit le septiéme jour, que je passai la nuit auprès de la malade, elle eût beaucoup de peine à respirer, & bien-tôt après un crachement de sang abondant. L'urine sanglante suivit ce crachement; le septiéme jour, le huitiéme jour les taches

larges de la rougeole ſubſiſtoient ſur toute la poitrine, mais ſur les extrêmitez inferieures les puſtules de la petite verole s'évanoüirent de tous les endroits où elles s'étoient montrées, & il ne reſta à leur place que des taches rondes & très-écarlates de même grandeur, dont la ſurface étoit brune ſans élevation, comme ſont d'ordinaire les taches de peſtilence.

Pour lors j'aperçus une grande puſtule ſur la région du cœur remplie de pus, entourée d'un large cercle brun en maniere d'antrax, & l'on trouva beaucoup de ſang extravaſé ſous cette puſtule quand on fit l'ouverture du corps. Enfin cette grande Reine rendit ſa ſainte ame vers la minuit.

HUITIE'ME OBSERVATION.

De l'affection Hiſterique.

Je n'entrerai point en diſpute pour ſçavoir ſi les affections hiſteriques des femmes, tirent préciſement leur origine de la matrice, ou de la dépravation de l'eſtomac, ou de quelques autres parties du corps; ou ſi elles dépendent de

la matrice, de la ratte, ou des poulmons premierement ou secondairement.

Il est facile à des esprits mediocres ou à des gens désœuvrez de former des controverses sur la medecine, d'en peser les difficultez, & d'en juger avec prudence; c'est une occupation assez penible, & digne de l'application des plus sçavans professeurs : mais la guérison des maladies par des remedes efficaces est la fonction du medecin la plus utile & la plus estimable.

La femme d'un riche marchand, âgée d'environ 35. ans, étoit depuis longtems très-infirme, mais entre les plaintes ausquelles plusieurs femmes sont sujettes, la principale incommodité de celle-ci consistoit en ce que depuis dix heures du soir qu'elle se mettoit au lit, jusqu'à deux heures du matin, elle étoit obligée de rester assise couverte de son petit manteau, ne pouvant tenir un seul instant sa tête sur l'oreiller, par la crainte qu'elle avoit que des vents qu'elle sentoit s'élever vers les parties superieures ne l'étranglassent.

Les narcotiques ne lui procurant aucun sommeil, & lui causant plûtôt du trouble & des inquiétudes; & les re- La cure.

medes chalybez qui lui avoient été prefcrits par plufieurs medecins, auffi bien que differens autres remedes fembloient nuifibles à fa conftitution délicate; je lui confeillai de prendre en fe couchant le bol qui fuit, & de boire par-deffus quatre cuillerées du julep, dont je vais donner la formule.

Prenez de la conferve de fleurs de borrache, du meilleur caftoreum, demi fcrupule; du firop d'œillets, ce qu'il en faut pour former un bol.

Prenez de l'eau de lait alexitere, quatre onces; des eaux de pouillot & de rhuë de chacune deux onces; de l'eau de bryone compofée & de celle de pivoine auffi compofé, de chacune une once; du firop d'armoife, une once & demie; mêlez le tout pour un julep.

La malade fentit bientôt après un fi grand foulagement de ces remedes, qui calmerent fi bien fes efprits agitez à l'excès, qu'elle ne craignit plus de fe coucher dans fon lit, & quoiqu'elle ne reprit pas d'abord un fommeil de fanté, elle paffoit aifément la nuit, elle n'étoit plus tourmentée des vents, & elle ne laiffoit pas de dormir depuis ce tems-là par intervalles.

Mais parce que les pilules furent plus de ſon goût, je lui preſcrivis la formule ſuivante, elle en prenoit une ou deux quand elle ſe trouvoit un peu mal, & quand elle en prenoit, elle avoit toujours une nuit paiſible & tranquille; de maniere qu'ayant toujours en main ces pilules, elle n'eut plus beſoin de mon ſecours, ni de celui d'aucun autre medecin.

Prenez du meilleur caſtoreum ſubtilement pulveriſé, une drachme; de la myrrhe & du galbanum, de chacun une demie drachme; du ſafran, un ſcrupule; de l'extrait de gentiane diſſout dans l'eau de gentiane compoſée, ce qu'il en faut pour former de ces ingrediens des pilules de moyenne groſſeur.

Je ne puis pas m'empêcher de remarquer ici que les narcotiques que l'on donne aux femmes hiſteriques pour leur procurer du repos, leur ſont ſouvent incommodes & préjudiciables, puiſque les remedes hiſteriques, proprement dits, comme le caſtoreum, la myrrhe, le galbanum, l'aſſe fetide, & d'autres de même qualité, procurent un ſommeil efficace à pluſieurs femmes, auſquelles les opiates, quoi-

Les narcotiques ſouvent contraires aux femmes hiſteriques.

que destinez pour l'ordinaire à procurer du repos, outre d'autres incommoditez, leur font souvent passer les nuits sans sommeil.

Plus encore aux femmes en travail.

Mais de tous les tems où les narcotiques sont plus contraires aux jeunes femmes, il n'y en a aucun où il me semble qu'il soit plus mal-à-propos de leur en donner, que celui de l'accouchement, & quoique les sages-femmes & les medecins même ne fassent pas de difficulté d'en donner hardiment à ces malades lorsqu'elles souffrent les douleurs de l'accouchement, dans la vûë de les calmer; je suis très-persuadé que ces sortes de remedes imprudemment donnez dans ces tems-là, nuisent infiniment à leur santé, qu'il la pervertissent absolument, & qu'ils sont la véritable cause des infirmitez, ausquelles elles sont exposées dans la suite de leur vie.

C'est le malheureux usage de ces remedes qui produit ces obstructions opiniâtres qui sont suivies de la suppression des regles, des pâles couleurs, du dégoût de toutes sortes d'alimens, à l'exception des nouritures inusitées & pernicieuses par elles-mêmes, des dou-

leurs de ventre, des affections mélancholiques, & quelquefois de la manie. Enfin de-là vient qu'un caractere maladif, comme un cloud énorme entre si profondement dans leur constitution, que ni les remedes chalybez, ni aucuns autres remedes ne peuvent la remettre dans son état naturel, jusqu'au tems d'un nouvel accouchement, qui est la véritable crise de toutes leurs infirmitez, la seule capable de leur rendre leur premiere santé, & l'occasion favorable & unique de corriger les fautes qui ont été faites, qui ne se rencontre pas toujours quand on l'a perduë.

NEUVIE'ME OBSERVATION.

D'une grande douleur d'estomac, accompagnée de vomissement. De la douleur de colique; des moyens propres à la prévenir & à la guérir.

Une dame de qualité étoit atteinte d'une grande douleur d'estomac, accompagnée d'un vomissement fort incommode, qui lui arrivoit alternativement de semaine en semaine depuis plu-

ſieurs années. Elle avoit longtems conſulté ſur ſa maladie nos plus fameux medecins ſans en avoir tiré de grands ſecours, quoiqu'ils euſſent tâché de mettre ſon eſtomac dans un meilleur état, tant par les ſaignées que par les émetiques, narcotiques, chalybez, & par d'autres remedes reputez très-convenables. Après tant de ſecours inutilement employez, je lui ordonnai le vin medecinal qui ſuit, dont la malade ayant uſée d'abord aſſez ſouvent, & enſuite plus rarement, ſon eſtomac ſe trouva parfaitement rétabli, & exemt de tous les ſymptômes dont il avoit été juſqu'alors tourmenté, enſorte que la malade ſans d'autres remedes ſe trouva joüir d'une ſanté très-parfaite.

✝ Prenez des ſommitez d'abſinthe Romaine, & de petite centaurée, de chacunes une demie poignée; des fleurs de camomilles, deux pincées; de la racine de gentiane coupée deux drachmes. Faites infuſer le tout à froid pendant douze heures dans trois chopines de vin blanc, coulez l'infuſion, puis infuſez-y une ſeconde fois pareillement à froid, dix drachmes de la meilleure rubarbe; des racines de *calamus* aro-

matique ; de pivoine mâle séchée, de chacunes trois drachmes ; de la racine d'aulnée, une drachme & demie ; de la semence de coriandre, une drachme. Mêlez le tout, & le coulez seulement à chaque prise.

Le remede de Bateus pour les tranchées des intestins & des entrailles.

Notre célébre Bateus dans ses controverses particulieres, dont j'achetai par hazard un assez gros recueil, sur toutes les maladies qui peuvent arriver au corps depuis la tête jusqu'aux pieds ; qui contient tant les propres observations de cet auteur, que celles qu'il avoit coutume de recueillir des autres dans le long commerce qu'il avoit eu avec les habiles gens de sa profession : cet habile medecin, dis-je, y décrit une formule, que s'Hipton fameux apoticaire, avoit fait imprimer dans la Pharmacopée de Bath, sous le titre de teinture de Rubarbe, & qui étant venuë à la connoissance d'un gentilhomme, qui étoit attaqué depuis long-tems d'une douleur d'estomac & de contorsions d'entrailles, avant l'usage de ce remede, l'acheta de son apoticaite 40. livres de monnoye courante, n'en ayant pû obtenir la description de son medecin ordinaire, car ce malade guérit bientôt

par ſon uſage, après avoir inutilement éprouvé beaucoup d'autres médicamens. En voici la compoſition.

Prenez de la rubarbe choiſie & coupée en lames, deux onces; des grands raiſins paſſez ſoixante; de la raſpure de regliſe, deux onces; du ſucre candi, une demie livre; de l'eau-de-vie ou d'anis, une pinte. Laiſſez le tout en maceration, puis le coulez; donnez-en deux ou trois cuillerées le matin quand il ſera neceſſaire.

La colique eſt une maladie de l'eſtomac & non du colon.

La colique eſt ainſi nommée mal-à-propos, puiſque tous les accès douloureux qu'on nomme coliques, attaquent l'eſtomac plûtôt que l'inteſtin colon. L'ample canal de cet inteſtin eſt très-propre à contenir un grand amas d'excremens, & ſes replis multipliez peuvent aiſément arrêter ces ordures. Mais ſa ſubſtance groſſiere & ſerrée, quoique les vents qui s'y engendrent, s'élevant vers les parties ſuperieures, irritent quelquefois la tête, l'eſtomac, & d'autres parties principales, lorſqu'ils ſont retenus dans le bas-ventre, il ne nous paroiſſent pourtant pas ſuffiſans pour cauſer les violentes douleurs & les convulſions qui tourmentent ſou-

vent ceux qui ſont ſujets aux coliques.

Au reſte, c'eſt à l'eſtomac dépravé par des cruditez & à ſes fonctions bleſſées, qu'il faut imputer preſque toutes les maladies, & ſur-tout les douleurs de colique, parce qu'on doit le regarder comme la cuiſine de tout le corps, où toutes ſortes d'alimens ſont cuits, diminuez, & changez dans une eſpece de crême ou de chile, qui doit être diſtribué partout pour la nourriture de l'animal : & ces maladies ſont differentes ſelon la diverſité des temperammens, & la foibleſſe naturelle ou accidentelle des parties où elles ont leur ſiege.

L'orifice ou l'entrée de l'eſtomac eſt environné d'un plexus de nerfs très-conſiderable, dont les eſprits ſemblent être placez dans cet endroit pour y faire une eſpece de ſentinelle, & empêcher que les choſes qui pourroient être nuiſibles ſous la forme amie d'alimens, n'y entrât ſans y cauſer un ſentiment déſagréable du trouble & de la douleur ; & qu'un hocquet ſurvenant, cette mauvaiſe nourriture n'entre pas ſans bruit dans le vaſte eſpace de l'eſtomac.

La tunique interieure de l'estomac est aussi toute nerveuse & très-susceptible de sentiment, de maniere que s'il survient quelque trouble dans ce viscere par l'impétuosité des vents, les esprits voisins frémissent aussi-tôt, excitent des convulsions, tendent & gonflent ses parois, & donnent par-là des marques de la souffrance où il est.

Concluons de tout cela, que c'est véritablement l'estomac qu'il faut établir comme le siege & la premiere & véritable cause de ces cruelles, & quelquefois funestes douleurs qu'on nomme des coliques qui travaillent impitoyablement ceux qu'elles attaquent

Certes, Galien & les plus sages d'entre les medecins, ont regardé l'estomac comme la base & le fondement de toute la santé, en usant aussi souvent qu'ils faisoient des remedes composez d'absinthe, les bûvant dans l'eau pour peu qu'il y eut de fiévre, & dans le vin quand ils étoient sans fiévre ; comme si ces remedes eussent été les seules capables de rendre la santé à des corps foibles.

Les juleps des anciens.

Or les juleps d'aujourd'hui, ausquels la distillation a donné lieu, étoient

toient entierement inconnus aux anciens. L'eau, le vin, la tisanne ou la décoction d'orge mondé; le mellicrat, ou l'hydromel fait à l'heure même; le vin miellé; le vin tiré des raisins secs nommé *Passum*; le vin cuit appellé *Sapa*; l'eau mêlée avec un peu de vinaigre, connu sous le nom d'oxicrat, ou de *Posca*, ont été les juleps dont nos anciens usoient dans leur medecine.

C'est maintenant aux medecins sensez, habiles, & qui ont de la probité à décider si ces juleps des anciens simples, d'un bas prix & faciles à préparer, sont préférables à ceux qui sont plus agréables au goût délicat des riches, & que de grands frais font plus estimer de bien des gens, qui ne jugent de la bonté des choses que par rapport à la dépense qu'il faut faire pour les obtenir.

Moyen de prévenir les coliques.

A l'égard des moyens qu'il faut employer pour prévenir les douleurs de colique, la mastication fréquente de la rubarbe est plus propre qu'aucun autre remede à fortifier l'estomac de ceux qui y sont sujets, de les soulager du fardeau des cruditez, & de dissiper les vents avant qu'ils se soient assemblez

en suffisante quantité pour causer un nouvel orage. Dioscoride conseille à ceux qui ont l'estomac malade de macher la rubarbe telle qu'elle est, c'est-à-dire en substance, & que sans l'avaler étant mêlée avec des liquides, ils la laissent couler doucement dans le gosier. J'en parle moi-même par experience, en ce qu'ayant souffert autrefois de cruels accès de coliques, & un ou deux ent'autres qui ressembloient fort à la passion iliaque, en me servant de ce remede j'en ai été bientôt délivré, sans m'en être depuis ressenti en aucune maniere.

Les moyens de remedier aux grands accès.

Quand on est attaqué de ces grands accès, il faut agir au plûtôt, & ne point differer à chercher des remedes, de crainte que les grands & continuels vomissemens, ne pervertissent le mouvement peristaltique des intestins, & ne donne lieu prématurement à la miserable passion iliaque.

Dans les maladies chroniques, & les legeres inflammations de l'estomac, dont les récidives sont fréquentes; les teintures de rubarbes, ci-devant décrites, ou la mastication de cet ingrédient, que l'on peut appeller l'élixir de

ſalut, ſuffiſent ſouvent pour les calmer, auſſi bien que le mithridrat, la theriaque d'Andromachus, & quelques autres confections cordiales.

Que ſi les douleurs de la colique augmentent & deviennent très-cruelles, qu'il ſurvienne des vomiſſemens énormes, & que les excremens endurcis forment un obſtacle invincible aux déjections, après la ſaignée faite au malade, & lui avoir fait prendre un lavement bien chargé de ſels, les purgatifs joints au laudanum ſont ſouvent capables d'arrêter le progrès du paroxiſme; & le ſel admirable auſſi bien que le ſuc purgatif amer, diſſous dans des eaux minerales, & réiterez juſqu'à ce que les routes inférieures ſoient ouvertes, ſont d'un très-bon uſage.

Ces deux purgatifs ſont très-ſûrs, & ſont préférables aux plus forts qui ſont moins efficaces, & qui donnant de nouveaux aiguillons à la bile, ne ſervent qu'à épuiſer les forces des malades, & principalement des mélancholiques, & laiſſent ſouvent après eux l'icteritie.

Après les remedes généraux, le quinquina mêlé avec le laudanum liquide, donné en petite quantité dans cha-

que intervale des vomissemens ; par un medecin prudent & experimenté, peut quelquefois appaiser en peu de tems le plus violent accès.

DIXIE'ME OBSERVATION.

Du flux immoderé des Hemorroïdes.

Une veuve de distinction, de constitution maigre & d'un tempéramment bilieux, fut soudainement attaquée dans la nuit d'un flux hemorrhoïdal si abondant, que les assistans prétendoient qu'elle en avoit perdu plus de quatre livres pendant la moitié de la nuit avant que j'arrivasse. Et l'on avoit lieu de croire que cette dame en avoit perdu une grande quantité par le siege sans tranchées, sur ce qu'elle me dit qu'une saignée du bras l'avoit autrefois réduite dans un grand danger, son sang étant alors sorti avec tant d'impétuosité qu'elle fut prête à expirer avant qu'on arrêtât son sang par tous les remedes dont on se pût aviser.

Or si le sang qui sortoit d'une veine ouverte au bras à découvert, & en état de souffrir à l'instant l'application

de toutes ſortes de remedes l'avoit réduite à l'extrêmité, dans quel péril ne devoit-elle pas être dans le cas préſent, à l'occaſion d'une vaine rompuë ou rongée dans un endroit où le vaiſſeau étoit caché, & ſur lequel on ne pouvoit appliquer aucun topique.

Après que cette dame languiſſante eut reçu les derniers ſacremens par les mains d'un évêque qui étoit ſon ami, comme étant prête à quitter ce monde, je fis cependant préparer les choſes dont j'avois beſoin pour la ſoulager. Pour cela j'ordonnai à ſes valets de faire chauffer dans un vaiſſeau convenable, une portion d'eſprit de vin rectifié, & d'y tremper des morceaux d'étofe de laine, pour les appliquer l'un après l'autre étant bien imbus de cet eſprit ſur l'anus de la malade; & cette fomentation ayant été rejettée pendant un peu de tems, ce ſang qui couloit avec profuſion s'arrêta entierement, ſans d'autre étalage de remedes, & la dame fut bientôt hors de danger.

Fomentation d'eſprit de vin rectifié pour un flux exceſſif d'hemorroïdes.

Je faiſois chauffer cet eſprit de ſa nature fort pénétrant, afin que ſa fumée pénétrant les veines interieures, fit ſur elles une plus prompte impreſ-

ſion par ſa vertu confortative, propre à ſupprimer cet écoulement : de ſçavoir maintenant ſi l'eſprit de terebentine, dans un cas pareil, auroit des vertus pareilles à celui du vin, dont notre célébre chirurgien Loang, qui exerce ſon art avec beaucoup de réputation dans le comté de Devon, & à la ſatisfaction d'un grand peuple ; je ne dirai rien ſur cet article, & ſi tout ce qu'il en dit s'accorde avec l'experience, je n'y formerai aucune oppoſition.

On compte beaucoup ſur la fomentation d'oxicrat dans les hemorragies exterieures ; cette dame après ſon hemorragie fut atteinte d'une fiévre tierce, qui ceda aiſément au quinquina.

Cette fomentation eſt auſſi fort bonne pour le flux menſtruel immoderé.

J'ai encore obſervé que la fomentation de cet eſprit de vin rectifié, & celle du vinaigre de vin, peuvent également reprimer le flux exceſſif des menſtruës, quand tous les remedes interieurs ne produiſent aucun effet, & que l'on ne peut pas employer auſſi ſûrement les aſtringens & les narcotiques.

Avant que de terminer cette décade d'obſervations il me paroit juſte

d'avertir, qu'en me ſervant des termes d'un ou deux dans la deſcription des formules, pour des choſes de peu de conſéquences, ne paroîtront pas exactement conformes à ce que j'ai dit précedemment ſur le même ſujet, ainſi dans les choſes de peu d'importance, il faut un peu ſuppléer au défaut de la memoire; mais les choſes eſſentielles d'où dépendoient préciſement la guériſon des maladies dont je parlois, ont été décrites & rapportées partout & dans toute leur étenduë avec la plus exacte fidelité.



PETIT TRAITE'
DU MAL VENERIEN.

LE mal venerien eſt une grande & fâcheuſe maladie qui ſe gliſſe de tous côtez, & qui répand partout ſa malignité ; elle tourmente le plus ſouvent par des douleurs ſi peu ſupportables ceux qui ont le malheur d'en être attaquez, & il leur eſt ſi difficile de ſe rétablir en ſanté, que je n'ai pû m'empêcher abſolument de joindre ici quelques reflexions que j'ai faites ſur cette terrible maladie.

Que les premieres atteintes de ce mal, qui n'affectent d'abord que les parties honteuſes, ſoient comptées pour rien, & tournées en ridicules par les libertins & nos petits maîtres, & qu'ils en parlent comme de bagatelles qui ne méritent que leurs railleries, cela n'empêche pas que les premieres impreſſions de ce venin ayant paſſé dans la maſſe du ſang, & ſa virulence pernicieuſe s'étant diſtribuée en ſuivant le

torrent de la circulation dans toute l'habitude ; ces étourdis ne payent bien cher les peines que méritent leur imprudence & leur mauvaiſes plaiſanteteries.

On n'eſt pas d'accord ſur l'origine de ce mal contagieux, pour ſçavoir s'il a regné dès le commencement du monde, ou s'il a été apporté des Indes Occidentales en Europe, vers la fin du quinziéme ſiecle. On a pluſieurs inductions aſſez plauſibles de l'ancienneté de cette maladie. Mais il y a une diſpute entre pluſieurs royaumes ; on eſt encore indécis ſur le reproche qu'on leur fait d'en avoir été les premiers infectez, qui ſe renvoyent cet opprobre les uns aux autres, & la diſpute de ces royaumes eſt aſſez ſemblable à celle de pluſieurs villes qui revendiquerent autrefois chacune en particulier, la naiſſance d'Homere.

De l'origine de ce mal.

Son véritable & juſte nom a été certainement inconnu juſqu'à ces derniers ſiecles, & les anciens medecins n'ont pas aſſez clairement & diſtinctement décrit la forme & la figure de ce monſtre, qui n'a été bien connu que depuis ſa nouvelle dénomination.

Sûr quoi l'on fonde son antiquité.

Ce que nous sçavons de mieux à cet égard, c'est qu'il est sûr que l'on avoit bâti chez-nous plusieurs hôtitaux pour retirer les lépreux, & que je ne crois pas qu'il y en ait un seul qui subsiste à présent pour le même usage. Or la cause du mal venerien a de tout tems existé dans le monde; c'est la conjonction illégitime d'un homme avec plusieurs femmes; & il n'y a point eu de siecle, où des femmes de mauvaise vie ne se soient prostituées à tous venans dans la vûë d'un gain vil & illicite; & comme selon les philosophes la cause étant posée, l'effet suit necessairement de même, aussi l'effet cesse, la cause étant ôtée.

Le mal venerien est une suite de la débauche des femmes.

Car de même que dans tous les pays où l'on ne souffre point de prostituées propres à corrompre la jeunesse, il n'y a point de mal venerien, partout aussi où l'on permet les lieux de débauche, soit par l'autorité du magistrat ou par sa tolerance, la verole avec cette iliade maux & d'effroyables miseres qui sont à sa suite, se montre tête levée, & fait un progrès inconcevable.

C'est donc, si je ne me trompe, dans la matrice des femmes publiques qui se

proſtituent à pluſieurs hommes, qu'il faut chercher l'origine de la verole, de même que les oiſeaux naiſſent dans les nids où leurs œufs ſont pondus. Et comme la corruption des meilleures choſes eſt toujours la pire, il ne faut pas s'étonner que la ſemence prolifique de l'homme, deſtinée de la nature à de ſi grands uſages, venant à dégenerer de ſes bonnes qualitez, produiſe en ſe corrompant la contagion venerienne, & tous les ſymptômes dont elle eſt ſuivie.

Au reſte, je ne doute pas qu'il n'y ait eu dans quelqu'endroit que ce ſoit très-peu de débauchez, qui ayant évité durant quelque tems la punition qu'ils méritent, ne tombent tôt ou tard dans les piéges que leur tendent les déreglemens auſquels ils ſe livrent, & qu'ils ne ſoient enfin ſoüillez de cette honteuſe & funeſte contagion.

Cette pernicieuſe maladie eſt certainement un redoutable fléau dont le ſouverain Juge ſçait quand il lui plaît punir les impudiques, & qu'il tient ſuſpendu ſur eux, comme cette épée fameuſe que Denys le tyran avoit fait ſuſpendre toute nuë dans un feſtin ſur

la tête de Damoclés; il en eſt, dis-je, tout de même de ce fleau qui menace ſans ceſſe ceux qui ſont livrez aux femmes, ce qui doit facilement éloigner d'un ſi mauvais commerce, ceux qui ont la vertu pour principe, & qui ne peut manquer d'accabler tous ceux qui ſe livreront ſans reſerve aux embraſſemens impurs de ces proſtituées.

Car comment un homme qui s'abandonne aux femmes, peut-il s'aſſurer qu'une femme débauchée qui feint de s'attacher à lui ſeul, ne s'eſt pas attachée auparavant, ou ne s'attachera pas dans la ſuite à pluſieurs autres, & qu'elle eſt par conſequent expoſée à contracter du mal venerien, quelques démonſtrations qu'elle faſſe d'ailleurs d'une grande pudeur par ſes menſonges, & en entaſſant parjures ſur parjures?

On appelle communément la verole le mal de Naples, & le vulgaire croit, que ce mal n'a commencé à ſe manifeſter qu'au ſiege de Naples en l'année 1494. lorſque Charles VIII. Roi de France aſſiegeoit cette Ville. Mais parce que les bruits populaires ſont forts incertains, les perſonnes ſenſées n'affirment rien ſur bien des faits, à moins

qu'ils ne ſoient confirmez par des preuves inconteſtables, d'autant plus que l'origine des autres maladies n'eſt pas mieux connuë ; & qu'il eſt de la nature ou de la condition des choſes humaines que la memoire de certains évenemens periſſe dans certains ſiecles, & que d'autres ſe renouvellent en d'autres tems.

Enfin comme le virus verolique, autant que nous en pouvons juger, eſt actuellement répandu dans tous les pays du monde depuis l'Orient juſqu'à l'Occident, depuis le Septentrion juſqu'au Midi ; & comme de très-célébre Médecins aſſurent qu'avant le ſiege de Naples cette virulence contagieuſe avoit déja depuis long tems infeſté toute l'Europe : il eſt veritablement très-difficile d'établir quelque choſe d'indubitable ſur un fait ſi équivoque, quoique l'ancienne exiſtance de la cauſe de cette maladie ſemble être un ſûr garant de l'ancienneté de ſon origine, puiſqu'elle doit être auſſi ancienne que l'effrené libertinage des hommes y peut avoir lieu, par des conjonctions illegitimes.

Mais pour reprendre la choſe de

plus loin, Hipocrate, dont l'autorité est respectée de tous les Sçavans, au troisiéme livre des maladies épidemiques fait le dénombrement des plus affreux simptomes qui accompagnent le mal venerien, comme sont de grandes pustules qui s'élevent sur tout le corps, & particulierement à la tête; des ulceres puans sur le pubis, & à la surface des parties genitales; des éresipeles malins & rongeans; des diarrhées & des dégoûts de toutes sortes de nourriture; des atrophics, tantôt avec fievre, & tantôt sans fievres; des mutilations d'os, de chairs & de nerfs, précedez par la carie; la chute des parties corrompuës par des abcès, des dénudations entieres des cuisses, des jambes & des pieds; la chute du bras ou du coude, & la perte d'un grand nombre de chairs lorsque le mal attaque le pubis & les parties genitales; des serositez fournies par les ulceres, & par les abcès differentes du pus, & encore plus mauvaises, la chute des cheveux, des fluxions fréquentes sur les parties génitales; de grandes douleurs accompagnées d'insomnies; des ulceres rongeans à la bouche; & des tubercules,

tant interieurs qu'exterieurs au tour des aînes ou des bubons ; des tumeurs au gosier, des ulcerations au tour des parties honteuses, & d'autres semblables. Il s'explique sur tout cela d'une maniere concise à son ordinaire, mais de sçavoir si tous ces simptomes étoient ceux d'une vraie peste, ou ceux de cette contagion pestiferée, il est bon d'en laisser la dispute aux sçavans selon qu'il leur plaira de prendre parti pour ou contre.

Qu'il est bien facheux que les Medecins ayent abandonné la cure de la verole aux Chirurgiens.

Au surplus quelque chose que l'on puisse dire de l'origine de cette contagion, il est en verité bien facheux que la cure d'une si grande maladie qui attaque toutes les parties du corps, tant interieures qu'exterieures, soit sortie des mains des habiles Médecins, & qu'elle soit communément releguée entre celles des Chirurgiens, & même des Barbiers les plus ignorans & les moins experimentez : car il n'y a point de si ignorant, de si sot & de si fade avanturier, qui ne devienne Medecin de hasard sur cette maladie, & cela sans instruction, sans frais & sans art, & qui ne promette effrontement de guérir une gonorrhée, & même la verole.

Mais quels ſont donc ces Médecins faits à la hâte? ce ſont le plus ſouvent des ravaudeurs, ou d'autres ouvriers deſœuvrez, des Cabaretiers ſans emploi, des gens ruinez, & qui n'ayant pû rien faire dans leur premier état ne ſçavent de quel bois faire fleche. Combien donc la condition de ces malades eſt à plaindre d'être doublement punis de leur peché; ſe trouvant d'abord expoſez à ſouffrir les douleurs de leur maladie, & en ſecond lieu à l'ignorance groſſiere de ces Charlatans! Comme ſi les maladies les plus legeres demandoient neceſſairement pour leur guériſon les ſoins d'un habile Médecin, pendant qu'une maladie dont l'évenement eſt très-incertain, & qui eſt pour ainſi dire, enfoncée juſque dans la moëlle des os, eſt confiée au premier ignorant qui ſe preſente pour la guérir?

Le mal venerien eſt un prothée,

Or pour mieux concevoir la difference qu'il peut y avoir entre les malades qui ſont atteints de cette maladie; il faut convenir que ce mal ſe preſente ſouvent ſous la forme d'un Prothée, & qu'après avoir paru guéri une premiere fois, il ſe preſente bientôt ſous de nouvelles faces. Je ſçai

en effet que tant de gens que j'ai vû périr par la phtyſie ſans que leurs poumons fuſſent que ſecondairement affectez étoient les victimes de ce virus encogné dans l'interieur ; & j'ai toujours obſervé que ces gens-là quand ils n'ont pas été attaquez de quelque maladie aiguë qui ait terminé leur carriere, ſont mort d'un maraſme ou d'une attrophie dont la cauſe n'a point été connuë.

On ordonne à ces malades, mais ſans ſuccès le lait d'âneſſe, les pectoraux, les marcopitiques, & d'autres remedes de même qualité, qui n'ont point d'action ſur la premiere cauſe de la maladie, & qu'ils prennent inutilement & à grands frais, juſqu'au dernier jour de leur vie.

Pendant ce tems-là les Chirurgiens après avoir donné la ſalivation au malade, & reçu leur payement, leur promettent hardiment une parfaite ſanté ſans recidive, & quand après cela ils tombent de nouveau malades étant attaquez d'accidens tout-à-fait differens des premiers, on ne penſe en aucune maniere aux reſtes du levain verolique, qui eſt demeuré comme aſſoupi pendant quelque tems, & qui eſt reſté ca-

ché au dedans, & qui ſe revivifie ſous une nouvelle forme.

Cependant le Médecin quelque habile qu'il ſoit, n'a point d'occaſion de ſoupçonner une cauſe venerienne, & le malade, ſoit par honte, ou par l'aſſurance qu'il croit avoir de ſa guériſon, ayant comme oublié ce qui s'eſt paſſé, n'en fait alors aucune mention.

A quel péril ne ſont donc pas expoſez ces ſortes de malades, ne diſant rien eux-mêmes de la cauſe de leur maladie, & les Médecins de leur côté combattant la maladie les yeux fermez, comme faiſoient autrefois les gladiateurs !

Il y a eu pourtant quelques Auteurs plus fins que les autres qui ont préſſenti cette verité lorſque traitant des malades atteints d'une ſciathique, ou d'un rumatiſme opiniâtre qui ne cedoient pas aux remedes ordinaires & propres à ces maladies, ils conſeilloient enfin d'avoir recours comme à une derniere reſſource à la diete ſudorifique, au moyen du Gayac, de la ſalſepareille, & de remedes ſemblables capables d'exterminer la cauſe du mal.

C'eſt néanmoins du peu d'égard que

l'on a à ces reſtes de verole qui demeurent quelquefois long-tems cachez, que procede non-ſeulement l'état infirme des peres & des meres débauchez, mais que leur infirmitez ſe tranſmettent auſſi juſqu'à leurs enfans, chez leſquels elles ſont preſque incurables, & qu'il n'eſt pas à propos de nommer, de peur que ces enfans innocens des pechez de leurs peres, étant parvenus à l'âge d'hommes, n'en ſouffrent ſans raiſon quelque affront, n'en conçoivent de la triſteſſe, & n'en ſoient troublez à l'excès.

Car quoique la honte de ſes propres vices ſoit infiniment plus touchante que celle à laquelle une naiſſance infâme, & les vices des peres nous forcent de prendre part, j'ai pourtant connu des hommes de diſtinction & d'un grand courage, qui n'étant pas nez d'un mariage legitime ſouffroient fort impatiament que l'on leur parlât de leur bâtardiſe, quoique ſourdement & en cachete dans des compagnies particulieres; & il regne en cela plus de ſageſſe & d'équité parmi les Turcs, chez qui il ne ſe fait point de transfuſion des crimes des peres ſur leurs en-

fans ; & chez qui ceux qui ſont nez d'un mariage illegitime n'en ſont point deshonorez.

Le mal venerien eſt un poiſon.

Au reſte il faut convenir que le mal venerien eſt une maladie venimeuſe & déſolante ; & quoiqu'elle ne faſſe pas périr ſi promptement les malades, cependant elle ne laiſſe pas de leur ôter ſurement la vie un peu plûtôt ou plus tard, comme font dans certain eſpace de tems les piqueures & les morſures des animaux venimeux, à moins que l'on ne ſe ſerve à tems des remedes propres à combattre leur venin.

Tâchons donc à comparer en peu de diſcours la nature du venin verolique avec les autres venins.

Entre les autres ſignes des venins un des plus ordinaires eſt la grande pâleur du viſage & de tout le corps, & le reffroidiſſement des extrêmitez qui ſont fort ſenſibles dans les maux veneriens. Toutes les fois qu'on a pris du poiſon la nature fait tous ſes efforts pour chaſſer la matiere venimeuſe à la ſurface du corps & aux parties exterieures, comme on le voit par differentes taches puſtules, & exanthemes.

C'eſt auſſi l'effet que produit le mal

venerien ; il ne paroit tantôt que de petites taches qui ſont ſemblables aux taches de rouſſeur, tantôt elles ſont plus larges, rouges, ou un peu jaunâtres ; qui ſe montrent d'abord au front & aux tempes, enſuite à toute la tête, & enfin tout le corps s'en trouve couvert: & ce ſont quelquefois non-ſeulement des taches, mais des puſtules & des tubercules qui s'élevent ſur la peau.

Quand on a pris par la bouche des poiſons chauds & corroſifs, on ſent un grand feu dans la bouche, dans l'eſtomac, & l'on ſouffre de cruelles douleurs, ou des tranchées très-vives dans les inteſtins : ceux qui ont la verole ſont toujours attaquez d'inflammation, & peu à peu d'ulceration au goſier ; leur eſtomac ſe trouve inſenſiblement abattu, & quoique leurs membres ſupportent mieux la violence des douleurs, j'ai vû quelquefois les inteſtins & les hypochondres de ces malades tourmentez de douleurs cruelles qui redoubloient vers le ſoir, mais qui ſont ordinairement plus regulier aux extrêmitez & aux autres membres.

Comparaiſon du venin verolique avec d'autres poiſons.

Enfin toutes ſortes de venins demandent pour être promptement & heureu-

ſement chaſſez, leurs propres remedes & leurs antidotes ; & la verole à moins qu'elle ne ſoit attaquée par ſes remedes propres & ſpecifiques, ſa virulence ne cede point aux remedes ordinaires, & ne ſe ſoumet pas aux méthodes les plus ſçavantes & les plus approuvées.

La nature du venin verolique eſt diverſe.

Mais la nature du venin verolique eſt differente, tant ſelon les regions plus ou moins approchantes du Septentrion ou du Midi, que ſelon la diverſité des temperamens. Car dans l'Eſpagne & dans le Portugal, où la verole eſt ſouvent fort douce & fort traitable, on en parle vulgairement comme l'on fait ici des vapeurs de ratte ou du ſcorbut. Car leurs Médecins étant appellez auprès des Dames de qualité, d'ailleurs très-ſages, leur demandent ſans façon ſi elles n'ont point la verole, comme les Médecins leur demandent ici & ailleurs ſi elles n'ont pas leurs regles ?

Et dans ces pays-là où quelque portion de ce venin tranſpire ſans ceſſe, pluſieurs de ces malades reconnoiſſent ſouvent qu'ils peuvent quelquefois paſſer tranquillement toute leur vie avec

cette maladie. Il n'en eſt pas de mé-me dans nos climats, cette cruelle & facheuſe contagion y fait des ravages tout-à-fait ſurprenans. Il n'y a point de fin aux tourmens que les malades endurent, à moins qu'on ne les adouciſſe par quelques Médicamens, juſqu'à ce que la contorſion des douleurs, l'éroſion des ulceres, la ſeroſité virulente corrompant leurs os, les délivrent de toutes leurs miſeres, & que leur cadavre tout pourri & tout déchiré ne ſoit pas même dans ſon infection en état de ſervir de pâture aux vers.

Ce même venin à raiſon de la diverſité des temperamens, produit chez nous des effets bien differens; il eſt beaucoup plus difficile à exterminer dans les conſtitutions mélancholiques & bilieuſes qu'il ne l'eſt dans les temperamens ſanguins & phlegmatiques. Les jeunes gens attaquez de ce mal ſe rétabliſſent plus facilement que les vieillards. Il faut dire la même choſe de la galle, des herpes, & de quelqu'autres maladies qui affligent differens temperamens.

Quels ſont les temperamens le plus difficiles à guerir du mal venerien.

Et comme la difference des temperamens fait produire aux purgatifs dif-

ferens effets, de maniere que l'un sera facilement purgé par les plus doux, & l'autre difficilement par les plus forts; & comme le même remede donné dans la même à differens malades fera dans l'un une prompte & violente operation, dans l'autre une operation fort douce, & dans l'autre elle n'en fera aucune; il faut dire la même chose des venins qu'il y en a qui causent la mort plûtôt ou plus tard, non-seulement par leur vertu pernicieuse, mais aussi selon la résistance de la nature plus ou moins considerable de celui qui a pris le venin.

Car l'opinion vulgaire de ceux qui s'imaginent que les Indiens ont excellé dans l'art de si bien préparer les poisons, qu'ils ont pû fixer l'heure & le jour de faire périr avec la derniere précision ceux à qui ils en donnent, aux uns pour une semaine, aux autres pour un mois, pour un an, &c. cette opinion, dis-je, est une pure fiction, parce que la nature d'un homme ou d'un autre, comme on l'a dit des purgatifs, s'oppose plus ou moins à l'action du venin, & le réprime ou en empêche l'effet.

Il y en a qui s'imaginent que la verole n'a presque plus de force étant maintenant accablée d'années, & qu'elle tend vers sa destruction totale étant parvenuë pour ainsi dire dans un âge décrepit. Il y a déja long-tems que cette opinion a été adoptée par des sçavans, parce que les gens lettrez aussi-bien que les gens de cour peuvent quelquefois se laisser séduire à la flaterie & aux discours imposans.

Il n'est pas vrai que la verole soit moins à craindre de notre tems qu'aux tems passez.

Mais les partisans de cette opinion n'ont qu'à entrer dans nos Hôpitaux, ou à consulter des Chirurgiens qui ayent autant de probité que d'experience ; ils y verront des malades qui sont accablez d'ulceres sans nombre, chancreux & rongeans, des tophes ou des nœuds, des tumeurs gommeuses, des os cariez, des pourritures aux chairs, des phtysies, des lipothymies, des cachexies, & la boëte de Pandore toute ouverte.

Qu'ils entendent aussi les horribles execrations de ces miserables, leurs gémissemens & leurs heurlemens, & qu'ils nous disent après cela si Venus traite aujourd'hui ses esclaves avec cette grande douceur qu'ils veulent bien lui

attribuer ; & qu'ils jugent auſſi qui de Mars ou de Venus en fait plus périr, & laquelle de ces deux divinités prépare un plus mauvais ſort à ceux qui ſe rangent ſous ſes enſeignes.

La methode de guérir la verole eſt differente.

Pour ce qui eſt de la pratique que l'on ſuit pour guérir cette facheuſe maladie, elle eſt auſſi fort differente ; les uns la traitent par la ſalivation ; d'autres prétendent la guérir ſans ſe ſervir du Mercure & par de certains ſecrets dont on connoît bien-tôt l'ineptitude ; & d'autres enfin s'efforcent de dompter ce venin par les émetiques & les purgatifs tirez du Mercure, y joignant une diete ſudorifique.

Preſque tous les Médecins & toute la ſocieté des Chirurgiens d'un commun accord ſe ſervent de la ſalivation comme de la méthode la plus courte & la plus efficace pour accomplir cette curation.

Il n'y a perſonne médiocrement verſé dans la Médecine qui puiſſe nier que la ſalivation eſt de toutes les méthodes que la Médecine a juſqu'à preſent inventées, la plus prompte & la plus efficace pour émouſſer puiſſament le venin verolique, & ſubjuguer am-

plement ſa pernicieuſe malignité, quoiqu'elle ne ſoit pas toujours capable de l'exterminer entierement.

Certainement dans ces regions ſeptentrionales qui ſont ſujettes à de grands froids & où le virus verolique exerce ſa violence avec ſa fureur, la ſalivation eſt préferable à tous les autres remedes connus pour donner de promptes treves à cette virulence, pour retarder ſes pernicieux effets, & pour calmer très-promptement ſes plus violens ſimptomes; & l'on ne peut même diſconvenir qu'elle ne puiſſe guérir quelquefois abſolument quelques-uns des jeunes ſujets qui ſont d'une bonne conſtitution.

Mais d'un autre côté ſi l'on conſidere les horreurs, & les peines ſouvent inſuportables que cauſe aux malades cette terrible méthode, & les extrêmes dangers auſquels elle les expoſe, on ne ſçauroit s'empêcher de deſirer au moins, & même de faire des vœux ſolemnels pour découvrir une méthode plus agréable, plus ſûre, & qui faſſe moins ſouffrir les malades.

La maniere la plus ſûre & la plus efficace de procurer la ſalivation, ſont

les onctions mercurielles, dont notre célébre Syndenham fait l'éloge, en disant que ce remede est comme le seul coin qui puisse entamer le nœud, *dinum nodo cuneum.*

Ce qu'on doit penser de la salivation.

Mais il est important de sçavoir & d'examiner avec attention, combien de malades perissent vulgairement dans l'administration de ce remede, à quels périls elle les expose; quels horribles gonflemens elle cause dans la gorge, à la langue, & à toute la tête, qui les menacent d'une prochaine suffocation, & dont les mains les plus experimentées ont souvent beaucoup de peine à arrêter les effets.

Ceux qui font les frictions sçavent à la verité combien elles causent des diarrhées, des disenteries, des lipothymies aux personnes dont le temperament est opposé au mercure, mais il ne se serviront pas pour cela d'un autre moyen, ces froteurs s'en tiendront toujours à ce qu'ils ont appris de leurs maîtres.

Il se fait au surplus par cette salivation une grande fusion des humeurs, & une si abondante dissipation de tous les sucs du corps, qu'il ne faut pas s'étonner que beaucoup d'esprits vitaux

ſe perdent en même-tems, ſur-tout lorſque la melancholie qui a un grand pouvoir ſur l'eſprit ſe joint à cette perte, qui fait mourir pluſieurs malades qui ſuccombent ſous la rapide profuſion de tant de fluides.

Combien donc un plaiſir paſſager eſt-il ſouvent ſuivi de peines très-affligeantes! & avec quel ſoin & quelle adreſſe ne doit-on pas éviter les charmes de ces dangereuſes ſirenes, ſi l'on veut vivre en ſanté, menager ſon temperament, & finir une longue vie par une vieilleſſe gracieuſe.

Mais ſi l'on examine avec attention les vertus du mercure introduit dans le corps en ſi grande quantité, & charié par le mouvemenr circulaire en toutes ſes parties, comme il arrive dans la ſalivation ordinaire, ſi l'on conſidere que les qualitez de ce mineral ſont contraires à la nature humaine, qu'il eſt ſur-tout l'ennemi du cerveau & des nerfs, puiſqu'il cauſe la paraliſie, & des tremblemens fréquens; ſi l'on a égard aux tranchées & à l'accablement où il réduit l'eſtomac & les inteſtins, & à la pâleur plombée qu'il donne au viſage; ſi l'on fait réflexion ſur le juge-

Ce qu'on doit penſer du mercure.

ment unanime qu'en ont fait tous les anciens Médecins qui l'ont tous mis au rang des poiſons : tout cela, dis-je, murement conſideré, il eſt ſans doute que tout Médecin qui a de la droiture ſe voyant obligé de traiter une maladie venimeuſe, par le moyen d'un mineral généralement réputé pour un poiſon qui lui eſt pourtant propoſé dans cette occaſion, comme un ſouverain remede; ce Médecin qui a de la probité, n'a point d'autre parti à prendre que de chercher un antidote qui ſoit propre, ſalutaire, & excellent, pour combattre cette maladie, ſans être par lui-même poiſon. Et ſi l'on peut trouver dans le carquois de la Médecine ordinaire des traits plus propres à fraper la maladie, on doit les préferer, ſi je ne me trompe, à ceux qu'il faudroit tirer des arſenaux, & des fabriques empruntées quels qu'ils fuſſent.

Cependant quoique la ſalivation ait été juſqu'à preſent préferée par tout à toutes les autres méthodes, il eſt à remarquer que Jules Paumier Médecin de Paris, très-ſçavant & très-célébre, qui avoit été diſciple du grand Fernel, & qui a compoſé un livre des

maladies contagieuſes écrit avec beaucoup d'érudition & d'élegance : cet excellent homme parlant de la ſalivation qui étoit de ſon tems fort en uſage, comme elle l'eſt encore aujourd'hui, dit que de cent malades attaquez de la verole, il y en a à peine un ſeul qui ſoit parfaitement guéri par cette méthode, mais que tous ſouffrent des recidives, leur mal ſe renouvellant de quelques étincelles du venin qui avoient été aſſoupies, & cela ou plûtôt ou plus tard, quelquefois même après pluſieurs années: recidive qui jettoit ces gens là dans la langueur pendant tout le reſte de leur vie; & qu'il y en avoit eu pluſieurs de ſa connoiſſance qui avoient eſſuyé dix ou douze fois la ſalivation ſans en tirer d'autres ſecours, que d'avoir ſouffert dans ces traitemens inutiles pour leur guériſon, des douleurs inexprimables, & une ſi terrible ſuite de miſeres, qu'il eſt mille fois plus avantageux à un homme raiſonnable de mourir une fois, que de mener une vie pire que la mort lorſqu'elle eſt accompagnée de tant de ſouffrances.

La methode de Fernel & de Paumier eſt à préferer.

Pour moi après avoir fait de longues reflexions ſur ces ſi triſtes évenemens,

je n'ai pû comprendre, comment les méthodes de Fernel, de Palmarius, & d'autres Médecins d'un grand merite plus sûres & plus agréables que celle de la salivation, ont eu si peu de sectateurs, & sont à present absolument proscrites, si ce n'est pour les raisons suivantes.

1°. Ces excellens Médecins avoient conçû une trop forte aversion contre le mercure à cause du grand préjudice qu'ils lui voyoient souvent apporter au corps des malades. Et Fernel le premier des Médecins de son tems entreprenoit la cure de la verole sans le moindre usage des remedes mercuriels pris interieurement, & promettoit hautement de les guérir tous par une méthode contraire, peut être avec un peu trop de témerité, se fiant entierement sur l'efficace de ses préservatifs, & sur une diete sudorifique très-exacte jointe aux purgatifs réïterez à certains intervales.

Certes la seule entreprise d'une guérison si salutaire & si désirable à tout le genre humain, quand elle n'auroit pas eu tout le succès qu'on auroit pû en attendre meriteroit à ce Médecin toutes

toute ſortes de louanges, quoique l'uſage de ce médicament que Pline appelle le venin de toutes choſes, nous ait paru abſolument neceſſaire dans le traitement de ce mal, parce qu'un mauvais œuf, comme on le dit d'ordinaire, convient fort à un mauvais corbeau.

Pour ce qui eſt de Palmarius, il étoit mal content de la méthode commune d'employer le mercure, tant à cauſe de ſes mauvaiſes qualitez qu'à cauſe des extrêmes douleurs que reſſentent les malheureux à qui l'on a fait des onctions mercurielles ; qu'à raiſon de la méthode qu'il propoſoit de guérir ce mal par le gayac, ſon amulete, ou par ſes alexiteres joints au mercure qui étoit plus ſûr & plus gracieuſe que les onctions propres à exciter une ſalivation qui épuiſe les forces des malades. Il propoſoit enfin d'une maniere fort étenduë pluſieurs autres méthodes de guérir la verole plus ſûres, plus agréables, & plus efficaces, mais peut-être de plus longue durée.

2°. Les Chirurgiens d'un commun avis préferent la ſalivation aux autres méthodes, ou parce qu'ils y font de plus gros gains, & qu'ayant par là les

malades ſous leurs yeux ils les voyent avec plus d'aſſiduité, & les regiſſent ſous un empire deſpotique, comme font les nourrices à l'égard de leurs nourriſſons ; ou bien ils ſuivent cette méthode plûtôt qu'une autre, parce qu'ils n'en ont pas appris d'autre dans leur apprentiſſage, ou qu'ils ne ſe veulent pas aſtraindre à la changer.

3°. Parce que les Chirurgiens ont eu l'adreſſe de s'emparer par tout autant qu'ils ont pû de cette partie de la Médecine, comme étant de droit de leur dépendance ; & que les Médecins ont mépriſé de ſe charger de ces traitemens, tant à cauſe de leur ſalleté, que pour être employez à d'autres exercices ; de maniere qu'ils les en ont laiſſez prendre poſſeſſion, comme d'une fonction abandonnée au premier occupant.

4°. Parce que dans cette maladie, comme dans quelqu'autres, les ſources qui ont un tems limité & ſeulement pailliatives ſont plus agréables aux malades que les cures radicales qui ſont plus difficiles, & qui demandent des ſoins & des applications toutes particulieres. C'eſt pour cette raiſon que

les narcotiques qui calment ſoudainement les plus violentes douleurs, plaiſent davantage aux malades, & ſont quelquefois préferez par les Médecins mêmes à toute autre méthode, qui laiſſant ſubſiſter les douleurs un peu plus long-tems, guérit auſſi plus ſûrement la maladie.

Joignez à cela que la ſalivation efface ſi bien tous les ſimptomes du mal venerien qu'il ne reſte dès lors aucun ſoupçon de recidive, & que les malades ſe croyant gueris n'ont aucune raiſon valable de differer leur payement à ceux qui les ont traitez.

A l'égard de ces impoſteurs qui n'ont en vûe qu'un gain ſordide, & ces fripons de profeſſion, qui ſans mercure, ſans régime, & veritablement ſans cauſer aucune peine aux malades leur promettent par des affiches publiques à la faveur de quelques prétendus ſecrets par une cure legere & très-courte une guériſon infaillible, il faut plûtôt employer le bâton contre ces gens-là que des raiſonnemens de Médecine, & employer l'autorité du Magiſtrat pour leur infliger les peines qu'ils méritent, parce qu'ils ſont plus dignes de la corde

en qualité d'affronteurs publics, que d'être contredits par des raiſons ſolides, & par toute la force des argumens déciſifs.

Enfin le troiſiéme & dernier moyen de guérir la verole, après avoir mis les défauts de la ſalivation & les tromperies des charlatans dans toute leur évidence, conſiſte à ſe ſervir des purgatifs & des émetiques mercuriels y joignant la diete déſiccative des bois & des racines convenables, & un regime conforme à cette idée. Cette méthode demanderoit un diſcours plus étendu que les précedentes ; mais de peur que les fourbes & les charlatans dont on vient de dire deux mots, n'en tirent avidement quelque avantage pour ſe mieux conduire dans leurs mauvais procedez, je vais me renfermer dans peu de diſcours, & je me contenterai d'ajouter à ce que j'ai déja dit, certaines remarques que je ne crois pas inutiles.

Quelques remarques à faire dans la cure du mal venerien.

Il faut premierement remarquer que les bois ſeccatifs, les gommes, les bois de Gayac & de ſaſſafras, les racines de ſalſpareille & d'eſquine ſont auſſi favorables à la nature du corps & ſont

auſſi propres à la fortifier que le mercure eſt propre à lui nuire. Toutes ces drogues ſont des moyens de ſoulager ceux qui ſont atteints de cette maladie, mais ces moyens ſont imparfaits auſſi-bien que les alexiteres mercuriels, puiſque ſans le ſecours du mercure tout ce que nous pouvons operer eſt inutile.

Et quoique ces autres remedes ſeuls ne réuſſiſſent jamais, ne pouvant totalement éteindre & effacer le virus verolique s'ils ne ſont joints au mercure, ils ne laiſſent pourtant pas d'augmenter les forces naturelles du corps, & de les entretenir & conſerver; outre qu'elles changent la pâleur plombée du viſage ſimptome ordinaire du mal venerien, dans une couleur vive & animée qui marque une ſanté parfaite.

Il faut obſerver en ſecond lieu que les purgatifs violens conviennent toujours moins pour combattre une maladies qui diminue beaucoup par elle même les forces des malades que les médicamens les plus doux & les moins irritans, & quand on eſt obligé de ſe ſervir d'une plus forte purgation il eſt

plus sûr d'y réussir dans les sujets foibles en se servant du senné, de la rubarbe, de l'agaric, du jalap, de l'épithime, du polipode, de la manne, des hermodactes, ou de quelques-uns d'entre eux les animant avec le sel admirable ou le sel carthartique amer, le sel polycriste, le cristal de tartre; par ces remedes, dis-je, le ventre est souvent lâché plus aisément & plus sûrement, & ces deux purgatifs souvent réiterez, ne portent point au corps des malades de si grands préjudices que la scammonée, la coloquinte, l'hellebore, qui troublent beaucoup le ventre, ou font des érosions aux intestins, ou les tourmentent par de violentes tranchées, ou même impriment leur mauvaise qualité à tous les visceres & aux parties principales.

En troisiéme lieu, quoique l'on se serve indifferemment pour l'ordinaire des remedes mercuriels, & des onctions dans le traitement des verolez sans avoir égard à leur constitution particuliere; il est pourtant à propos d'observer que les corps gras, phlegmatiques & reputez froids, sont ceux ausquels ils sont moins convenables; & il est certain

que les deſordres que cauſe le mercure dans les corps d'une ſemblable conſtitution ne ſe peuvent preſque jamais réparer.

Les ſanguins, les bilieux, & ceux qui ſont du temperament le plus chaud ſuportent mieux l'action de ces ſortes de remedes, que les froids & les mélancholiques; parce que l'intemperie chaude & ſeche des viſceres eſt corrigée par les qualitez du mercure qui lui ſont directement oppoſées, & lui ſont même très-ſalutaires, l'acrimonie farouche de la bile étant auſſi par leur moyen fort adoucie.

Quatriémement toutes les fois que ceux qui ſont attaquez de la verole depuis long-tems qui ont déja ſouffert la ſalivation, ou qui après avoir été traitez par d'autres méthodes n'ont pourtant été ſoulagez que pour un tems, & dont le mal ſe montre de nouveau, ou prend une nouvelle forme, toutes les fois, dis-je, que ces malades tombent dans l'atrophie qui n'eſt cauſée ni par une phtiſie pulmonaire ni par des vers, le Médecin doit religieuſement s'abſtenir de preſcrire aucuns narcotiques, non plus qu'au-

cuns médicamens reſtrainctifs.

Car la malignité du venin verolique ayant été diminuée par les précedens remedes, & dépoſée vers la ſentine du corps, les propres anti-veneriens ne ſeront pas long-tems à produire leur effet, & le corps émacié du malade, & preſque conſommé par le virus reprendra chair contre toute attente.

Cinquiémement, comme le virus verolique eſt déja bien émouſſé & fort affoibli, que la violence de ſes ſimptomes eſt beaucoup réprimée; & que le foyer de ce venin qui n'eſt pas tout-à-fait éteint eſt caché ſous la cendre, toujours en état de ſuſciter de nouveaux troubles; & comme il arrive quelquefois dans d'autres cas lorſque les malades ſouffrent des ſimptomes irréguliers, & des douleurs vagues; pour lors les remedes nervins, arthritiques, amers, & antiſcorbutiques convenables continuez pendant quelque tems en y joignant par intervalles de doux purgatifs, extermineront ſurement les reſtes de ce venin, & ſeront plus en état que tous les autres remedes, de rétablir enfin le malade dans ſa parfaite ſanté.

Parce que ces remedes contraires à la corruption des humeurs malignes, sont très-propres à conserver & à rétablir la santé, à prolonger la vie, & à en affermir les fondemens en fortifiant les esprits qui en sont le plus ferme appui.

Sixiémement, les enfans infectez du mal venerien par leurs nourrices, quoiqu'ils soient couverts de taches, de pustules, & d'ulceres, & qu'ils soient tourmentez de douleurs nocturnes, sont pourtant ceux que l'on guérit plus facilement, la farine de salspareille presque insipide, ou qui n'a du moins aucun dégoût mêlée dans leurs bouillies en quantité suffisante, y ajoutant en faveur de l'estomac une pincée de santal citrin qui n'a pas aussi de goût desagréable interposant de tems en tems, des purgatifs conformes à leur âge, cette farine, dis-je, a parfaitement guéri, comme je l'ai vû avec plaisir, des enfans du premier âge. Au reste il n'est pas necessaire d'avertir que les enfans ainsi gâtez par leurs nourrices, doivent en être sequestrez avant que l'on commence à les traiter.

Enfin il faut obſerver que lorſque l'on traite ces ſortes de malades par une methode plus douce & plus benigne, que par cette rude & cruelle ſalivation, il ne faut pas ſe contenter de continuer les remedes pendant un certain nombre de jours préciſément fixez, au-delà deſquels il ne ſoit pas permis d'en faire un plus long uſage; mais qu'il y faut perſiſter plus ou moins, ſelon que la malignité du venin rend la nature plus rebelle aux remedes, & juſqu'à ce que par le ſecours d'un régime convenable joint aux medicamens, le virus ſoit entierement détruit, & que tous les accidens ſoient abſolument diſſipez.

Avant que de finir, je ne ſçaurois me taire ſur une erreur du peuple également ridicule & pernicieuſe qui s'eſt malheureuſement répanduë partout; c'eſt que le vulgaire a entendu dire, que ſi un particulier infecté du virus approche une femme ſaine, il ſe délivre en même tems de tout le venin qu'il avoit contracté.

Combien de filles innocentes entr'autres ont été les victimes de cette erreur: mais quand la virulence venerienne a

infecté la maſſe du ſang, que le ſot peuple croye donc auſſi, ſi ſa crudilité peut être la dupe de toutes ſortes de fadaiſes, qu'il croye, dis-je, qu'il peut ôter la maſſuë des mains d'Hercule, ou la foudre de celles de Jupiter; & qu'il peut auſſi par une eſpece d'enchantement déraciner les montagnes & les tranſporter ailleurs.

Mais pour finir ſans un plus long délai, il ſe pourra faire que quelques-uns diront que j'ai trop maltraité une maladie, dont la benigne Venus fait préſent à ſes adorateurs; cette aimable déeſſe, à laquelle les plus grands princes ainſi que les derniers des hommes n'adreſſent que trop ſouvent leurs vœux, & dont les charmes allument preſque dans tous les cœurs une flamme impuiſſante avec la derniere facilité, m'accuſeront, dis-je, d'avoir plus maltraité la cruauté de cette maladie, que pluſieurs medicaſtres qui ſemblent la mépriſer & la compter pour rien, comme ils le publient; afin de faire mieux valoir une prétenduë ſcience ſecrete, qu'ils prétendent avoir acquiſe avec beaucoup de peine par de longs voyages; mais en effet, pour avoir lieu de

mieux vuider la bourſe de ceux qui leur donnent leur confiance ſans ſe défier de leur ruſes, pour opprimer leurs amis, & tourner toutes choſes à leur profit contre toute ſorte de juſtice.

Mais il eſt bien plus avantageux à un medecin qui a du ſçavoir & de la probité, d'agir avec ſincerité, que de ſe laiſſer conduire à l'avidité d'un gain ſordide, & il eſt bien plus ſéant d'enviſager l'utilité publique que la ſienne propre. Une mediocre fortune qui eſt bien acquiſe ne cauſe aucun repentir : car on peut quelquefois ſe contenter de peu, & de grands bien ne ſatisfont pas toujours la cupidité de ceux qui les poſſedent. Peu de choſes ſuffiſent pour mener une vie commode & reglée, & il eſt rare que le neceſſaire manque abſolument aux gens de bien ; au lieu que dans le deſir d'accumuler des ſuperfluitez, les ſoins & les inquiétudes qu'il faut prendre n'ont jamais de fin, les plus grandes peines ne ſont point ennuyeuſes, les rapines n'ont point de terme ; comme ſi cette funeſte illuſion, qui accompagne toujours les avares, les condamnoit à être pauvres dans l'opulence, indigens dans l'abondan-

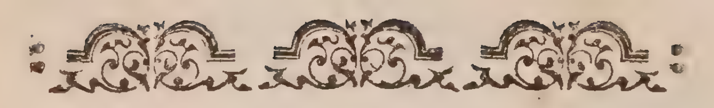
ce, à paſſer toute leur vie dans l'agitation, & à ne jouir de rien avec tranquilité.

La briéveté de la vie s'écoule rapidement; la grande pompe des équipages n'eſt pas neceſſaire pour rendre ce départ agréable; & il ne faut pas faire de grandes proviſions pour un ſi court voyage.

Je crois qu'on ne peut mieux employer le tems de ſa vie, qu'en le paſſant tout entier à faire du bien, & que le ſage ne doit pas ſe plaindre de la mort de ſon corps quand elle eſt ſuivie de l'immortalité de ſon ame: car nous ſerons ſûrs de vivre veritablement quand nous ſerons affranchis de cette vie mortelle.

Ce que dit là-deſſus le philoſophe Romain dans ſon traité de la vieilleſſe, eſt excellent, lorſque dans un âge déja avancé, plein d'eſperance & de conſolation, ſon eſprit aſpirant aux joyes de l'éternité, faiſant éloquement l'éloge de la vieilleſſe : ſi je me trompe, dit cet excellent homme, en croyant les ames des hommes immortelles, je me trompe avec plaiſir, & je ſerois fâché d'être détrompé pendant ma vie d'une erreur qui me plaît infiniment.

FIN.



TABLE

DES MATIERES CONTENUES dans le premier Livre.

TABLE DES CHOSES qui sont contenuës dans le dernier Livre.

Fin la Table.

